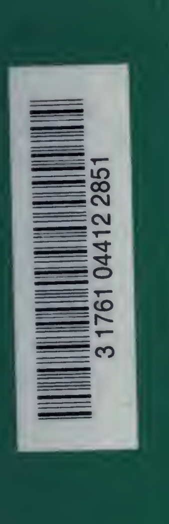

3 1761 04412 2851

À

LA MÉMOIRE DE

ALPHONSE LUSIGNAN



A Lusignan

A

LA MÉMOIRE DE

Alphonse Lusignan

HOMMAGE DE SES AMIS ET CONFRÈRES

Auger, J. -- Barthe, J.-G. — Bégin, Mgr L.-N. — Beaugrand, H. — Bourassa, N. — Beauchemin, N.— David, L.-O.— De Cazes, P.— De Lorde, J.— Desaulniers, G.— Dandurand, Mme — Evanturel, E. — Fillâtre, l'abbé J.-J. — Fabre, H. — Faucher de Saint-Maurice.— Fréchette, L. — Fréchette, A, — Huot, L. — Leblond de Brumath, — Laflamme, l'abbé J. C. K. — Le May, P. — Legendre, N. — Marmette, J. Poisson, A. — Routhier, A.-B. — Roy, J.-E. — Sulte, B. — Sauvalle, M.

AVEC UN PORTRAIT PAR JULIEN



MONTREAL
DESAULNIERS ET LEBLANC, ÉDITEURS
22, rue St-Gabriel.

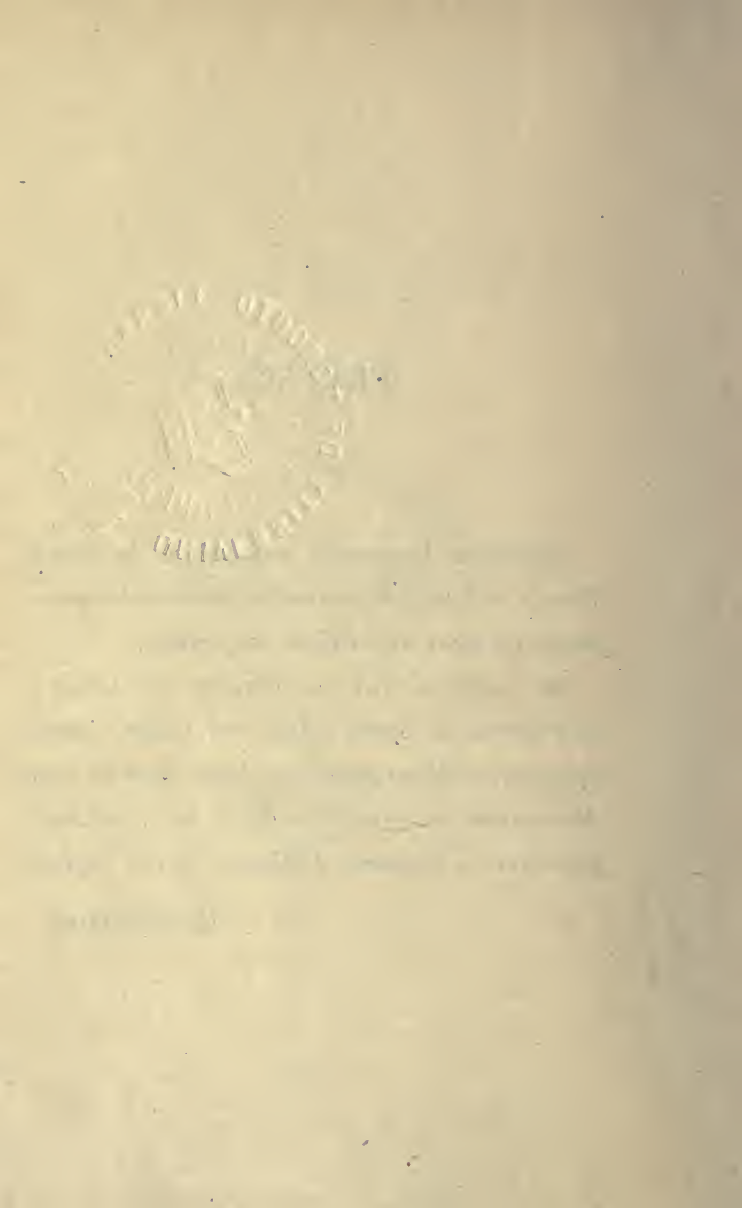
1892

PRÉFACE

ALPHONSE LUSIGNAN, *membre de la Société Royale, et l'un des plus brillants écrivains canadiens, est mort sans laisser de fortune.*

Ses confrères, qui admiraient son talent et chérissaient sa bonté d'âme, ont voulu, chacun, apporter quelques pages à ce livre, dont la vente devra aider sa famille à élever un monument funéraire à l'homme distingué qu'elle regrette.

LES EDITEURS.



LUSIGNAN

Le 5 janvier dernier, à neuf heures du matin, la tête appuyée sur l'épaule de celle qui fut l'admirable compagne de sa vie, Alphonse Lusignan, le front calme et le sourire sur les lèvres, a rendu son âme à Dieu, dans la sérénité d'une conscience droite, et cette paix faite d'espérance et de résignation dont la religion sait entourer les mourants.

Il n'était pas seulement pour moi l'écrivain captivant avec qui l'on entre et vit malgré soi, par

la seule impression des idées, en communion d'âme et de sympathies.

Ce n'était pas seulement le confrère loyal et éclairé qui vous encourage de la voix, et vous soutient au besoin du coude et de l'épaule.

Ce n'était pas seulement le collaborateur de trente ans, avec qui une constante identité d'opinions, de vues et d'aspirations vous crée une parenté intellectuelle souvent plus difficile à briser que celle du sang.

C'était même plus que le camarade d'enfance qui a foulé près de vous les cailloux de la même route, qui s'est mouillé le front aux mêmes orages, qui a courageusement porté côte à côte avec vous le poids du jour, et accepté sans jamais faiblir sa part des luttes quotidiennes.

C'était l'ami !

L'ami comme on n'en rencontre pas trois fois dans son existence.

L'ami pour qui vos joies sont des triomphes et vos chagrins des catastrophes ; dont l'intimité ensoleille vos jours de folle jeunesse, et répand je ne sais quelle fraîcheur sur votre âge mûr ;

dont l'affection est toujours là pour vous donner la dernière poignée de main au départ, et la première au retour.

L'ami toujours franc, toujours bon, toujours fidèle, qui ne compte pas avec vous, et sur qui vous pouvez toujours compter ; dans l'âme de qui vous pouvez lire comme en un livre ouvert, avec qui vous n'avez jamais besoin d'explications, qui vous comprend mieux que vous-même, dont le sourire vous enorgueillit plus qu'un succès, et dont un simple serrement de main vaut, quand le cœur est blessé, tous les *sursum corda* du monde.

Voilà l'ami que j'ai perdu, et à ceux qui ont pu apprécier tout ce qu'il y avait de chaud et d'élevé dans cette belle intelligence et cette poitrine vibrante à toutes les saintes émotions, je puis le dire les larmes aux yeux, et sans crainte de n'être pas compris, voilà l'ami que je pleurerai jusqu'à ce que ce soit à mon tour de descendre dans la tombe.

Que voulez-vous, on n'a qu'une seule vie à vivre ; et voilà trente-deux ans bien comptés que la sienne se trouvait mêlée à la mienne, comme

un rayon qui traverse une goutte d'eau, l'éclaire et la réchauffe, en l'enveloppant tout entière d'un reflet caressant.

Alphonse Lusignan était né à Saint-Denis, comté de Saint-Hyacinthe, le 27 septembre 1843, d'une famille originaire de Pranzars, dans le Poitou.

Son ancêtre s'appelait Jean Miel de Lusignan, et appartenait à l'armée, régiment de M. de la Valtrie. Plus tard, on a écrit Amiel et même Hamiel.

La particule, que cette origine lui donnait droit de porter, le vaillant écrivain — républicain en pratique comme en théorie — la retrancha de son nom par instinct démocratique.

— Je suis du peuple, disait-il quelquefois ; à quoi me servirait cette marque distinctive d'une caste à laquelle je n'appartiens pas de fait ? Je n'en mérite aucunes félicitations : il y a peut-être encore plus d'orgueil à laisser de côté la particule qu'on a, qu'il n'y a de vanité à s'affubler de celle qu'on n'a point.

Tout Lusignan est là : honnête et logique jusqu'aux conséquences extrêmes.

Il n'avait que deux ou trois ans, lorsque son père — qui était marchand — ruiné à la suite des événements de 1837, auxquels il avait vaillamment pris part en payant de sa personne et de son sang dans la fameuse journée de Saint-Denis, émigra au " Petit Maska", qui fut depuis Saint-Hyacinthe.

C'est là que mon ami passa ses chères années de collège, dont il a si souvent évoqué le souvenir dans ses spirituelles chroniques.

Comment j'ai connu Lusignan ? Je ne m'en souviens guère. Il me semble que je l'ai toujours connu.

Quand il apparut à Québec, il sortait du séminaire, après trois ans de théologie.

Il nous était arrivé pour faire son droit à l'université Laval, avec une réputation de talent hors ligne.

Les autres étudiants qui l'avaient connu au collège racontaient de lui des choses merveilleuses.

Il avait commencé ses études à sept ans, et les avaient terminées à quinze, après avoir — petit

prodige — décroché tous les premiers prix d'excellence, dans ses classes, depuis la Septième jusqu'à la dernière année de philosophie.

Le fait est que la facilité avec laquelle Lusignan s'assimilait les détails les plus ardus des sciences, des lettres et des langues, avait quelque chose d'extraordinaire.

Il saisissait tout, comprenait tout, retenait tout sans le moindre effort.

On raconte des légendes à ce sujet.

En voici une que Lusignan rapporte lui-même — et qu'il explique à sa manière — dans une chronique où il saluait l'intronisation pontificale de son compagnon d'études et ami de cœur, Mgr Elphège Gravel.

" Il n'est guère de mes lecteurs du district de Montréal, dit-il, qui ne connaisse l'intelligente figure d'Amédée Forget, le greffier du Conseil Exécutif du Nord-Ouest. Elle était plus fine et plus épanouie encore que d'ordinaire le jour que, se rappelant un souvenir de collège, il fit irruption dans mon bureau avec deux ou trois amis, anciens élèves comme lui du collège de Sainte-Marie de Monnoir, afin d'apprendre la vérité sur un fait qui l'intriguait, et en même temps faire décider un pari qu'il tenait contre eux.

" — Est-ce vrai, me dit-il avec un petit sourire sceptique, est-ce vrai que tu as appris le grec en quinze jours ? Eux disent oui, moi je dis non.

" — Es-tu fou ? qu'est-ce que tu me contes là ?

" — Je te conte ce que notre professeur de grec, M. Gravel, nous a dit en pleine classe. Comme il trouvait qu'après plusieurs mois nous n'en savions pas long, il nous fit honte en nous disant que tu avais appris la langue en quinze jours, et que si nous voulions nous livrer sérieusement à son étude, nous pourrions la savoir nous aussi, dans un temps plus long, c'est vrai, mais tout de même assez court.

" — Et vous avez cru cela ?

" — Pas moi, dit Forget.

" — Nous avions cru que cela vous était possible, dirent les autres.

" — C'est une bonne blague, repris-je ; j'en entends parler pour la première fois, mais voici peut-être ce qui a pu lui donner naissance :

" Le conseil des études du collège de Saint-Hyacinthe avait nommé professeur de grec M. l'abbé Lamarche, le chanoine d'aujourd'hui, qui n'en savait pas un traître mot. M. Lamarche apprit aussitôt ses lettres et nous les montra le lendemain. En sorte qu'il apprenait le grec en même temps que nous, sauf qu'il avait une avance de vingt-quatre heures. Jugez si nous devions faire de rapides progrès, moi surtout qui étais paresseux ! Au bout de cinq mois, vint la récitation pour le prix de grammaire ; je ne savais même pas l'article. J'échouai sur toutes les

questions. "Tu me rapporteras ta grammaire," me dit M. Lamarche ; ce qui signifiait qu'il me faudrait l'apprendre quand même, sur mes heures de récréation et de congé.

"C'était pendant l'examen général de la mi-année, qui se tenait en présence de toute la communauté. Le tour de ma classe, la Versification, arriva le lendemain. Les élèves qui subissaient l'examen s'asseyaient en hémicycle au pied d'une estrade, portant tout le professorat. Nous étions interrogés séparément ; chacun venant se placer, à tour de rôle, debout vis-à-vis le milieu de l'estrade le dos tourné à ses compagnons. Mon examen commença. Notre professeur, M. Lamarche, et le directeur du collège, M. Lévesque, m'interrogèrent l'un après l'autre. Je ne sais combien de subjonctifs, d'impératifs, d'aoristes, de futurs, de conjugaisons, de déclinaisons, de pronoms, et autres choses tombèrent de mes lèvres savantes dans les oreilles stupéfaites de mes examinateurs. Pas une faute, mes amis, pas une seule ! C'était un feu roulant de questions difficiles et de réponses sagaces. J'eus un succès bœuf.

"J'avais à peine repris ma place, que M. le grand-vicaire Desaulniers, que l'on venait de nommer supérieur du collège à son retour d'Europe, et qui m'avait fixé pendant l'examen au point de m'intimider, me fit signe de monter sur l'estrade.

"— Dis-moi, fit-il de ce ton brusque qui n'était qu'un masque à sa douceur, mais qu'il n'ôtait jamais, dis-moi donc : tu ne savais pas un mot

de grec hier, et aujourd'hui tu en sais plus que tes camarades ; qu'est-ce que cela veut dire ?

"— Ça veut dire, monsieur, que j'ai étudié depuis hier, répondis-je en prenant un air aussi simple que possible.

"M. Desaulniers a toujours eu, depuis, la plus haute idée de ma mémoire.

"Savez-vous comment j'avais pu passer un aussi bon examen ? J'avais derrière moi deux forts en grec, qui me soufflaient les réponses, et j'avais l'oreille fine....

"C'est ainsi que se font les réputations de collège.

"Je demandai plus tard à Elphège Gravel si cette histoire de Forget était vraie.

"— Sans doute, me dit-il.

"— Et tu n'as pas honte d'avoir fait une pareille menterie à tes élèves ?

"— Comment, une menterie ! En quinze jours n'avais-tu pas appris le grec... plus ou moins ?"

Très bien ! mais quand même on ne lirait pas entre les lignes ce que l'humilité du narrateur cherche vainement à dissimuler, il faudrait bien tout de même admettre qu'un individu sur qui l'on peut faire courir de pareilles histoires doit avoir plus d'une fois étonné les gens par ses tours de force.

On ne fait ne pareils prêts qu'à ceux dont la fortune est bien établie.

Bref, le nouvel arrivé était classé d'avance, non seulement parmi les intelligents, mais encore parmi l'élite de ceux-ci.

C'était une puissante recommandation auprès de nous, qui n'aimions guère les imbéciles ; mais il avait en outre une qualité qui ne nous permit pas de lui refuser nos sympathies les plus vives : c'était un confrère de la plume ; et pour nous, jeunes militants, il n'y avait pas de meilleur titre à notre amitié.

De plus, il était libéral. Son grand-père avait été tué à Saint-Denis ; son père y avait été blessé. Jugez.

Ajoutez à cela un extérieur des plus engageants, avec un air de modestie vraie, dans la démarche un peu cléricale que lui avait laissée l'habitude de la soutane.

Etait-il beau ? Mon Dieu, il paraît que oui, car toutes les femmes en raffolaient. Mais la beauté physique qu'on lui attribuait consistait surtout dans ses grands yeux veloutés et profonds, et — je le crois — dans la bonne nature et la finesse d'esprit qui rayonnaient sur ses traits,

beaucoup plus que dans la régularité de ceux-ci.

Il était, dans son extérieur et dans ses manières, ce qu'il a toujours été comme écrivain : un mélange de je ne sais quelle rudesse affectée, avec un charme indéfinissable de tendresse et de bonhomie qui lui gagnait les cœurs.

Et puis il était si réellement bon garçon qu'il devint bientôt le favori du cénacle.

On ne parlait que de Lusignan.

Or, lui et moi, nous avions trop de relations avec les hommes politiques de l'époque, et nos chevaux de guerre piaffaient trop hargneusement sous leur caparaçon bourgeois, pour que notre séjour au pensionnat de l'université Laval se prolongeât longtemps.

Une chronique de la *Patrie* du 7 février 1891 va nous faire connaître les circonstances qui entraînèrent mon ami dans le sentier que j'avais déjà pris moi-même :

" On était en 1863. Elections générales....

" Personne n'assistait plus assidûment que les étudiants de l'université aux réunions des comités électoraux, chacun dans son camp. Le comité général des libéraux désigna un jour X et moi pour aller répandre l'évangile dans la Beauce.

Ni l'un ni l'autre de nous ne connaissait la Beauce autrement que de nom ; c'est à peine si nous aurions pu la fixer quelque part entre l'île d'Anticosti et Montréal ; mais c'était du nouveau, c'était un voyage ; X et moi nous dîmes oui, et nous nous mîmes en frais d'affronter les espaces, les Beaucerons, — et quelque chose de plus redoutable. Internes que nous étions à l'université, il nous était défendu de découcher sous peine d'expulsion. La permission nous aurait certainement été refusée d'aller en campagne électorale. Nous prîmes un biais.

" Nos patrons, deux célèbres avocats de Québec, nous remirent des autorisations pour régler, entre leurs clients, après enquête et inspection, les différends qui les partageaient. Armés de ces pièces, nous nous rendîmes chez le recteur de l'université à l'heure où nous savions qu'il était absent, et nous lui laissâmes un mot pour lui dire que, à raison de notre mission et de son importance, nous présumions permission de voyager durant deux ou trois jours. Le recteur d'alors est aujourd'hui le cardinal Taschereau, homme sévère s'il en fut, et qui nous aurait immanquablement refusé notre demande.

" Nous l'escomptâmes donc, et nous partîmes pour la Beauce, dans un superbe équipage, avec l'espoir bien prononcé de faire partager aux naturels nos préférences politiques. Le candidat que nous allions combattre était le propre cousin du recteur. Celui-ci, pensions-nous, ne saurait jamais que nous avions démoli son parent, ou, le sût-il,

il lui paraîtrait tout simple qu'étant sur les lieux, nous nous fussions rendus à l'invitation des électeurs de leur adresser la parole.

" Mais il en tourna autrement, vous allez voir.

" Ni X ni moi n'eûmes la flatteuse réception que nous attendions. Lui resta à Sainte-Marie, figé qu'il était à l'auberge par la vision de deux splendides brins de filles, et je fus dépêché à Saint-Joseph. Ici, pas de beautés enivrantes, et je me levai le lendemain, dimanche, après un sommeil réparateur, assez tôt pour me mettre en rapport avec le chef de mes amis politiques avant la messe, et pour assister à l'office, mes livres bleus à la main.

" C'était la première fois que j'improvisais en public. Je tremblais nécessairement. Mes trois premières phrases furent plutôt déclamées par un rhétoricien que dites par un orateur. Je pris bientôt mon aplomb, cependant, et débitai autant d'âneries qu'en puisse dire un enfant qui parle politique et finances sans en savoir le premier mot. Une attaque, chez nous, n'est pas complète, si elle n'embrasse qu'un parti et laisse à l'écart le représentant de ce parti, le candidat-cible. J'attaquai donc le cousin du recteur, et la moindre accusation que je lui jetai à la tête fut qu'il était franc-maçon. On m'avait bien renseigné là-dessus avant mon départ de Québec ; c'était l'emporte-pièce qui trouerait à jour la candidature du cousin.

" J'étais à lire consciencieusement le certificat qui en avait paru dans un journal, lorsqu'un attouchement entre les épaules me porta à croire que

quelqu'un s'intéressait à moi. Cet attouchement, suivi d'une poussée qui me précipita en bas des marches de l'église, et d'un coup d'œil sur les formes athlétiques de mon agresseur, un nommé Vachon dit Pommerleau, me convainquit aussitôt que je n'étais pas en pays ami. Mais, me rappelant aussitôt la recommandation de mon patron, un vétéran des hustings, qui m'avait dit de toujours faire face à l'ennemi dans ces circonstances, de tenir tête à la masse et de paraître même plus brave qu'en réalité, je remontai les degrés, et je fis un appel solennel à la patience du public. Une vingtaine de partisans, tout ce que nous comptions de libéraux dans la paroisse, se groupèrent autour de moi et me dirent de "jaser" aussi longtemps que je voudrais. Fut dit, fut fait ; et Pommerleau dit Vachon ne se montra plus. Je "jasai" à cœur joie ; mais vous ferez bien de ne croire qu'à demi aux trouées désastreuses faites par mon éloquence dans le parti adverse.

" X, lui, à la même heure, s'adressait au peuple de Sainte-Marie. Dès sa première parole, le marguillier en charge lui demandait en faveur de qui il voulait parler.

" — Pour le candidat libéral, répondit-il.

" — Eh bien, alors, mon gros, tu peux descendre.

" — J'ai le droit de parler, je parlerai, riposta mon ami.

" — Ne fais donc pas ton jars, mon bonhomme, reprit la voix grave du marguillier ; descends, va ! sinon nous allons te porter à la rivière.

" La rivière lèchait le chemin, lequel bordait la place de l'église.

" X comprit que des gens qui parlaient si posément étaient des gens déterminés, et comme il ne se souciait pas de prendre un bain en habit des dimanches. il descendit de la tribune, secoua la poussière de ses souliers, et vint me rejoindre à Saint-Joseph, où nous fîmes le soir même la connaissance de notre candidat. Nous avions jusque alors risqué notre peau dans l'intérêt d'un inconnu.

" Trois jours durant, nous tînmes la campagne, d'où nous revînmes battus à plate couture. Nous nous enivrions de la lutte, des passes d'armes, des voyages à Saint-George, à Saint-François, à Saint-Frédéric surtout, mais il fallait rentrer à l'université. C'était le quart d'heure de Rabelais. Le directeur du pensionnat ne nous dit rien, et nous commencions à croire que notre escapade n'avait peut-être pas été remarquée, quand, le second jour, le recteur nous fit mander.

" Nous n'étions pas gros, vous pensez bien.

" — Vous êtes allés, nous dit-il dès l'abord, faire de la politique sous de faux prétextes. Vous avez découché du pensionnat sans permission, je pourrais vous chasser. Je n'en ferai rien ; le cas est nouveau. Vous, monsieur X, on a menacé de vous jeter à l'eau ; on aurait dû le faire, non pas pour vous noyer, mais pour vous *saucer*. Vous, monsieur Lusignan, on vous a descendu de votre estrade, on a bien fait : vous n'aviez pas d'affaire là. Allez, messieurs, mais ne recommencez pas.

" Quelques semaines après, j'avais quitté l'université, et je recommençais. Quand j'ai terminé

ma carrière politique, en 1878, j'en étais à ma cinquante et unième campagne électorale. Si j'en avais dit des paroles inutiles ! "

Avant lui j'avais tourné bride vers des régions plus indépendantes ; il vint me rejoindre dans une mansarde de la rue du Palais.

Qu'elle en a donc vu de toutes les couleurs, cette pauvre *Mansarde du Palais*, comme l'avait baptisée Faucher de Saint-Maurice, et où Marmette a transporté les scènes les plus vivantes de son dernier roman !

Elle eut même durant quelques semaines pour troisième habitant, Mgr l'évêque de Nicolet, dont j'ai parlé plus haut. Et de là date une amitié dont je m'honore ; car — avec Lusignan plus qu'avec n'importe qui — le dicton était vrai : les amis de nos amis sont nos amis.

Une anecdote, que je retrouve dans le récit d'un voyage qu'il fit au Labrador en 1885, illustre éloquemment la chose :

" Nous arrivons à Montréal sur les dix heures, dit-il, et je cours chez Fréchette. Nous nous embrassons, je déjeûne encore, et nous allons passer l'après-midi à Laprairie. Il s'agissait de mettre la main sur ce brave Alphonse Le Duc, commis-

saire de l'Exposition de la Nouvelle-Orléans près notre gouvernement fédéral, que je tenais beaucoup à revoir, — un vieil ami de vingt ans que j'avais vu pour la première fois deux ou trois semaines auparavant. Notre connaissance s'était faite en des circonstances que le lecteur me permettra bien de lui dire....

" Fréchette avait connu Le Duc aux Etats-Unis, en 1866, et ils étaient devenus intimes en moins de rien, de cette intimité qui rend nos moëlles sœurs et ne font qu'un de deux cœurs. A la vie, à la mort. Or il lui cassait journellement les oreilles de mon nom. Inutile de dire que c'était la même chose, quand il venait au Canada, pendant les années qui ont précédé son retour définitif : il ne me parlait que de l'autre Alphonse. Je pourrais ajouter qu'il a continué depuis. En sorte que, lui nous servant de trait-d'union, nous nous aimions de confiance.

" Nous étions un trio d'amis, mais le triangle n'était pas encore équilatéral. Il l'est aujourd'hui.

" Un dimanche matin, du mois d'août dernier, comme j'allais à mon bureau chercher mon courrier, j'aperçus un beau type canadien debout sur les marches du perron.

" — Monsieur Lusignan, me dit-il en me tendant la main, je suis M. Le Duc.

" — Alphonse !... Comment vas-tu, vieille branche ?

" — Au plus que parfait. Et toi, mon ancien ?

" Le tutoiement était venu de lui-même ; il dure et durera."

Hélas ! le triangle est brisé ; mais le souvenir de ces bonnes choses-là ne se brisera pas, lui.

J'ai eu et j'ai encore de nombreux et bons amis : je serais ingrat de l'oublier. Mais je bénirai le ciel jusqu'à la fin de mes jours de m'en avoir donné deux comme ceux-là.

Notre principale occupation dans cette mansarde, qui est devenue presque célèbre, était de faire du journalisme. Elle était vaste, et c'était le rendez-vous de tous ceux qui, à cette époque d'effervescence littéraire, travaillaient un peu de la plume, soit pour s'amuser, soit pour se faire un nom, soit pour se procurer les douze dollars par mois que la brave mère Tessier gagnait dix fois, mais ne réclamait que bien rarement.

J'ai dit que Lusignan était parmi nous un favori ; j'ajouterai que c'était un favori un peu exploité, par exemple.

Si l'un de nous s'absentait, ou se couchait trop tard pour fournir sa copie du lendemain, Lusignan était toujours là pour le remplacer.

Il tirait son crayon de sa poche, s'installait au coin d'une table, et sans hésiter, sans effort, dans

le brouhaha des conversations et des rires, il comblait, avec une patience d'ange, par esprit d'obligeance et par amour du métier, la lacune laissée par le paresseux ou l'absent.

Et quelle providence pour nos imaginations en détresse !

Quand nous étions vidés — ce qui arrive souvent même aux écrivains plus âgés — nous nous adressions à lui ; il avait toujours des sujets d'article plein ses poches.

Il avait même des notes, recueillies par-ci par-là, et qu'il mettait sans compter à la disposition de ceux qui, comme moi par exemple, avaient la prétention de se tenir au-dessus de ces misères.

On a dit plus tard que Lusignan n'aimait pas le travail.

C'est une injustice, et j'en appelle à tous ceux qui l'ont connu alors.

J'en appelle à ceux qui l'ont vu écrire en même temps pour la *Tribune*, pour l'*Union nationale*, pour le *Journal de Saint-Hyacinthe*, et plus tard pour la *Nation* et pour l'*Union*.

J'en appelle surtout à ceux qui l'ont connu du-

rant les trois années qu'il a rédigé à lui seul le *Pays* de Montréal, quand il y faisait tout, depuis les articles de fond, jusqu'aux faits divers de la chronique locale, depuis la traduction des dépêches jusqu'à la rédaction des réclames et des annonces.

Non, au grand jamais Lusignan n'a été un paresseux !

Plus tard, quand vinrent les désappointements, les soucis d'une existence peu favorisée de la fortune, quand il entra dans la vie routinière de l'employé public et dut se faire à tous les plis du moule, il perdit sans doute l'habitude du travail d'initiative.

En outre, devant l'apathie de ses compatriotes pour les choses de l'intelligence, il se dit, comme tant d'autres : *A quoi bon ?* et se croisa les bras.

Mais lors même qu'il ne produisait rien, Lusignan travaillait.

Il étudiait la langue, fouillait les glossaires, feuilletait les philologues, et empilait des extraits qui seront une mine pour les travailleurs de demain.

Moins de douze heures avant sa mort, il appelait sa fille et lui faisait prendre en note deux mots qu'il venait de trouver dans un journal parisien, avec prière de constater l'acception spéciale qu'il croyait leur découvrir.

Aussi, en fait de langue française — mes confrères ne m'en voudront pas de le proclamer ici — c'était notre maître à tous.

Il avait bien ses idées à lui, qu'il nous était permis de partager plus ou moins ; mais ses connaissances lexicographiques étaient sans rivales au Canada.

Tous les arcanes de la langue lui étaient familiers ; nulle nuance d'expression ne lui échappait ; nulle difficulté grammaticale ne l'a jamais fait broncher.

Mais sa grande valeur comme linguiste n'était pas encore ce qu'il y avait de plus remarquable chez Lusignan considéré comme écrivain ; c'était son incomparable dextérité de style.

On peut être plus chaleureux, plus doré, plus puissant ; on n'est pas plus habile. Il jonglait avec la phrase comme un prestidigitateur japonais avec ses disques et ses boules de cuivre.

Son style coulait de source, balancé, miroitant, à pleins bords, sans trace de fatigue, avec juste assez de heurts pour briser la monotonie et accentuer la valeur des tonalités.

Et comme la note sincère vibrait sous le réseau des variations savantes !

Comme le léger tremblement de l'émotion contenue se laissait bien deviner plutôt qu'entrevoir sous le tissu des formules, drapé quelquefois d'une façon plus ou moins fantasque !

Tous ceux qui savent un peu ce que c'est que d'écrire le français le diront comme moi, il n'a manqué à Lusignan que le milieu pour devenir un maître.

S'il eût étudié et vécu à Paris, il n'eût pas eu dans la presse parisienne de supérieur pour l'article de genre.

Malheureusement pour lui et pour nous, si bien doué qu'il fût, il n'a pas eu de théâtre. Il n'a eu qu'un tréteau, sur les planches duquel sa conscience d'homme supérieur a trop souvent dédaigné d'entrer en scène.

Mais que de succès quand il se décidait à venir seulement saluer le public !

Pas un écrivain canadien, je crois, n'a été lu plus assidûment que Lusignan. Ses bluettes les plus légères, les plus capricieuses fantaisies de son imagination, ses boutades mêmes étaient goutées, savourées, dégustées jusqu'au bout.

Un article portant la signature de Lusignan n'était jamais remis au lendemain ; et c'est là un critérium qui ne trompe guère, quoi qu'on en dise !

On conserve encore vivace le souvenir de la campagne qu'il mena, le lendemain des élections de 1867, contre l'intervention indue du clergé dans notre politique. Car Lusignan avait quitté Québec trois ans auparavant pour venir prendre la rédaction en chef du grand organe libéral de Montréal.

Trois mois durant, seul contre tous, comme un preux des anciens jours, il revendiqua les droits du citoyen libre, contre les abus — trop nombreux quelquefois — commis au nom de la religion mal comprise.

Cette campagne est restée légendaire.

Le cheval fut tué sous le cavalier — il était sa-

crifié d'avance, du reste — mais le cavalier est sorti vainqueur de la lutte.

Le sentiment public fut remué ; les hommes sages du clergé comprirent la situation ; et petit à petit, tout ce qu'avait proclamé Lusignan fut sanctionné à Rome et entra si bien dans la nomenclature des choses indiscutables, que les adversaires du temps, ceux qui dénonçaient alors le jeune polémiste comme un homme sans principes parce qu'il réclamait l'égalité des partis devant la religion, sont aujourd'hui les premiers à dénoncer l'ingérence du prêtre dans la politique, et voilent leur face scandalisée lorsqu'un chef libéral accepte des honneurs conférés par le saint-siège, — sous prétexte qu'il y a là immixtion religieuse dans le domaine purement temporel.

O Lusignan, tu as au moins assez vécu pour voir cela !

On dit qu'au moment de la mort toutes les phases les plus importantes de l'existence se déroulent devant nos yeux ; n'est-ce pas un peu ce spectacle d'aujourd'hui et la réminiscence de la grande bataille d'autrefois qui ont fait éclore sur

ta lèvre le sourire bon enfant que la marmoréenne rigidité de la mort a si étrangement respecté ?

Ce fut une mêlée homérique.

Quel brio ! quelle verve ! quel entrain !

Avec quelle crânerie ce gaillard de vingt-quatre ans relevait l'épée brisée des vaincus, et jouait tout, journal, parti, avenir, dans une passe d'armes où il se savait écrasé d'avance !

Ce fut la suprême protestation du bon droit bafoué, contre la force brutale triomphante ; et cette protestation fut foudroyante d'éloquence.

Tous les jours, Lusignan avait quatre à cinq colonnes virulentes dans le *Pays* ; et elles étaient lues jusqu'à la dernière ligne, je vous le jure !

Oh la fine lame ! oh les vaillants coups de pointe ! les franches attaques, les habiles dégagés, les fulgurantes ripostes ! J'en entends encore le cliquetis ; j'en vois encore les étincelles.

Durant cette vie agitée, et en dépit de l'accablante besogne que lui imposaient la politique et ses pompes, l'infatigable journaliste avait trouvé le moyen d'étudier son droit ; ou plutôt il le savait par intuition — comme il avait appris le grec.

Ses patrons avocats avaient été alternativement Me Fournier, qui fut plus tard ministre de la Justice et conseiller de la cour Suprême, le juge Papineau et Me Joseph Doutre.

Il fut le premier président du Cercle Légal, avec deux futurs procureurs généraux — MM. Robidoux et Taillon — comme vice-présidents.

Le *Pays* mort, il se fit admettre au barreau, et épousa, riche d'espérances, Mlle Melançon, la fille d'un avocat bien connu de Joliette, et la nièce d'Anatole Parthenais, ce sculpteur de génie, mort à vingt-cinq ans après avoir été trois fois couronné par l'Ecole impériale des Beaux-Arts de Paris.

Puis il alla exercer sa profession à Saint-Hyacinthe, où vivait toujours sa famille.

De terribles concurrents l'y attendaient dans la personne de Mercier, de Bourgeois, de Fontaine, de Morrison et autres.

Il brilla cependant. Mais comme il était encore plus piètre homme d'affaires qu'habile jurisconsulte, personne ne fut surpris de lui voir accepter la situation, dans le service civil, que lui offrirent, en 1874, les libéraux arrivés au pouvoir.

Il fut d'abord secrétaire particulier du ministre de la Justice, sir Aimé Dorion, puis celui de M. Fournier, ministre de l'Accise, et de son successeur, M. Geoffrion.

Plus tard, on l'installa au poste qu'il occupait, dans le même département, lors de sa mort.

Dans l'intervalle, il avait été appelé à représenter le ministère public, devant les assises du district d'Aylmer, durant une couple de sessions.

Lusignan était membre de la Société Royale du Canada depuis 1885, et officier d'Académie de France depuis 1887.

Il laisse de nombreux écrits, mais peu d'ouvrages de longue haleine.

Ses travaux les plus importants sont : un fort pamphlet politique intitulé : *La Confédération, couronnement de dix années de mauvaise administration*, 1867 ; un important recueil de jurisprudence, continuation du *Digeste* de T. K. Ramsay, 1872 ; et enfin *Coups d'œil et coups de plume*, un premier volume de chroniques auquel doivent venir s'ajouter deux ou trois autres, choisis parmi les œuvres posthumes de l'écrivain.

Maintenant le brave garçon, le joyeux camarade, le brillant lutteur est parti pour le voyage éternel.

Et pour les amis qui le regrettent aujourd'hui, finie la jeunesse !

Comme c'est court tout de même une vie !

Pour moi cette séparation est un déchirement. C'est tout un pan du passé qui disparaît pour toujours dans l'abîme que les années ont creusé derrière moi.

Le passé ne peut jamais être qu'un cadavre, c'est vrai ; c'est quelque chose de mort et de bien mort ; mais il suffit de se rencontrer deux vrais amis d'autrefois pour en évoquer le fantôme.

Et comme nous l'avons évoqué souvent, Lusignan et moi, à Montréal, à Québec, à Ottawa, à Saint-Hyacinthe, à Lévis, à Nicolet,

Le doux fantôme blanc qui fut notre jeunesse !

Hélas ! c'est fini !

Il me revient à la mémoire quelques vers que j'adressais sur ce sujet, du fond de mon exil de Chicago, à mon vieux compagnon de chambrée, à l'occasion de son mariage.

Il y a de cela vingt-quatre ans, et nous parlions déjà du passé... Mon Dieu que l'on vieillit donc vite !

Nous aurions voulu, tant nous sentions battre
D'ardeur et d'espoir nos cœurs de vingt ans,
Ivres de désir, monter quatre à quatre
— Fous que nous étions ! — l'échelle du temps.

Nos âmes brûlaient pour la même cause ;
Nos cœurs s'allumaient au même foyer ;
Et quand arrivait l'heure où tout repose,
Nous nous partagions le même oreiller....

Ah ! mon pauvre ami, il est bien dur et bien froid l'oreiller sur lequel repose aujourd'hui ta tête, et que ne peuvent plus partager ceux que tu aimais et qui t'ont aimé !

Il est glacé pour jamais ton brave cœur si bon, si dévoué, si franc, si loyal, et qui a toujours appartenu plus aux autres qu'à toi !

Ils sont pour jamais éteints, ces yeux qui se mouillaient si facilement, et que tu détournais avec brusquerie pour cacher cette exquise sensibilité dont tu rougissais comme d'une faiblesse !

Oui, tu es là, seul, glacé, mort, enterré, fini !

Mais tu es encore bien vivant parmi nous, va !

Ce n'est pas de toi qu'on peut dire : les morts vont vite.

Au moment même où j'écris ces lignes, solitaire et plongé dans le silence de la nuit, comme toi dans la paix du tombeau, je te sens près de moi, qui respires la même atmosphère, qui mets la main sur mon genou, qui lis par-dessus mon épaule, et qui me dis avec cette émotion dissimulée à laquelle je viens de faire allusion :

— Allons, c'est assez plaisanter ! parlons d'autre chose !

Et, pendant qu'une grosse larme tombe sur mon feuillet noirci, je te réponds :

— Oui, mon vieux, tu as raison, parlons d'autre chose !

LOUIS FRÉCHETTE.

NOTRE LANGUE

Au seul nom de Lusignan, ma pensée se porte sur notre langue et sur son avenir au Canada. D'autres pourraient dire mieux que moi tout ce qu'il fit pour en conserver la pureté et en montrer les ressources. Je me contenterai de dire combien il l'aimait, comment il savait l'aimer et combien il avait raison de l'aimer.

Quiconque a suivi ses travaux littéraires n'a pu s'empêcher de remarquer combien sa phrase s'animait à l'article de la langue. Certes, il fut

toujours chaud en politique, toujours très chaud en ce qui touchait à la prospérité ou l'honneur du Canada français ; mais dès que la question de notre langue se soulevait, il devenait brûlant. Si c'était au cours d'une conversation, sa parole se dégageait vive, alerte, enthousiaste, pétillante ; il faisait face à trois, à cinq, à dix, ripostait, frappait de taille et d'estoc et ne se retirait qu'après s'être assuré, ou plutôt, qu'après avoir assuré à la langue de ses pères une victoire décisive. S'il se trouvait à écrire, sa plume alors faisait vibrer sur le papier des notes tantôt douces et tendres comme les accents du poète qui rêve de sa fiancée, tantôt mâles et stridentes comme les cris du guerrier qui lutte pour sa patrie. Chez lui, cet amour de la langue était devenu plus que de la passion, plus que de l'enthousiasme, plus que du lyrisme : il avait atteint les limites extrêmes où il se nomme jalousie. Aimable jalousie dans un grand cœur qui n'en connut pas d'autre !

Mais, je me hâte de le dire, s'il aima tant notre langue, c'est qu'il sut l'aimer. Loin de lui cette admiration béate qui couvre du nom de hardiesse

et même de beauté tout mot nouvellement fondu, toute expression récemment frappée. Lusignan fut toujours un puriste. Cependant il admettait progrès dans la langue comme dans tout le reste ; et il saluait d'un applaudissement sincère tout effort calculé pour enrichir notre langue de nouvelles figures ou de nouvelles harmonies. Aussi il ne sépara jamais l'étude des classiques de celle des romantiques et des modernes, et il sut arriver dans son style à une intelligente combinaison des qualités des uns et des autres. Il a laissé plus qu'un exemple sous ce rapport ; il a laissé un livre de préceptes. Dans ses *Fautes à corriger*, quelques écrivains, se sentant un peu piqués, n'ont vu que de la critique, et l'on sait trop bien que, non sans cause, ils détestent le critique ; d'autres n'ont voulu y voir qu'un jeu d'éplucheur de mots. Je ne nierai point qu'il y ait ci et là dans l'ouvrage quelque outrance ou même quelque faute ; mais un homme sérieux, qui se donne la peine d'en prendre une vue d'ensemble, y verra un respect de la langue pareil au respect avec lequel un vrai patriote touche et porte son drapeau.

Oui, c'est bien le mot, Lusignan avait adopté comme drapeau du Canada notre belle langue française, et en cela il avait raison. S'il est vrai de dire que les mœurs d'un peuple en façonnent la langue, il est vrai aussi que c'est dans l'atmosphère d'une langue que le tempérament national se forme et se constitue. Tout peuple qui perd sa langue est condamné tôt ou tard, à perdre son caractère distinctif, puis sa vie nationale. Qui n'a senti deux doigts de rouge sur son front, en entendant un des nôtres dire, voire même dire en public : *Cet homme vaut dix ou vingt mille piastres ?* Pourquoi ? C'est que ce ne sont point là des mœurs françaises, et que, grâce à Dieu, nous n'en sommes pas encore rendus au degré de mercantilisme qui fait apprécier un homme à la valeur de son avoir. Ce fut ce patriotisme bien entendu qui porta Lusignan à se lancer au secours d'une langue souvent attaquée et trahie par les siens. " Non, non, m'a-t-il dit souvent, ce ne sont point les Anglais, mais ce sont bel et bien nos propres journalistes qui tuent notre langue." Avait-il raison ? A ceux-là de prononcer qui suivent

mieux que je ne puis faire la marche de nos journaux. Mais, s'il m'est permis d'exprimer un désir en tout conforme au désir de notre ami, c'est celui de voir quelqu'un prendre la place qu'il a trop tôt laissée vide, et se condamner, par patriotisme, à épurer notre langue, au risque d'être comme lui parfois, le point de mire des attaques des écrivains qui s'oublient et se négligent. En face d'une autre langue, plus universellement parlée, plus facile et devenue nécessaire, la nôtre ne vivra qu'à la condition de se nourrir scrupuleusement de sa sève.

J'aurais désiré vivement tresser une plus belle couronne sur la tombe de notre ami défunt, autour de la croix à l'ombre de laquelle il attendra la résurrection ; j'aurais pu la tresser avec la nomenclature de ses actes de foi humble et de charité dont je fus l'heureux et peut-être le seul témoin. Mais pourquoi révéler ce que Dieu a déjà récompensé ? Il est de ces fleurs qui peuvent germer sur la terre, mais qui ne sauraient s'épanouir qu'au ciel.

J. J. FILLATRE, O.M.I.
Université d'Ottawa.

UNE RENCONTRE

NOUVELLE

— Dites donc, vous autres là-bas, quand vous aurez fini de vous becqueter, faudra l'dire. En v'là des fricassées de museaux, mauvais moussaillon !

Tout le monde se retourne à ces cris lancés d'une voix de stentor par le quartier-maître, Dick Gunning, un vieux dur à cuire, chevronné et médaillé, qui, du haut de la passerelle, surveille les allées et venues des visiteurs admis à bord de

la frégate de Sa Majesté, la *Superb*, ancrée depuis trois jours dans le port de Montréal.

Mais il ne prend guère souci des curieux, ce joli couple qui, assis sur l'affût luisant d'une pièce à longue encolure, s'isole dans cette foule houleuse et bigarrée.

Ils semblent n'avoir rien entendu ; les yeux rivés dans les yeux, ils se parlent à peine, tant ils ont de choses à se dire, et laissent au contact de leurs mains étroitement unies le soin de se transmettre mutuellement leurs sentiments intimes.

Pourtant, ce ne sont pas des amoureux, on le voit, et il faut un œil mal exercé aux choses tendres comme celui de l'intraitable gabier pour s'y tromper.

Après tout, on aurait mauvaise grâce de lui en vouloir à ce pauvre homme. Dans les harems de Smyrne, des bateaux de fleurs de Hong-Kong, sur les *pelatès* d'Acapulco, dans les cafés du Caire où il a fait ses études galantes, il n'a guère pu s'exercer à des distinctions subtiles en fait de sentiment. D'ailleurs, la mauvaise pensée n'est-elle pas toujours la première à venir ?

Sa brusquerie de tout à l'heure a cependant l'air de lui peser ; il descend de son poste d'observation et s'approche du jeune mousse. Son œil s'est radouci, sa face parcheminée se distord dans une sorte de sourire qui, sans être aimable et gracieux, n'est cependant pas menaçant.

Le groupe charmant formé par les deux enfants est bien fait du reste pour apaiser à première vue la tempête la plus violemment déchaînée.

Lui, c'est Jack, Jack tout court, l'enfant gâté de l'équipage : dix-huit ans et bientôt cinq ans de service à la mer, blond, de ce joli blond anglais si beau chez l'enfant du peuple au visage plein, aux bonnes joues rougies par la santé et le grand air, si laid chez nos gommeux importés au front aplati, au nez crochu, aux joues flasques, aux dents longues et au cou grêle. Il porte avec aisance son costume de marin, propre comme un sou, reluisant comme un écu neuf.

Elle, eh bien ! c'est Nelly, la délicieuse soubrette de Mme Harrisson, une de nos élégantes de la rue Sherbrooke, chez qui elle fait la pluie et le beau temps. Elle y est l'arbitre des desti-

nées, tant la grande dame est sure que jamais sceptre ne fut en meilleures mains ; tout le monde la choie, tout le monde l'aime. Combien de fois des indiscrets ont voulu savoir de Mme Harrisson où elle avait déniché ce trésor ! Ils en ont été pour leurs frais, car elle n'est pas femme à dire de quelle misère elle tira la pauvre enfant si pimpante aujourd'hui dans ses gais atours du dimanche.

Pas très grande, mais solidement bâtie, des épaules robustes, la taille bien campée, Nelly ressemble comme deux gouttes d'eau à son compagnon. Egalement blonde et également rose, elle lui arrive presque à l'oreille maintenant qu'il s'est levé à l'approche de son supérieur. Sa toilette est simple, mais pleine de cachet, on y sent l'influence du milieu ; la note criarde a disparu, les nuances sont tempérées et tranchent sur ce dévergondage de falbalas aux teintes multicolores qui émaillent le pont de la frégate.

— Voyons, Jack, demande le quartier-maître, à quoi pensez-vous donc d'accaparer cette particulière et de filer le parfait amour quand vous êtes

de service pour surveiller ces vauriens qui saligotent notre frégate ?

Il est bon de dire que ce pauvre Dick n'avait pas décoléré depuis le matin de voir ainsi sa perle, son beau navire souillé au contact impur de la population grouillante qui l'avait envahi, et qu'il s'en prenait à tous de la rage qu'il ne pouvait assouvir à son gré sur les vrais coupables ; quant à Jack, il avait évidemment mangé la consigne depuis sa rencontre avec Nelly.

— C'est vrai, quartier-maître, répondit-il, j'ai oublié, mais, voyez-vous, je suis bien excusable, je viens de retrouver ma sœur.

— Ta sœur ! propre à rien ! Tu me la bailles belle ! Une sœur, toi qu'on a ramassé dans les épaves de la *Mary-Jane*, et dont le livret, comme le mien d'ailleurs, n'a jamais pu dévoiler ni le père ni la mère, toi dont l'état civil commence au *Boys' Home* chargé de purger la capitale du Royaume-Uni des vagabonds de ton espèce !

La douce Nelly avait reculé devant cette brutale algarade ; le feu lui était monté au visage en entendant insulter ainsi son frère ; sa nuque

sillonnée des veines d'or de sa chevelure frisottante était devenue écarlate, son œil clair et franc dardait un regard de flamme sur le malencontreux trouble-fête qu'elle apostropha rudement, en dépit des efforts de l'infortuné Jack effrayé des conséquences que pouvait avoir une dispute.

Mais elle se moquait bien, Nelly, de la discipline, des règlements, quand on traitait ainsi le seul parent qu'elle eût jamais possédé; il lui fallut parler.

— Monsieur, dit-elle, vous êtes un lâche de traiter ainsi un inférieur qui ne peut pas se défendre. Jack a dit vrai, c'est mon frère, et si vous m'aviez parlé ainsi à moi...

Gunning en avait connu de dures depuis quarante ans bientôt qu'il naviguait sous l'étendard de Sa Majesté et qu'il cinglait sous toutes les latitudes; bien des fois il avait affronté les balles et les boulets; un jour même, au Dahomey, il commandait une escouade de débarquement qui s'était fait fort malmener par les amazones de la garde Royale, mais, jamais, au grand jamais, il n'avait été témoin d'autant d'audace.

Cette petite Nelly l'épatait littéralement ; son toupet avait absolument subjugué ce vieux bloc, ce cœur pétrifié sous les coups de garcette reçus dans l'enfance et restitués avec usure dans l'âge mûr. Le vieux ne put que balbutier une réponse :

— Mademoiselle, mademoiselle, fit-il humblement, pardon, j'ignorais, mais, vous savez, le service... la consigne...

— Pas d'excuses, quartier-maître, reprit Jack avec fermeté ; j'ai eu tort et je suis en faute, mais une fois n'est pas coutume, vous ne me punirez pas, n'est-ce pas, mon vieux Dick ?

— Bien sûr que non, mon petit ; tu es un brave, et ta sœur est une gaillarde ; vous me plaisez tous les deux, et je vous pardonne, mais à une condition, c'est que vous allez me conter votre histoire ; vrai de vrai, cela va me faire du bien, il y a si longtemps que je n'entends que le sifflet du chef et la sirène du bâtiment. Je n'ai jamais eu ta chance à toi, morveux, depuis quarante ans que ma carcasse se ballotte sur la grande tasse, je n'ai pu trouver le plus petit cousin, et j'ai dû y renoncer. Allons-y, contez-moi cela ; mais avant,

laissez-moi bourrer une pipe, le monde ne vient plus si dru et le lieutenant est rentré dans sa cabine ; après tout, le dimanche est fait pour les chrétiens.

Sortant alors de sa poche un brûle-gueule au fourneau noir d'ébène, Gunning s'assura d'abord de la propreté intérieure de sa dévote amie, la bourra soigneusement à même une palette noirâtre rongée aux quatre coins par ses chicots récalcitrants, l'alluma avec précaution pour ne pas faire tousser sa voisine, puis enfouissant son menton poilu dans la paume de sa main calleuse, il dit simplement :

— Ça y est, bon ! commencez, les enfants.

Comme tant d'autres j'avais suivi la foule des badauds, des traînards qui ne sachant que faire de leur dimanche étaient venus visiter la *Superb* ; je n'avais rien perdu de cette scène, ni l'interpellation du quartier-maître, ni la surprise du jeune marin, ni l'indignation de la jeune fille, ni enfin, l'apaisement. Qui plus est, bien avant que l'œil inexpérimenté du vieux gabier eût rien soupçonné, j'avais remarqué l'attitude de ces deux

jeunes gens si légers, si insouciants qui se promenaient côte à côte, musardant avec cette admirable naïveté du troupier et du marin, esclaves du devoir dont les oreilles s'étonnent d'entendre enfin de douces paroles au lieu des duretés du commandement ou des grossièretés de la chambrée ou du faux-pont auxquelles ils sont habitués. Je les avais vus s'arrêter tout à coup, face à face, les mains jointes, et le matelot avait déposé sur le front de sa compagne un chaste baiser.

Il n'en fallait pas plus pour émouvoir la curiosité d'un désœuvré comme moi.

Je dévorais des yeux ce trio dans lequel Gunning, devenu très doux, parlait en père de famille interprétant à ses enfants la bible dominicale.

Le tableau est bien gracieux à contempler ; les deux enfants paraissent ne pas pouvoir détacher leurs yeux du vieillard qu'ils écoutent bouche bée ; la tête de Nelly est appuyée sur la robuste carrure de Jack, et leurs cœurs battent à l'unisson.

Tout à coup le vieux s'arrête. Je vois de suite qu'il a donné un conseil ou fait une proposition qu'on hésite à suivre ou à accepter. D'un coup

d'œil loyal, Jack et Nelly se consultent et se comprennent aussitôt, Ils se lèvent tous deux et suivent le quartier-maître jusqu'à la cabine du premier officier où Gunning pénètre d'abord, pour les annoncer sans doute. Il ressort ensuite, les fait entrer et ferme la porte, mais non sans échanger avec Nelly un de ces sourires typiques dont le sens doit être : confiance.

Lorsque la porte est close, le bonhomme pousse un soupir de soulagement si expressif, si humain, si comique que je ne puis réprimer une joyeuse envie de rire ; et les derniers éclats sont encore sur mes lèvres, lorsque je m'approche de lui pour lier connaissance.

L'affaire se corse et ce serait dommage de ne pas connaître la fin de l'intéressant roman qui, depuis une heure se déroule devant moi sans que j'aie encore pu rien y comprendre.

Le quartier-maître doit être l'homme qu'il me faut pour obtenir des confidences ; sa trogne rougeaude indique assez qu'il existe des moyens de persuasion qui lui délieront la langue si je puis les mettre en œuvre et si les circonstances s'y prêtent.

Lier connaissance à bord d'un vaisseau en station n'est pas chose difficile. Ils sont si heureux, les habitants de ces prisons flottantes de s'épancher auprès d'un nouveau venu !

Je m'approche alors de maître Gunning, un excellent cigare à la main, je le lui offre gracieusement, et l'interroge avec intérêt sur les campagnes et les actions d'éclat qui lui ont valu ses croix et ses médailles.

La recette est infaillible ; le grognard le plus hargneux et le plus grincheux, fût-il hérisson ou porc-épic devient agneau en face d'une pareille indiscrétion.

Le seul danger à redouter est d'ouvrir trop fort les écluses du souvenir et de s'exposer à une débauche narratoire dont il est ensuite impossible d'opérer l'enrayement.

Néanmoins, je réussis à maintenir cette exubérance dans ses justes limites et à tirer de Gunning le récit suivant :

Par une dure nuit de janvier, la police de Londres opérait une descente dans un des repaires les plus sombres de la métropole. Sur la plainte

d'un Juif quelconque, dont on avait tenté de dévaster la boutique à trois boules, les coins et les arrière-recoins de Whitechapel avaient reçu la visite des émissaires de Scotland Yard, en dépit de la coutume qui semble interdire ces perquisitions en hiver pour laisser à la misère, au froid et à la faim le soin d'accomplir l'œuvre vengeresse de la société triomphante.

Arrivés au sixième étage d'une maison abandonnée de Baldwin Court, les hommes de police avaient entendu des gémissements sortir d'un galetas sans fenêtre, sans air et apparemment sans habitants. Avec l'aide de leur lanternes sourdes, ils avaient découvert au milieu de cette obscurité, le spectacle le plus lamentable qui ait jamais touché cœur de policeman. Sur le plancher gisait, enveloppé à peine dans une couverture trouée, le cadavre hideux, méconnaissable d'une femme jeune encore, et dont la mort devait remonter à quelques heures. A ses côtés, deux petits enfants émaciés, livides, avaient dérobé un coin de la couverture pour cacher leur nudité, et s'étaient étendus pour partager avec résignation

le sort de leur pauvre mère. Dans ces corps si frêles la vie s'était révoltée et leurs sanglots avaient attiré l'attention de la police.

Le premier soin des policemen fut d'examiner la mère : elle était bien morte et le cadavre était glacé. Restaient les enfants, petits chérubins blonds de huit à dix ans, bien bâtis, mais exténués par les privations de tout genre.

— Comment vous appelez-vous ? leur demanda un des agents avec une bienveillance inaccoutumée.

Hélas ! les pauvres petits ne pouvaient renseigner la police, car ils ne s'étaient guère inquiétés de ce détail. C'est avec une frayeur mal dissimulée qu'ils avouèrent ne se connaître d'autres noms que ceux de Jack et Nelly par lesquels les appelait leur mère.

Là se bornait leur état-civil. Quant à la profession, Jack cirait les bottes des miliciens en habits rouges qui le favorisaient de leur confiance, et Nelly vendait des allumettes aux vieux messieurs qui, pour un penny, trouvaient drôle de dévisager et de faire rougir la pauvre enfant.

Depuis huit jours, ils avaient tous deux cessé leur commerce pour garder leur mère, pauvre poitrinaire dont ils ravivaient le corps de leur douce chaleur enfantine. La mort l'avait surprise sans qu'ils s'en aperçussent, et ils continuaient à réchauffer le cadavre sans comprendre que le froid qui l'avait envahi marquait son passage dans un monde meilleur.

Après une courte consultation, les policemen décidèrent d'emmener d'abord les enfants au poste de police pour les habiller et les faire manger, puis de voir à l'inhumation de la mère.

Jack et Nelly se laissèrent emmener sans mot dire : que leur importait de suivre ces hommes aux longues tuniques bleues qui leur parlaient doucement, maintenant qu'ils ne pouvaient plus entendre la voix de celle qui, pour eux, résumait le commencement et la fin du monde ?

Au poste, ils furent débarbouillés, habillés, réchauffés et bourrés de bonne soupe militaire. Lorsque le capitaine les appela, ils semblaient avoir tout oublié. La mobilité de leur caractère enfantin avait effacé dans leur esprit jusqu'au

souvenir du passé, et ils paraissaient parfaitement heureux.

La séparation même qu'on leur annonça lorsque la police leur eut trouvé place dans les institutions de charité qui pullulent à Londres, n'eut pas le don de les émouvoir. L'éducation n'était pas venue développer entre ce frère et cette sœur l'instinct du lien familial. Jamais une parole de tendresse n'avait uni leurs cœurs ; seule, la noire misère avait été leur trait-d'union, et maintenant, la misère disparue, ils se regardaient avec l'étonnement naïf de se trouver si bien, tous deux à la fois. Le seul sentiment qui parlât en eux était l'envie de ne pas retourner à leur ancienne position.

Jack fut envoyé au *Boys' Home* et Nelly à la *Girls' Friendly Society,* deux associations qui se chargent d'élever les enfants abandonnés, puis de les faire émigrer vers les colonies anglaises.

Un adieu bien sec s'échangea entre ces deux orphelins qui ne devaient alors jamais songer à se revoir, et qui entraient dans la vie par des routes qui semblaient ne jamais devoir se joindre.

Depuis lors l'existence de ces deux êtres fut bien agitée, bien diverse ; ils furent ballottés à travers bien des territoires et sur bien des mers, comme Gunning m'en fit le récit.

Jack resta six mois au *Boys' Home*, puis à l'âge de dix ans, il demanda à faire partie d'un convoi dirigé sur Cape-Town. Aussitôt débarqué, il entra chez de riches colons de l'intérieur séduits par sa bonne mine.

Mais la domesticité avait peu d'attraits pour ce courageux garçon dont le cœur grandissait avec l'âge. Trois ans plus tard, muni de quelques économies, il revint au Cap, où il accepta les offres d'un capitaine marchand qui l'avait rencontré sur le quai, et qui l'engagea comme mousse et aide sinier.

Il avait navigué pendant quatre ans sur les mers du Sud, du Cap à Sydney, de Valparaiso à Bornéo, de Calcutta à Zanzibar, passant par toute la gamme des pays tropicaux, lorsqu'un beau jour, séduit par l'élégant costume des gabiers de la *Superb*, alors stationnée à Madagascar pour remplacer ses apprentis matelots décimés par la

fièvre, il s'était enrôlé. Accepté d'emblée, Jack avait vite conquis les sympathies de l'équipage et des officiers, et lorsque la frégate appelée à faire partie de l'escadre de l'Atlantique pour porter le pavillon du contre-amiral Watson, était venue en station à Montréal, il achevait son service et ses supérieurs faisaient tout au monde pour le retenir.

L'existence de Nelly jusqu'à ce jour avait été moins mouvementée, tout en ayant sa large part d'imprévu. Jusqu'à quinze ans, elle était restée à l'orphelinat où son bon air, sa propreté, sa gentillesse lui avaient valu l'amitié de tous ; au lieu de l'envoyer de suite à l'étranger, on l'avait gardée à l'Institution, où elle avait appris la couture, le ménage et le service.

Huit années s'étaient ainsi écoulées quand elle demanda à être envoyée au Canada, au refuge de la société à Regina. Un besoin instinctif de sentir autour d'elle l'air, l'espace, de voir le ciel, de contempler le soleil, dont elle avait ouï parler, mais qu'elle n'avait pas encore pu apercevoir dans l'enfer londonnien, la poussaient à solliciter ce changement.

Le voyage avait été pour elle une longue surprise : la mer d'abord, immense sous la voûte azurée, puis cette longue traversée d'un territoire infini sur lequel l'astre flamboyant faisait le tour de l'horizon, cette prairie dont la teinte uniforme semblait une autre mer sans fin, ces villes dont le nom lui était inconnu : Québec, Montréal, Ottawa, Winnipeg, Regina la reine des prairies, tout était pour Nelly d'une joyeuse nouveauté.

Emerveillée de ce spectacle, de ce plein air, elle rêvait qu'un jour viendrait où, appuyée sur sur un bras vigoureux, elle pourrait enfin se tailler un domaine, se créer le *home* qui avait manqué à son enfance abandonnée.

Aussitôt arrivée au refuge, Nelly fut remarquée par les dames qui s'étaient empressées de venir faire leur choix parmi les nouvelles débarquées.

Mme Harrisson, femme de l'aide-de-camp du gouverneur Dewdeney, frappée de son joli minois, l'engagea immédiatement, et en fit bientôt une compagne inséparable de ce qu'elle appelait son exil en pays sauvage.

M. Harrisson donna bientôt sa démission pour occuper à Montréal dans la compagnie du chemin de fer du Pacifique une position importante, qui l'obligeait à résider dans la métropole, où Nelly était arrivée avec sa maîtresse six mois avant que fût annoncée à coups de canons l'entrée de la *Superb*.

Par quel curieux retour sur le passé la nouvelle de cette visite émut-elle aussi profondément la jeune Anglaise ? Quel désir irrésistible de revoir ce lambeau flottant de la terre natale secoua-t-il cette jeune âme ?

Toujours est-il qu'aussitôt libre, Nelly monta dans sa chambrette pour s'habiller. Elle se sentit aussitôt envahie d'un désir intense de visiter la frégate, et, du même coup, les souvenirs d'enfance revinrent en foule à son esprit. Pour la première fois, depuis dix ans, elle songea à ce petit être frêle, Jack, son frère, — lui avait-on dit, — que la police avait ramassé à ses côtés dans le taudis de Baldwin Court. Qu'était-il devenu ? Où était-il ?

La frégate était amarrée au quai Victoria ; une foule épaisse de flâneurs et de badauds se pres-

sait sur les cordes qui protégeaient l'entrée de la passerelle ; un fusilier de débarquement montait la garde et repoussait timidement les curieux ; à l'avant un groupe de matelots entourait un des leurs qui lançait à tous vents, sur son accordéon, des refrains récoltés dans les beuglants du nouveau et de l'ancien monde.

Nelly avait escaladé prestement la passerelle, et arrivée sur le pont, cherchait un cicerone. Ses yeux tombèrent sur un jeune matelot qui, tranquillement appuyé sur la coupée, examinait la foule grouillante et sans cesse renouvelée. Elle s'approcha de lui en lui demandant d'être son guide dans ce dédale où elle se perdait. Il accepta avec un compliment qui, si banal qu'il fût, n'était pas trop mal tourné.

Mais quoi ! cet air, le son de cette voix, tout dans le jeune homme émeut profondément Nelly ; son cœur bat plus vite, un nom lui vient aussitôt aux lèvres :

— C'est toi, Jack ?

— Est-ce toi, Nelly ?

Et les voilà dans les bras l'un de l'autre comme

je les avais vus dans l'après-midi en face de cent yeux braqués.

Telle est l'histoire que j'arrachai cheveu à cheveu de mon vieux navigateur sans cesse tenté de m'échapper par quelque tangente.

A deux ans de distance, ce récit est encore aussi frais dans mon esprit que s'il était d'hier, et tout agrémenté des fioritures dans lesquelles se complaisait mon quartier-maître.

J'ai même souvenance que le bonhomme pleurait comme un veau en terminant le récit de la confession dont il avait été le dépositaire.

— Enfin, lui demandai-je, que vont-ils faire maintenant qu'ils se sont retrouvés ?

— Ça, je n'en sais rien. Je les ai conduits au capitaine, mais je ne sais pas ce qu'il leur aura dit. L'*old man* est un bon vieux, il a dû leur donner un bon conseil.

Le mystère était maintenant éclairci, et je savais tout ce que pouvait m'apprendre mon Gunning, que je quittai aussitôt en lui souhaitant le bonsoir.

Le croirait-on, je dormis fort mal toute cette

nuit-là, en pensant à ces deux enfants, à ces deux heureux de ce monde, aujourd'hui réunis, et je me promis de savoir la fin de l'aventure.

Le lendemain, sur les cinq heures, après la manœuvre, je me dirigai encore vers la *Superb* dont la flamme royale se déployait au gré d'un joli vent du nord-est, tandis que l'onde clapoteuse s'ébattait en jolie mousse blanche sur ses flancs goudronnés.

Je demandai le quartier-maître Gunning.

— Présent ! répondit le vieux marin en accourant et en me tendant la main.

Puis, sans attendre ma question : Ils sont partis les mioches, partis tous deux ce matin, fit-il.

Deux mots d'explication m'eurent vite appris que Jack avait obtenu son congé par anticipation, qu'il avait touché sa masse et dit un dernier adieu aux amis de la *Superb*, pour suivre sa sœur et s'établir avec elle sur le sol libre du Canada, où tous les déshérités trouvent une famille

Gunning n'était pas de cet avis et considérait Jack son matelot de prédilèction comme un homme perdu ; mais le capitaine en entendant l'histoire de

Nelly et de Jack, en écoutant la jeune fille décrire avec enthousiasme ce grand pays du Nord-Ouest qu'elle avait parcouru, avait de suite conseillé à son matelot de la guider, de la protéger et de fonder avec elle un établissement durable où ils pussent ensuite faire double souche d'honnêtes gens.

La dernière parole du capitaine avait été : " Aimez-vous, travaillez, et Dieu fera le reste ! "

Il y a quelques mois à peine, je faisais le voyage de Winnipeg à Calgary, pour le compte d'une maison de commerce qui m'avait envoyé — placer ses produits — des machines agricoles, le long de la ligne du Pacifique ; mon itinéraire indiquait que je devais m'arrêter à Qu'Appelle, un peu avant Régina, et je descendis du train, au matin, mal éveillé, assez abasourdi par la route, et d'excessivement mauvaise humeur.

Je demandai au chef de gare de m'indiquer où se trouvait le bureau de poste de l'endroit, et de m'appeler un homme pour m'y conduire avec mes bagages.

— Vous tombez bien, monsieur, me dit-il, voilà

justement le frère de la maîtresse de poste qui arrive avec son wagon ; il va vous emmener.

J'ouvris un œil indifférent sur le nouvel arrivé qui faisait gaîment claquer son fouet et sonner les grelots de deux beaux alezans râblés et trottant haut ; du coup je restai stupéfait.

— Voyons, je n'ai pas la berlue ! C'est Jack !

Eh ! oui, Jack en fermier prospère, le large chapeau sur le front, la chemise de flanelle entr'ouverte, le pantalon dans les bottes, l'air joyeux et fier de vivre.

Il saute de sa voiture, pour prendre mes bagages, mais je le devance et empoigne sa main avec une effusion à laquelle il ne comprend rien.

— Montons, lui dis-je, nous causerons en route.

Pendant le cours du trajet, je dévoile rapidement à Jack les indiscrétions de ce bon Gunning, dont il rit à gorge déployée.

— Nous voici arrivés, me dit-il bientôt en me montrant du bout du doigt un coquet magasin tout blanchi à la chaux dont la galerie est garnie

de marchandises choisies et devant lequel, signe de prospérité, une rangée de mustangs attendent patiemment, la bride sur le cou, que leurs cavaliers aient fini leurs emplettes ou leur causette.

Jack saute en bas de la voiture et appelle sa sœur à grands cris :

— Nelly, Nelly, un ami de Montréal !

Nelly accourt ; en deux mots Jack lui explique l'affaire pour l'amener sur la première marche du magasin où tout le personnel la suit, et je fais une entrée triomphale au bras de la patronne, heureuse de la joie de son frère.

Mes deux nouveaux amis me firent passer une journée délicieuse à visiter leur installation, leurs champs, leur bétail, leurs amis, et à écouter leurs plans et projets d'avenir.

Le bonheur de ces braves gens me réjouissait profondément, mais enfin il y avait, pour moi, quelque chose qui clochait, un ou deux éléments qui manquaient.

C'est joli, frère et sœur, mais ce n'est pas assez. Je ne sais si Jack comprit mes regards qui se reportaient de l'un à l'autre, toujours est-il qu'il

s'approcha de moi et me glissa ces mots à l'oreille :

— Attendez un peu et calmez-vous. Ce soir vous verrez du nouveau, je ne vous dis que ça.

Cette parole me rassura.

Les voisins, invités à passer la veillée, accoururent en foule pour voir le monsieur de Montréal ; il me fallut faire connaissance avec tout le village et serrer la main à tous les dignitaires, mais je remarquai de suite que Nelly avait insisté particulièrement pour me présenter un de ses amis, un beau brun dont elle me fit un éloge intarrissable, tandis que Jack, de son côté, mettait une persistance non équivoque à me faire apprécier les mérites et la tournure d'une jolie blondinette à la mine éveillée, qui semblait ne pas peser deux onces entre les mains de ce colosse.

Il était fort tard quand je me couchai avec une tête pas mal lourde, mais enfin j'étais parfaitement rassuré sur le sort futur de Nelly et de Jack, et n'avais plus aucun doute que la race était en bonne voie d'accroissement.

En effet, trois mois après avoir quitté mes bons amis, je reçus à Montréal la dépêche suivante qui clôt dignement ce frêle et tendre roman :

Qu'Appelle, 15 mars 1892.

Deux noces célébrées aujourd'hui. Nelly et le beau brun ; Jack et la jolie blonde. Nous buvons à votre santé. *Hurrah for Gunning* !

MARC SAUVALLE.

SIT EI TERRA LEVIS

An awful thought, a life removed,
The human-hearted man I loved.

TENNYSON.

Si quelque chose primait chez Lusignan tout le reste : intelligence, savoir, esprit, habileté, ardeur dans la mêlée, son humilité même, c'étaient l'humeur amicale, la bonté, l'humanité de son cœur.

Un trait en commençant. J'arrive un jour au bureau de Lusignan, au moment où il ouvrait son courrier. De ses nombreux journaux il faisait un paquet qu'il emporterait à la maison ; ce

serait une partie de sa lecture et de son étude pendant la veillée ou la première heure matinale et solitaire du lendemain. Puis venaient les lettres. Son courrier n'était pas toujours volumineux, mais n'était jamais nul.

Je le vois encore élever la lettre qu'il vient de prendre, à la hauteur de son monocle, contre la lumière de l'unique fenêtre de son bureau, et découper avec des ciseaux sur la largeur une ténue bandelette qui se détache en spirale de l'enveloppe, dont il retire ensuite le contenu indemne après l'opération.

La lettre est une petite feuille pliée en deux, dont la moitié est blanche. Il l'étend devant lui, et, y appliquant les mains à plat, la divise en écartant de la partie écrite la partie intacte. Puis il plonge celle-ci dans une grande enveloppe papier-ministre, où commence à grossir une collection informe de feuillets de toutes teintes et de toutes grandeurs.

A la deuxième lettre il en fait autant. A la troisième de même.

Cela prenait moins de temps qu'il n'en faut

pour le dire. Il était vif, systématique, et ne perdait pas de mouvements.

Je ne m'expliquais pas cette économie de bouts de papier, dans un bureau d'employé public, où d'ordinaire la papeterie est après tout le fonds qui manque le moins.

Je vis là, pour le moment, une marque de bonté paternelle. C'était une chose naturelle que cet homme eût des attentions pour ses enfants, quand il en avait pour tout le monde.

Mais je m'étais trompé.

Quelques jours après, j'assistais encore au dépouillement de sa correspondance. La grande enveloppe, béante, était encore là, qui avalait toutes les pages de politesse.

— Ah ça, mais c'est donc une pratique dont tu ne t'écartes pas ?

— Ma foi, mon cher, voici. Il est utile que tu le saches, puisque tu peux m'aider.

Et j'avais le cœur tout remué quand il m'eut demandé, en me poussant une de ses grandes enveloppes, de lui collectionner des rebuts blancs pour les petits pauvres de l'orphelinat Saint-Joseph.

Deux ans après, la bonne sœur Cécile, la directrice de l'institution, disait encore à un de mes amis qu'elle ne savait pas à qui devait aller sa reconnaissance pour ces envois.

Ce n'est pas la seule bonté pour laquelle la gratitude de ces orphelins devait monter vers cet homme qu'on ne rencontrait pas souvent parmi ceux qui font ouvertement profession de charité. Et à cause de sa tendresse pour les petits et les humbles, comme du dévouement, pour cette institution surtout, de la noble complice de ses générosités, il était juste assurément, et de bonne pensée, que la petite colonne de déshérités de l'orphelinat, en costume sombre, vînt prendre place avec nous dans le cortège navré qui suivait la dépouille de notre pauvre ami, le 8 janvier dernier. Tout ce deuil qui l'entourait n'avait rien d'officiel, et la présence de ces petits était d'une touchante éloquence.

J'ai dit plus haut qu'il gardait ses journaux pour les heures domestiques. Pour lui, le travail du bureau, c'était le pain quotidien des siens, et cela représentait une grave obligation à laquelle il se pliait rigoureusement tous les jours.

Cette routine de la vie administrative, dans laquelle il allait se plonger à heure dite, c'était l'exil. La tête penchée sur ses gros in-folios lourds, à pages bleues rayées de rouge, entouré de fardes et de dossiers, il était hors de sa sphère.

Par devoir, il était bon employé. Mais la mesquinerie de cette existence l'obsédait. Le joug lui pesait.

Par goût, par nature, il était journaliste.

Il rentrait dans son véritable être en sortant du ministère. Le journal le reprenait aussitôt qu'il avait laissé derrière lui le seuil de son bureau officiel.

Sans attache régulière avec la presse pendant de longs entre-temps, Lusignan n'a jamais été sans recevoir de tous les points du pays une foule de journaux. D'une façon ou d'une autre — véritable magnétisme — les gazettes venaient à lui.

Il lisait tout, et toujours les ciseaux à la main.

Il emplissait des cartons ? dites-vous.

Oui, sans doute. Mais tous les jours aussi, il trouvait un article, un passage, un mot, qui serait utile à quelqu'un, qui ferait plaisir à tel autre.

Et celui-ci ou celui-là recevait par le prochain courrier, fût-il à la Nouvelle-Orléans ou à Winnipeg, à San-Francisco ou à Halifax, un mot souligné dans une découpure de papier, un paragraphe ou un article qui l'intéressait, et qu'il n'aurait jamais vu si Lusignan n'eût pas eu le cœur autant que l'esprit en continuelle activité.

Trois jours encore avant sa mort, il faisait adresser à un confrère, qui souffrait de contractions spasmodiques des muscles de la main, un bout de colonne de journal où était indiqué un traitement contre les crampes dites des écrivains.

S'il était tendre pour les pauvres, s'il était chez lui passé en habitude de chercher en tout une occasion de faire plaisir ou d'être utile, on retrouvait encore cette générosité particulièrement marquée dans sa conduite envers les jeunes.

A vingt ans, il y a pour l'écrivain qui débute un vif plaisir à se voir remarquer par un aîné dans la carrière.

A lui, dont la plume était, dès la jeunesse, poussée par une verve si féconde et si hardie, on avait dû donner cette joie. Et il avait sans doute

été bien heureux de ce premier sourire de la gloire.

A son tour, Lusignan avait constamment l'œil sur les commençants.

Et ce n'était pas pour se gagner des dévotions. S'il y avait une bonne parole à dire de quelqu'un, il la disait, pour faire plaisir, par bonne camaraderie, surtout sans se demander s'il aidait là une réputation rivale qui grandirait à côté de la sienne.

Faire " percer " un jeune, il s'y employait toujours de tout cœur et de sa propre impulsion ; le faire " arriver " eût été son bonheur.

S'il croyait voir, je le répète, du talent chez quelqu'un de la génération nouvelle, il lui en faisait vite son compliment. Cela conduisait souvent à une tutelle de quelque temps ; mais il en prenait volontiers les charges, si onéreuses qu'elles fussent de fois à autres.

Il y avait assurément en cela l'amour de l'art. Soit. Mais c'est surtout le plaisir d'aider, d'encourager un débutant, de lui donner du cœur dans la lutte, et, quelquefois aussi, de lui mettre du pain sur la planche, qui l'animait.

Un jour, j'avais des préoccupations d'intérêts sérieux ; et j'en causais avec lui.

Je ne lui demandais pas d'opinion professionnelle, oh non ! Lui, non plus que moi, n'avait guère exercé le ministère d'homme de loi depuis bientôt vingt ans. Je parlais pour parler. Tout à coup, il me conseille d'aller consulter. . . Qui ?

— Pourquoi, dit-il, ne vas-tu pas voir le jeune X ? Il y a à peine un an que le pauvre diable est avocat, et il ne doit pas nager dans le Pactole. Ce serait pour lui une belle occasion de se faire connaître, que d'avoir une cause importante à plaider.

Je n'envisageai pas tout à fait la chose du même point de vue. On me croira.

Mais mon admiration pour ce brave cœur, tout de généreuse impulsion, tout de sympathie pour ceux qui commencent, pour ceux qui luttent, pour les obscurs, monta encore d'un degré quand même.

Ce que j'en ai eu d'occasions d'admirer ce bon cœur, avant et après que plusieurs années de rapports ordinaires nous eussent conduits à une

amitié, qui, pendant dix-huit ans, ne s'est jamais un instant démentie !

Les hasards de l'existence m'avaient porté auprès de lui, dans un champ où il avait non seulement déjà pris racine, mais déjà grandi ; et la croissance commune, poussée par les années, avait développé entre nous une affinité naturelle.

Nos rayons n'étaient pas identiquement les mêmes. Mais, si nos aspirations parfois divergeaient un peu, nos intelligences, nos âmes avaient un large domaine commun. En ceci nous étions presque étrangers ; en cela nous étions plus que frères, et souvent l'un guidait l'autre. Nous puisions maints principes dans le même sol, la même sève nous montait dans l'âme, nous mêlions nos pensées, et nos actes souvent. Les mêmes joies nous souriaient ; les mêmes deuils nous tournaient vers le cimetière. Nous mettions la main l'un et l'autre à la même tâche.

Je sais, tous ses lecteurs savent, avec quelle vive intelligence, quelle fermeté, quelle alerte précision, il maniait les choses de son ressort.

Mais, dignement conscient de sa valeur personnelle, comme il laissait volontiers aux autres le bénéfice de leur compétence particulière !

En cela, c'était encore le cœur qui parlait. Et les qualités du cœur, chez lui, à côté de tant de belles qualités intellectuelles, étaient encore, je l'ai dit plus haut, la plus riche floraison de son être.

O notre amitié, comme elle m'a valu souvent une noble leçon ! Aujourd'hui, il m'en reste le souvenir. Il me reste aussi l'isolement.

Je demeure, presque solitaire, aux confins de la ville, et l'habitude m'est venue, arrivée la saison du soleil ami des champs et des bois, d'aller demander aux arbres de me parler des hommes.

Parmi les hêtres et les érables dont s'est couronnée la hauteur qui domine la vallée de la rivière Rideau, et fait épaule à un délicieux petit lac perdu en arrière dans la verdure, j'ai souvent vu deux noyers cendrés, nés du même sol à cinq pieds l'un de l'autre, élancer leurs troncs jusqu'à une certaine hauteur sans se rap-

procher, et puis devenir plus intimes, entrelacer leurs branchages, mêler leurs feuilles et leurs ombres, vibrer sous les mêmes souffles et s'égayer des mêmes chants d'oiseaux, regardant du même point de vue la ville affairée dans le lointain, et rendant un même écho aux bruits sylvains montés des bords du lac solitaire.

Je pensais alors à notre amitié.

Et quand, l'an dernier, la saison ensoleillée eut fait place aux jours refroidis et sombres, mes pas, attardés dans les fanes mordorées de l'automne, me portèrent encore vers les deux arbres amis.

L'un, le plus exposé, était déjà dépouillé. Ses rameaux se détachaient en maigres filigranes sur l'embu gris du ciel. Par intervalles, le vent toussait dans les branches.

C'était le mois des défunts. Triste, je m'en revins. Je sentais que la mort prenait quelque chose près de moi.

L'hiver a passé.

La froide niveleuse a passé.

Hier, je revenais, avec les premiers soleils du

renouveau, à ma promenade solitaire. Mais, par delà un reste de neige aux teintes plombées, l'un des noyers avait été abattu.

An awful thought, a life removed.

ACHILLE FRÉCHETTE.

Ottawa, 4 avril 1892.

DODO ! L'ENFANT !

I

MARGUERITE DE CIMETIÈRE

Je ne sais si je l'ai déjà dit, mais ma grand'-mère était petite, frêle, vive à la riposte, bonne pourtant comme toute les âmes trempées dans la foi, et par-dessus tout, charitable à faire reprendre au prophète Elie ce vieux manteau éternellement troué et râpé, qui nous arrive encore si parfumé, porté sur les ailes d'or de la légende biblique.

Les qualités de ma grand'mère se font rares en nos jours de politique et d'agiotage ; et si par

hasard je vous avais déjà dit ce qu'elles étaient, il est bon que je vous le dise encore.

Dans notre famille, ma grand'mère a joué le rôle des grands génies vis-à-vis de l'humanité.

Douce, prévoyante, parole convaincue, ferme et ardente, excellent conseiller, dévotion évangélique, chez nous elle a tout embaumé sur son passage. Aussi, lorsque nous la nommons, nos voix tremblent, nos cœurs s'émeuvent, et à cette heure même, une larme coule sur ma joue et se mêle à ces lignes.

C'est que, voyez-vous, son lot sur terre n'a pas été ce qu'il y a de plus rose.

Nous étions dix à la maison.

Tout cela criait et mangeait plus que pauvreté ne l'exigeait. Tout cela avait besoin de louanges, de réprimandes, d'avis, de douces paroles, de pénitences et de bonbons; et, Dieu merci, rien ne nous a manqué de ces choses nécessaires, les bonsbons inclusivement.

Quand, à travers les années, je me retourne vers mon enfance si lointaine et si joyeuse, je revois encore ma grand'mère, tricotant frileuse-

ment au coin de son feu et racontant, à ses petits enfants réunis autour d'elle, les infortunes du Chaperon-Rouge, les grandeurs de Peau-d'Ane, la conduite inconvenante de Barbe-Bleue et les pérégrinations du Petit-Poucet.

Comme on se pelotonnait ! et comme on se serrait les uns à côté des autres, lorsqu'elle disait en nasillant :

— Ma grand'mère, pourquoi avez-vous de grandes dents ?

— C'est pour mieux vous manger, mes enfants ! reprenait la même voix un peu grossie ; et tout ce petit monde effrayé de se sauver et de s'éparpiller.

Le petit Chaperon-Rouge était l'épouvantail infaillible qui nous dispersait tous, lorsque mère-grande voulait se recueillir.

Augusta, Joséphine, Alice se réfugiaient alors auprès de maman, qui faisait le raccommodage du jour. Jules montait son superbe cheval de bois ; Arthur, revêtant ses habits pontificaux taillés dans du beau papier doré, disait sa messe ; Emile écoutait les rons-rons du chat et demandait à

mon père comment était faite cette étrange musique que roucoulait l'inoffensif matou ; Henri sonnait de la trompette, comme si les modestes murs de la maison eussent été les murailles de Jéricho ; Napoléon, les doigts étendus devant la lampe, tâchait de façonner sur les tapisseries récalcitrantes l'ombre du profil d'un lapin, et mère-grande, joyeuse, libre et débarrassée de cette meute aboyante, se livrait alors au plaisir favori de la journée. Elle endormait le petit Charles.

Petit Charles était le Benjamin de ma mère. Trop grand pour son âge, maigre, souffreteux. En le voyant on pressentait qu'un jour il partirait, et cesserait d'être notre frère pour devenir l'ange gardien de la famille.

Aussi, l'une des berceuses favorites de ma grand'mère était celle qui commence ainsi :

Les anges de ton âge
Dorment le doux sommeil,
Bercés dans un nuage
Soyeux, frais et vermeil.
Leurs rideaux sont le voile
De la mère d'amour ;
Leur lampe est une étoile
Du céleste séjour.

D'autres fois, penchant sa figure ridée et blanchie, par l'expérience et par l'âge, sur le visage émacié du petit, grand'mère fredonnait doucement la triste complainte de Voitelin :

> Dodo, l'enfant dodo !
> Les malheureux vieillissent vite.
> Dodo, l'enfant dodo !
> Garde tes larmes pour tantôt !

Une respiration douce mais sifflante répondait à la lugubre ballade.

Charles s'endormait petit à petit, et mère-grande lui passait au cou le chapelet du pape, se levait alors sur la pointe des pieds, et allait le déposer sans bruit dans la petite couchette en noyer tendre, qui est devenue aujourd'hui l'héritage des sœurs grises.

Le chapelet du pape ! Ah ! c'était moi qui dans une de mes longues courses par le monde lui avait rapporté cette précieuse relique.

Dix fois dans le mois, grand'mère me faisait raconter comment je l'avais eu ; et, puisque ces choses me reviennent toujours à la mémoire, vaut autant vous les raconter tout de suite. Bien que

ma grand'mère soit morte, je suis persuadé que son âme m'écoutera avec autant de plaisir que jadis ; — et il me semble l'entendre dire en conduisant ses aiguilles dans la trame de son tricot :

— Eh ! bien, Henri, tu as donc eu la chance de voir le pape ?

— Oui, grand'mère, je l'ai vu ; je lui ai parlé, et il nous a bénis : vous en particulier.

— Allons, raconte-moi ça, mon enfant, et tâche de te bien rappeler toutes ses paroles ; la mémoire est un don du Saint-Esprit, et tous les jours je remercie le bon Dieu de me l'avoir conservée.

Alors les aiguilles s'arrêtaient dans le tricot ; ma mère déposait son dé et ses fuseaux sur le livre entr'ouvert de mon père, et toute la bruyante nichée se rapprochait pour saisir à qui mieux mieux les premières paroles de mon récit.

— Grand'mère, commençais-je alors, vous n'êtes pas sans ignorer que le pape demeure au Vatican, immense palais situé à droite de la sainte basilique de l'apôtre Pierre.

Or, par un dimanche tout ensoleillé, comme j'étais en train de dégringoler les quatre *piani*

de mon hôtel pour aller dîner à la *trattoria del Lepre,* dans la *via Condotti,* je m'arrêtai tout court sur une des marches du dernier escalier, car un bruit de voix sonores sortait de la loge du concierge.

Mon nom fut prononcé ; puis, j'entendis le bruit sec et métallique d'une mollette d'éperon battant le parquet en marbre.

C'était un dragon pontifical qui venait m'apporter un billet de Mgr Negroto, m'annonçant que Sa Sainteté me recevrait en audience, ce jour-là même, à deux heures précises.

Sollicitée depuis plusieurs jours, cette audience était sans cesse remise ; et puis, dois-je vous l'avouer grand'mère ? il fallait quitter Rome bientôt, et mon cœur se désespérait.

Mais il s'agissait bien de cela maintenant. La lettre du monsignor était là sur ma table, et il ne faut pas s'étonner si, ce jour-là, le dîner fut oublié.

Nous avions autre chose à penser.

D'abord, je dis nous ; car il fallait se procurer un long voile pour Joséphine, les femmes n'étant admises au Vatican que voilées et vêtues de noir.

Il fallait rassembler tous les objets de piété que nous voulions rapporter bénits au Canada ; puis, trouver quelques minutes pour nous recueillir un peu ; car c'était à ne pas y croire, grand'mère : dans une heure nous allions parler au pape !

A une heure trois quarts pourtant, tout était prêt. Une voiture de place nous attendait, et bientôt nous traversions rapidement le pont Saint-Ange pour ne plus nous arrêter qu'en face de la statue équestre de Constantin. Nous étions au Vatican ; et ce fut l'âme joyeuse, le cœur léger, que nous passâmes entre les hallebardiers suisses et que nous montâmes l'immense escalier qui conduit à la salle des audiences publiques.

Une trentaine de personnes y étaient déjà réunies. C'étaient des prêtres, des religieuses, deux militaires, trois ou quatre bourgeois, un attaché d'ambassade, que sais-je, moi ? et mon œil se plaisait à errer curieusement de groupe en groupe, lorsqu'un bruit sec traversa la salle, et l'une des portes latérales s'ouvrit pour laisser passer trois prélats vêtus de violet.

Au milieu d'eux marchait un homme de haute

stature, un peu replet, ayant le pas d'un officier de cavalerie, et portant droite et fière une tête resplendissante de calme et de paix intérieure.

Nos genoux fléchirent involontairement ; à sa soutane blanche, nous avions reconnu Pie IX.

Mais lui, d'un geste tout paternel, nous fit relever, et commençant par la droite, il adressa cordialement la parole à celui qui se trouva le premier sur son passage ; c'était un trapiste. J'étais du côté privilégié, mais à la queue, tout à fait près de la porte de sortie ; cela me donna le temps de songer que ma pauvre tête ne trouverait pas une seule parole à prononcer. Et pourtant il approchait, grand'mère ; et à mesure qu'il s'avançait, j'entendais distinctement mon cœur battre comme un marteau de forgeron.

Déjà le pape était arrivé à mon voisin ; ma timidité était devenue de l'insouciance ; je me sentais entrer dans le rêve, lorsque tout à coup une voix claire, sympathique, fortement nuancée d'accent italien me dit en français :

— D'où êtes-vous, mon enfant ?

— Du Canada, répondis-je en levant les yeux.

Le pape était là, debout devant moi !

— Ah ! ah ! de mon pays de prédilection, continua-t-il en souriant. Votre patrie est une terre de braves, une terre d'exemple et de bénédictions.

Puis, changeant brusquement de sujet :

— Votre évêque n'est-il pas Mgr.... Geon, Regeon ?

— Mgr Baillargeon, Votre Sainteté.

— Ah ! bien, bien ! je me remets son nom maintenant ; c'est moi qui l'ai nommé, mais il y en a tant que je ne puis me les rappeler tous. Ah ! j'ai bien travaillé pour votre pays. C'est moi qui ai érigé les diocèses de Bytown, de Trois-Rivières, de Saint-Hyacinthe, de Hamilton, de Sandwich et de... de... c'est le dernier, celui-là... il a presque un nom polonais, mais on m'a dit que c'était un nom sauvage.

— Probablement le diocèse de Rimouski, Votre Sainteté.

— Celui-là même, mon enfant. Ah ! si Dieu daigne préserver ma vie, je ferai encore autre chose pour vous, pour l'Amérique, avec l'aide du Saint-Esprit et de sa grâce.

Puis, se tournant du côté de ma femme qui se tenait debout près de moi.

— Quelle est cette dame? votre sœur, sans doute?

— Pardon, saint père, c'est ma femme.

— Votre femme! mais vous êtes bien jeunes tous les deux, mes enfants.

— Que voulez-vous, saint père, j'ai cru prudent de ne pas attendre l'âge respectable des antiques patriarches, et je suis marié depuis un an.

Le pape se prit à rire de ce gros rire métallique qui lui était particulier, en disant:

— C'est bien, très-bien, mes enfants.

Puis, redevenant grave tout à coup:

— Maintenant, je vais vous bénir, ainsi que les objets de dévotion que je vous vois entre les mains.

Nous nous agenouillâmes, et c'est en ce moment que je demandai au pape l'indulgence *in articulo mortis* pour vous, grand'mère, ainsi que pour tous les membres de la famille.

Pie IX leva la main; vous étiez tous bénis, et la faveur suprême nous était accordée.

Le pape allait s'éloigner et traverser la salle, lorsqu'en retournant d'un pas, il laissa tomber cette question :

— Et que faites-vous là-bas, au Canada ?

— Je suis officier du gouvernement canadien, et à mes heures de loisir, je m'occupe de littérature.

Alors revenant vers moi et me regardant fixement, il dit en scandant chaque mot :

— La plume est une puissance plus grande que l'épée ; c'est par elle que la bible et l'Evangile nous ont été transmis. Servez-vous toujours de la vôtre avec des intentions de paix, de justice et de dévouement à l'Eglise notre mère.

Il devint rêveur une seconde, puis reprit :

— Quand vous serez retourné là-bas, mon enfant, dites à vos compatriotes que vous avez vu le pape, et que fort de la parole toute puissante de Dieu, il ne craint rien des embûches qu'on lui tend. L'Eglise catholique a soif de persécutions ; elles forment la sève de son tronc vivace, et plus elles sont fortes, plus la cime de l'arbre immortel grandit et s'élève majestueusement vers l'éternité.

Il nous quitta alors, et parcourut jusqu'au dernier les divers groupes qui étaient disséminés dans la salle. Puis, lorsqu'une bonne parole eut été donnée à chacun, le pape s'approcha de quelques marches disposées au fond de l'appartement, et redressant sa haute stature, se prit à dire, d'une voix forte, à la foule prosternée de nouveau :

— Mes enfants, voici l'heure venue de vous donner ma bénédiction, je vous bénis, vous et vos parents, et cette bénédiction ira s'étendre jusqu'à la quatrième génération. Je bénis vos proches, vos amis, tous ceux qui vous aiment ; je bénis vos pays, vos évêques, vos prêtres, et tous ceux qui vous gouvernent, afin que vous soyez toujours dans la voie droite, et que vous y persévériez jusqu'au jour où, je l'espère, nous nous rencontrerons tous dans la félicité sans bornes.

" Elevez vos cœurs ! Priez, pour être tous pénétrés des dons et des lumières du Saint-Esprit, et au jour où, brisés par l'agonie, vous vous tordrez, pleins de terreurs, sur l'oreiller solitaire de la mort, vous vous apercevrez, quoi qu'en disent les

beaux esprits et les libres-penseurs, que la bénédiction de l'humble vicaire du Christ peut encore et pourra toujours jusqu'à la fin des siècles anéantir la puissance du démon et de son cortège immonde. Allez en paix et soyez donc tous bénis, au nom du Père, au nom du Fils, et au nom du Saint-Esprit."

Un silence profond suivait toujours ce récit ; chacun se recueillait et semblait se répéter les dernières paroles du pape.

Appuyée dans sa berceuse, grand'mère joignait ses mains sur ses genoux ; alors les rôles paraissaient intervertis, et, la tête inclinée, elle semblait ainsi recevoir de son petit-fils cette bénédiction que Pie IX l'avait chargé de répandre sur tous les siens.

Puis sa voix tremblante disait :

— Et le chapelet, Henri, tu ne t'es pas trompé ; c'est bien celui du pape ?

— Oui, grand'mère, c'est bien lui.

Alors elle se levait lentement, et s'en allait, appuyée sur sa canne de frêne, l'enlever des mains du petit Charles endormi.

Elle baisait avec ferveur le saint souvenir ; ses lèvres tremblaient en murmurant l'*Ave*, et ses doigts roidis et noués par l'âge couraient pieusement sur les dizaines, à la file les unes des autres. Pour elle, la soirée s'envolait ainsi, portée par les anges aux pieds de Marie, et ce fut comme cela que le chapelet devint un des plus grands enseignements de notre famille.

Si vous vous en souvenez bien, nous étions une nichée de dix à la maison. Or, petit à petit, chacun de nous avait fini par sortir la tête hors du nid. L'imprudent mesurait l'espace un instant, battait de l'aile, puis finissait par prendre sa volée.

Les uns partirent pour l'étranger, d'autres pour le collège, d'autres encore pour le couvent, et un jour, grand'mère se trouva seule avec le petit Charles.

Que de douces choses et de leçons salutaires durent sortirent de ce tête-à-tête d'un siècle presque entier et d'un enfant de huit ans ; car mère-grande en était arrivée à ces moments que l'Ecriture appelle les années qui ne plaisent pas : elle avait quatre-vingts ans comptés.

Inquiet et toujours souffreteux, l'aiguillon du mal avait développé l'intelligence de Charles qui ne cessait de s'enquérir de tout et sur tout. Grand'mère mettait alors à son service sa longue expérience et la sagesse de ses vieux ans. C'étaient là les hochets de l'enfant, et rien n'égalait la joie charmante qu'il éprouvait lorsque la leçon se cachait sous un de ces contes comme elle seule savait nous les dire.

Une nuit pourtant, ces lèvres fines et gauloises se fermèrent à tout jamais.

Une faible indisposition s'était déclarée ; puis, survint un léger étourdissement ; alors grand'-mère avait voulu se faire transporter sur le canapé, où cinquante ans auparavant son mari était mort, et là, sans douleur et sans remords, elle avait remis son âme entre les mains du Créateur.

Dans la maison, ce fut pire que l'abomination de la désolation ; tout le monde sanglotait, et pourtant il fallut bientôt se séparer de la chère dépouille.

Grand'mère prit donc le chemin du cimetière,

suivie d'un convoi bien mince ; les justes laissent si peu de traces ici-bas !

Mon compagnon de route et de tristesse fut le petit Charles. Sa main dans la mienne, il marchait à pas inégaux, les yeux rougis, sans trop savoir pourquoi ; c'était le premier mort qui traversait sa vie, et le pauvre enfant ignorait encore le profond mystère de la tombe.

Il fut silencieux jusqu'à la fosse ; mais lorsque les cordes crièrent, lorsque le cercueil, balancé au-dessus du trou, fut déposé sur son lit de terre, lorsque le premier coup de pelle du fossoyeur eut gauchement fait rouler un gros caillou sur le couvercle de la bière, Charles me tira par la manche de mon habit et me força à me pencher jusqu'à son oreille.

— Pourquoi mettre grand'mère là-dedans, dit-il ; est-ce que personne n'ira la réveiller ? Mais, regarde donc, Henri ! ils lui jettent des pierres.

— Pauvre enfant, mère-grande est là, parce-qu'elle est morte ; ce trou est le chemin par où l'on passe pour aller voir le bon Dieu, et elle n'en sortira plus qu'au jour du Jugement ; alors seulement les morts se réveilleront.

Pendant que la terre se nivelait, Charles ne dit plus rien ; mais au tremblement de sa petite main, je sentis qu'il avait compris ; et ce soir-là, je l'entendis pleurer tout bas dans son lit.

Cette journée des funérailles avait été humide, et vers la veillée, le vent du nord-est se mit à souffler.

Dans la nuit, Charles eut un léger accès de fièvre, et, pour l'endormir, je fus forcé de remplacer grand'mère et de lui chanter la navrante berceuse de Voitelin :

Dodo ! l'enfant dodo !
Les malheureux vieillissent vite,
Dodo ! l'enfant dodo !
Garde tes larmes pour tantôt !

II

UN FIL DE LA VIERGE

Dans la maison le silence et le deuil étaient presque aussi grands que le vide qui s'y était fait.

Plus de saillies, plus de gros rires joyeux, plus de récits à la veillée ; tout cela avait été déposé sur la tombe de grand'maman. Dans le recueillement et le travail, nous cherchions à nous étourdir sur la perte qui nous avait accablés, et, pour faire comme les autres, je continuai à mettre la main à un long travail historique.

D'habitude j'écrivais de quatre à six heures, l'après-midi, dans une petite chambre située sous les mansardes. Là, je m'installais en face d'une lucarne qui s'ouvrait sur le plus beau des paysages laurentiens ; et pendant que, les yeux perdus dans ce magnifique horizon qui se déroule entre la Canardière, l'île d'Orléans et Saint-Joseph de Lévis pour aller se fermer à la cime bleuâtre du cap Tourmente, je courais après l'idée fugitive, Charles se glissait sans bruit dans la chambrette, et s'asseyait discrètement sur le tapis, en arrière de ma chaise.

Il s'amusait alors à bâtir des maisonnettes et de petites chapelles, avec ces piécettes de bois blanc que tournent si gentiment les ouvriers de Nuremberg, puis, une fois le monument terminé,

il tirait d'un coffret des images, de ces mille et un riens qui réjouissent tant les enfants, et en ornait son chef-d'œuvre d'architecture.

A le voir jouer ainsi, grave, insoucieux, je m'étais mis en tête qu'il avait déjà oublié celle qui l'avait tant aimé ; mais un jour que, fatigué de tous ses joujoux, il s'était assis sur la fenêtre, il me dit tranquillement, en me montant les nuages gris qui couraient vers le golfe :

— Le temps est couvert comme pendant la journée où l'on enterra mémère.

Alors, je vis qu'il y pensait toujours.

Cela se passait en juin, et l'on sait que notre fête nationale tombe le vingt-quatre de ce mois. Or, je ne puis résister au plaisir de vous raconter ce qui arriva alors.

Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, il faisait un soleil à ravir, les trottoirs étaient balayés, les rues pavoisées et bordées de verts et odorants érables ; partout les magasins étaient fermés ; le plaisir règnait en maître, et sur chaque figure montait la fierté du vieux sang gaulois.

Seule, notre famille était muette aux bruits

joyeux qui partout bourdonnaient sur les ailes de l'été.

La veille, Charles s'était fait expliquer les splendeurs qui devaient défiler pendant cette journée du lendemain, et quand, vers dix heures du matin, les fanfares de la musique commencèrent à monter par les fenêtres entr'ouvertes, et finirent par emplir toute la maison, n'y pouvant plus tenir, il courut dans ma chambre me demander :

— Henri, veux-tu venir avec moi au bout de la rue Sainte-Ursule, nous verrons passer la procession.

Je repondis :

— Je le veux bien.

Et nous descendîmes la petite côte qui se perd dans la rue Saint-Jean.

Pauvre Charles ! je sens encore dans le creux de la mienne, le contact de sa petite main recouverte d'un gant en fil blanc. Je le revois avec son pantalon bouffant, son gilet en velours noir, et ce léger chapeau de paille qui avait toutes les peines du monde à contenir les touffes rebelles de

ses cheveux blonds, qui, les curieuses, finissaient toujours par s'échapper de çà et de là.

Haussé sur le bout des pieds, il regardait passer toutes les merveilles du jour en poussant de petits cris d'admiration.

D'abord, ce fut Jacques Cartier vêtu de l'habit sombre du seizième siècle, le poing fièrement campé sur la garde de sa solide épée, rêvant encore aux jours lointains de Donnacona, présidant au conseil de Stadaconé. Puis venait un char immense, d'où s'élançait un bosquet de sapins et de mélèzes. Ces arbres coupés dans leur sève, abritaient les débris de la nation huronne qui, en grand costume de guerre, la figure tatouée, le tomahawk et le scalpel à la ceinture, semblaient défier ainsi dans notre bonne et pacifique rue Saint-Jean les antiques ennemis de leur race, l'Iroquois et l'Algonquin. Derrière la tribu huronne, marchait fièrement une presse, emblême du progrès et de la civilisation. Elle était traînée par quatre chevaux blancs richement caparaçonnés, et quatre typographes en bras de chemises, la feuille d'érable épinglée au gilet, ne

cessaient d'imprimer et de jeter à la foule une belle chanson patriotique, faite pour la circonstance. Puis, tant que l'œil pouvait aller, on voyait s'enfoncer et disparaître sous l'arche de la porte Saint-Jean, maréchaux à cheval, bannières dorées et bleu azur, drapeaux blancs, haches d'armes et hallebardes, confréries, corps de métiers, institutions savantes, bourgeois, ouvriers et étudiants.

Charles admirait tout cela, mais il ne put contenir sa joie, lorsque passa saint Jean-Baptiste lui-même, représenté par un bel enfant enveloppé dans une peau de fauve. Sa main tenait une croix d'où tombait une jolie banderolle, et ses yeux se baissaient amoureusement sur le plus gentil petit mouton blanc que puisse rêver une imagination d'enfant. La mignonne bête était couchée aux pieds de Jean, et en l'apercevant, Charles poussa un cri. Je me penchai vers lui, et je crois lui avoir causé le plus grand plaisir de sa vie en le prenant dans mes bras, pour qu'il pût le voir encore mieux et de plus loin.

Toutes ces merveilles furent racontées le soir

même à ma mère, et franchement notre petit observateur sut les dire beaucoup mieux que je ne pourrais jamais les écrire.

Ce fut là sa dernière sortie.

Depuis lors, le médecin défendit le grand air, et ses distractions se réfugièrent de nouveau parmi ses jouets.

Il traîna ainsi tout l'automne, sans se plaindre, et sans avoir les caprices des mourants de son âge. Personne ne s'apercevait qu'il déclinait, si ce n'est ma mère, qui passait presque tout son temps à lui enseigner le cathéchisme et à le préparer à sa première communion.

Dieu fut ses étrennes.

Il le reçut le premier de l'an, et dès lors plus de joujoux, plus de ces chers bibelots qu'il aimait tant !

Sa pensée était ailleurs ; on eût dit que l'âme ne s'occupait plus de son enveloppe humaine, et le triste phénomène qu'un observateur profond et délicat, Jacques Auger, a constaté dans ses *Papillons Roses* commença à s'accuser avec la plus foudroyante des rapidités.

Vous vous rappelez sans doute ce que ce poète

charmant et trop peu connu disait de ces petits êtres, malingres, souffreteux, rachitiques, " venus après plusieurs autres", de ces "chérubins, suivant la formule des consolations mondaines, qui, sur leur lit, se consument d'une façon si étrange ".

Eh ! si vous ne vous en souvenez pas, il faut relire avec moi ce passage si navrant de réalisme. Pour Charles il en fut ainsi :

" Pauvre petit ! Je m'étais un matin penché sur son berceau ; je contemplais sa face amaigrie et cette indéfinissable tristesse répandue sur ses traits singulièrement tranformés.

" Sa mère s'approcha de moi et me dit :

" — Tiens, vois-tu, comme il se fait vieux ; ne dirait-on pas qu'il y a de la mousse sur ce visage jaune de cire ?

" Il paraissait vieux, en effet ; il me semblait qu'il avait déjà passé à travers toutes les phases de la vie, et qu'il était arrivé à la décrépitude en quatre mois ! "

Oui, en quatre mois, petit Charles avait atteint l'âge de grand'maman.

L'enfant de huit ans en était rendu à ses quatre-vingts années, et déjà les jours pour lui ne comp-

taient plus. L'art avait dit son dernier mot, et il pouvait passer d'une minute à l'autre.

Sous cette enveloppe ridée et décrépite, l'esprit seul conserva toute sa force et sa justesse. Il s'occupait de tout le monde, de ceux qu'il allait quitter, comme de ceux qu'il allait rejoindre. Je pus le constater par moi-même; un soir que je tirais une chaude courte-pointe sur son lit, il murmura faiblement :

— Ecoute, Henri, comme il vente dehors ! la neige poudre les vitres, et grand'mère doit avoir bien froid, seule, avec son drap blanc, dans le trou noir où vous l'avez descendue.

Sa pensée s'enfouissait déjà dans la tombe. Il en subissait l'âcre attraction, et le lendemain matin, vers dix heures, montrant la famille en larmes, il disait au prêtre qui l'absolvait :

— Regardez donc, monsieur, ils sont tous là qui pleurent autour de moi , et moi je me meurs !

On lui fit baiser le chapelet du pape ; puis, tout fut fini ; et c'est ainsi qu'il partit.

Que me reste-t-il maintenant de ces joies, de ces sourires, de ces chants, de ces parfums de la vie de famille, de ces douces veillées que char-

maient la grave expérience de l'aïeule et les grâces enjouées de l'enfant ?

Deux boucles de cheveux dont l'une, blanche marguerite de cimetière cueillie sur la tempe de ma pauvre grand'mère, l'autre blond fil de la Vierge échappé du front prédestiné de mon frère Charles, lorsqu'il s'envola rejoindre les anges de Bethléem et de Nazareth.

Précieuses reliques, je vous garde religieusement, et le culte que je vous porte fera rire bien des gens qui liront ces lignes. Peut-être s'égaieront-ils encore plus fort en apprenant que je pleure en les écrivant, mais que faire ? Musset faisait rire aussi, lorsqu'il exhalait l'acte d'humilité et de contrition qui se termine par ces vers :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Je pleure donc en comptant mes morts chéris, et pourtant ce n'est pas faute de me surprendre à fredonner souvent la naïve berceuse de Voitelin :

Dodo ! l'enfant dodo !
Garde tes larmes pour tantôt.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

UN CANON DE BOUGAINVILLE

Le 25 novembre dernier, passant près de la demeure de Lusignan, je le vis à une fenêtre me faisant signe d'aller à lui. A cette époque, il était constamment couché, et ne se levait que deux ou trois fois par jour, l'espace de vingt minutes.

J'entrai. Lusignan me présenta un article de journal qui venait de paraître, et me dit d'un air bon enfant :

— Voici encore un canon à expliquer.

Ce qui signifiait que j'avais déjà étudié quelques-unes des bouches à feu trouvées dans le pays, en différentes circonstances.

Il me fit promettre de lui montrer le résultat de mes recherches, et, la dernière fois que j'allai le voir il s'en informa avec intérêt.

— Cela marche, lui dis-je ; tous les renseignements procurables sur les lieux me sont maintenant parvenus. J'ai écrit en France pour obtenir le reste.

Hélas ! le 5 janvier au matin, notre ami n'était plus à la fenêtre pour me demander des nouvelles...

Une lettre m'arrive de Paris, ce 28 mars 1892, éclaircissant la question posée, il y a quatre mois, par celui que nous regrettons. C'est George Demanche, de la *Revue Française*, qui m'écrit à ce sujet, et qui ajoute une expression de chagrin à propos de la perte de Lusignan.

C'est le moment de parler de la pièce de fonte découverte en novembre dernier, dans la rivière Richelieu, en face des casernes de Saint-Jean, et mise à sec par M. Tom Boissonneau, le capitaine Oswald, le lieutenant Tarte, le soldat Tanner et plusieurs élèves de l'école d'infanterie. La description que m'en a donnée le sergent-major

Phillips est comme suit : pesanteur 2670 livres, longueur 7 pieds six pouces, ouverture de la gueule quatre pouces. Sur le cercle de la culasse on lit le numéro 2966, puis un signe qui ressemble au chiffre 9 ou à la lettre *g*, mais rongé par la rouille ; après vient la lettre *tt* double, suivie de XI. La lumière, c'est-à-dire l'endroit de l'amorce de l'arme est un simple trou pratiqué dans le métal et mesurant cinq lignes de diamètre, — un peu plus que la lumière de nos canons du même calibre et dimension. Une fleur de lys est étampée de chaque côté de la lumière. Ce canon n'a jamais été encloué ; il a dû tomber à l'eau par accident, car on n'abandonne pas une arme de ce genre sans boucher la lumière. Nulle part, de la bouche et la volée jusqu'au tonnerre et à la culasse, on ne voit de marque servant de mire ; ni coche, ni rayure à cet effet. Les tourillons, ou épaules sur lesquelles la pièce repose et se joue pour élever ou abaisser son feu, portent, au bout, deux lettres majuscules *S G* surmontées d'une fleur de lys.

Au musée d'artillerie des Invalides, le plus

riche du monde, mon ami Demanche n'a pu se procurer des explications, mais, grâce à l'obligeance de monsieur le chef d'escadron d'artillerie de marine Delauney, il a fini par trouver au ministère de la marine (service de l'inspection générale de l'artillerie) des renseignements qui doivent nous satisfaire, et que voici :

Le poids, la longueur et le calibre indiquent l'ancien canon de 8, en usage dans la marine française au siècle dernier et au commencement de celui-ci. On en coulait sous Louis XIV mais c'est principalemeut à partir de 1732 que l'usage en devint général, et on les employa dans l'artillerie de campagne, de concert avec les pièces de 4, encore plus faciles à manœuvrer. Les marques 9 ou *g*, *tt*, *XI* sont assez mystérieuses pour nous ; les deux premières pourraient bien être les poinçons du fondeur et de l'officier contrôleur. Quant à la dernière (probablement incomplète) elle devait indiquer l'année de fabrication — 1721, 1731, 1741 ? Le numéro 2916 est le numéro d'ordre du canon, montrant qu'il fut le 2966e canon de 8, coulé à Saint-Gervais, ancienne fon-

derie de la marine, — *S. G.* étant les initiales de Saint-Gervais, localité située près du Mont-Blanc, dans la Savoie-Haute.

La dernière fois que les Français ont figuré au fort Saint-Jean, ce fut le 31 août 1760, alors que Bougainville, retraitant sur Montréal, fit sauter la place au moment de l'approche de l'armée anglaise. Je ne pense pas qu'il ait fait jeter du canon à la rivière, du moins sans l'avoir encloué ; c'est plutôt dans la précipitation de l'embarquement que l'arme a dû glisser et couler bas. Le fort de Saint-Jean ne datait alors que d'une douzaine d'années. Si, de 1748 à 1760, une pièce d'artillerie eût eu la malechance de tomber à l'eau, il est certain qu'elle eût été repêchée sans retard. Tout me porte à croire qu'elle était là depuis le 31 août 1760.

Telle est, mon cher Lusignan, ma réponse à ta question du 25 novembre...

Benjamin Sulte.

Ottawa, 25 mars 1892.

AVRIL

Est-ce l'avril ? Sur la colline
Rossignole une voix câline,
De l'aube au soir.
Est-ce le chant de la linotte ?
Est-ce la grive ? Est-ce la note
Du merle noir ?

Malgré la bruine et la grêle,
Le virtuose à la voix frêle
Chante toujours,
Et sur mille tons recommence
La mélancolique romance
De ses amours.

Le pinson, retour des Florides,
Du clair azur des ciels torrides
Se souvenant,
Dans les bras des hêtres en larmes,
Dit ses regrets et ses alarmes
A tout venant.

Surpris dans son vol par la neige,
Il redoute encor le cortège
Des noirs autans ;
Et sa tendre chanson touchante
Soupire et jase, pleure et chante
En même temps.

Fuyez, nuages, giboulées,
Grêle, brouillards, âpres gelées,
Vent boréal !
Fuyez ! La nature t'implore,
Tardive et languissante aurore
De Floréal !

Aux reflets d'un ciel d'améthyste,
Au demi-jour, au charme triste
Des bois déserts,
Un rythme nouveau s'harmonise ;
Doux rossignol, ta plainte exquise
Charme les airs !

Parfois de sa voix la plus claire,
L'oiseau, dont le chant s'accélère,
Egrène un tril ;
Dans ce vif éclat d'allégresse,
C'est vous qu'il rappelle et qu'il presse,
Beaux jours d'avril !

Déjà collines et vallées
Ont vu se fondre, aux soleillées,
Neige et glaçons ;
Et, quand midi flambe, il s'élève
Des senteurs de gomme et de sève
Dans les buissons.

Quel souffle a mis ces teintes douces
Aux pointes des frileuses pousses ?
Quel sylphe peint
De ce charmant vert véronèse
Les jeunes bourgeons du mélèze
Et du sapin ?

Sous les haleines réchauffées,
Qui nous apportent ces bouffées
D'air moite et doux,
Il nous semble que tout renaisse ;
On sent comme un flot de jeunesse
Couler en nous.

Tout était mort sous les futaies :
Voici, tout à coup, dans les haies,
Dans les sillons,
Du soleil, des oiseaux, des brises,
Plein le ciel, plein les forêts grises,
Plein les vallons !

Ce n'est plus un oiseau timide
Qui prélude dans l'air humide
Sous les taillis,
C'est une aubade universelle :
On dirait que l'azur ruisselle
De gazouillis.

Devant ce renouveau des choses,
Je rêve des idylles roses ;
Je vous revois,
Fraîches saisons, blondes années,
D'aurore et d'avril couronnées
Comme autrefois.

Et, tandis que dans les clairières
Gazouillent les voix printanières,
En moi j'entends
Rossignoler la voix meurtrie,
La tant douce voix attendrie,
De mes printemps.

Nérée Beauchemin.

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE EN 1892

Nous vivons dans un siècle où nul mot peut-être n'est plus souvent jeté à la foule que celui de *philosophie*. Désormais, plus d'historiens, d'orateurs, de savants : il n'y a plus que des *philosophes*, de l'histoire et de l'éloquence. Tous poussent à la roue du char philosophique ; et nous, gens du vulgaire, nous contemplons le vénérable cortège avec une admiration respectueuse ; et, nous regardant les uns les autres, nous disons :

" Hein ! quel grand siècle que celui dans lequel nous vivons ! "

La mode est à la philosophie. Le soir, au coin du feu, le mari s'absorbe dans les profondeurs de

M. Taine, et la femme sourit aux élégances de M. Caro, tandis que, poings fermés, les enfants dorment... philosophiquement. Le portefaix même, qui charge votre malle sur son dos, le fait avec un superbe dédain, qui témoigne de son mépris... philosophique pour une corvée aussi ignominieuse.

Pour moi, naïf admirateur des temps passés, j'avais toujours cru que rien n'était plus rare qu'un esprit philosophique ; j'aimais à écouter nos grand'mères chenues, lesquelles, d'une voix tremblante, nous parlaient du grand Descartes, du grand Malebranche, ou de Kent le grand ; et, le menton perdu dans la main, je me disais à part moi, que des esprits philosophiques devaient être des phénomènes bien rares. Mais aujourd'hui, que de philosophes, bon Dieu ! Ce ne sont que génies, et génies partout. Grands parents se sont-ils donc trompés ? Ou bien, l'avouerai-je, faut-il croire à une décadence réelle du siècle ?

Car enfin, qu'est-ce qu'un esprit philosophique ? Lorsque je faisais cette question à mon professeur de philosophie, il me répondait en me mettant

Locke et Hamilton entre les mains: " Voyez ce philosophe, me disait-il, et vous trouverez en lui ce que vous cherchez. Voyez comme il remarque et observe toute chose, et comment son esprit, aussitôt éveillé, se demande *pourquoi* et *comment?* Il court après une idée, la saisit, la fouille, et repart de nouveau à la poursuite de la vérité. Il scrute tout, et sa vaste intelligence retient tout, comme elle pénètre tout. Ne croyez pas qu'il va se noyer au milieu des détails; il y reste assez pour en bien juger, puis soudain, d'un élan vif de son génie, il se dégage des détails, et embrasse d'un coup d'œil perçant le vaste champ de la philosophie. Alors brillent à ses yeux ravis une foule d'idées nouvelles; une à une ils les étudie, les dispose, et se fait de cette façon un flambeau avec lequel il marche d'un pas assuré."

Ainsi disait mon professeur de philosophie; et, ayant dit, il jetait un long regard d'amour à sa tabatière d'or. C'était d'ailleurs un homme antique: ses lunettes étaient vieilles; son jonc poli était vieux; vieux aussi étaient ses principes; mais tous n'en étaient que plus à l'épreuve, je vous

assure. Et moi qui, quoique écolier, écoutais ces leçons religieusement, je cherche aujourd'hui cet esprit philosophique, et ne le puis trouver. Sur ma route, je ne rencontre qu'une multitude d'écrivailleurs plus ou moins détestables, et pas un philosophe. La plupart en effet ne comprennent plus l'élévation et l'excellence morale de la noble philosophie, et d'ailleurs la comprendraient-ils, que cela ne leur servirait de rien : car, s'ils écrivent, ce n'est pas pour ennoblir le cœur et élever l'intelligence de ceux qui lisent leurs œuvres. L'intelligence, le cœur des autres, que leur importe ? Ils n'en ont que faire, et ce sont là des niaiseries dont on s'occupe lorsqu'on est établi solide millionnaire, sinon il faut s'occuper avant tout de gagner de l'argent. Ah ! l'argent, *money*, voilà le grand mot du siècle ; et le meilleur écrivain est celui qui sait puiser habilement dans la bourse du public, attaquée déjà par tant d'autres affamés. C'est donc une folie que de vouloir faire la leçon aux autres. Dès qu'on le morigène, le bonhomme public se fâche, et s'en va en boudant.

Non, le vrai et éternel *truc* consiste à caresser la lourde vanité humaine, qu'accompagne presque toujours une bêtise tout aussi lourde. Une fois ce principe établi, on taille sa plume, et l'on écrit. Au début, ce sont quelques réflexions profondes, dont la phrase ample et bien cadencée se déroule avec majesté ; cela c'est le boum-boum du charlatan qui attire les badauds, et leur fait ouvrir de grands yeux étonnés. Puis un dithyrambe sur la grandeur de l'homme et ses droits, une prosopopée enthousiaste à la liberté, l'égalité et la fraternité ! Le lecteur est saisi d'intérêt. Enfin, une invective contre les tyrans qui s'engraissent des sueurs du peuple. Le public s'attendrit, pleure. Pendant ce temps, on délie les cordons de sa bourse. .. et le tour est joué.

Tous les écrivains cependant ne sont pas vénals ; il en est d'autres qui visent, non pas à la gloire avec ce qu'elle a de noble et de durable, mais à la popularité enivrante et éphémère. Ceux-là sont le plus souvent des esprits faciles et brillants, ne voulant point se fatiguer à des études fortes et abstraites, pour lesquelles d'ailleurs ils

ne se sentent point faits. Ils disent hautement que le champ de la philosophie a été labouré trop souvent, et qu'il ne reste rien à y récolter ; quittant alors la voie commune et sage, ils se lancent dans les aventures du paradoxe, et il n'est point de théories insensées qu'ils ne soutiennent de leur plume. Les uns vous démontrent crûment que vous êtes animal, singe, âne peut-être ; les autres affirment que l'âme n'existe point, du moins telle que nous la concevons ; pour eux, c'est un gaz spiritueux, enfermé dans notre tête comme dans un alambic ; la pression est elle trop forte, le gaz s'échappe de son réservoir, et, se répandant dans tout notre corps, nous fait exécuter des mouvements d'enthousiasme désordonnés, rire, chanter, pleurer. La pression au contraire est-elle égale, nous restons impassibles. Que d'absurdités ! Eux-mêmes d'ailleurs ne croient pas aux systèmes inventés par leur imagination, mais ils savent que le public est un badaud, et que le brillant et le neuf l'attirent invinciblement. Ils font miroiter aux yeux l'éclat de leurs paradoxes ; on hausse les épaules, on

sourit, mais on s'occupe d'eux ; c'est tout ce qu'ils demandent.

D'autres encore... Mais ça, direz-vous, censeur impitoyable, vous fûtes bien mal élevé par votre professeur, et celui-ci aurait dû vous apprendre à ne pas médire ainsi de ses collègues en philosophie. — Il est vrai ; cependant n'avait-il pas raison ? Car cet esprit philosophique que je cherche, où le trouverai-je, dites-moi ? Est-ce enfin dans ce groupe de savants qui se tiennent à l'écart, humbles et modestes ? Ceux-là au moins travaillent et étudient ; courbés tout le jour sur de volumineux in-folios, ils y cherchent l'or amassé par les philosophes anciens ou modernes. Durant des années entières, leur esprit réfléchit et mûrit ; néanmoins, il ne leur suffit pas. Enfin, avec timidité, presque avec honte, ils font paraître le livre qui leur a coûté une vie entière de peines... et le bouquin à la modeste couverture gît tristement dans un coin de la vitrine, tandis qu'au milieu, le livre du romancier en vogue éclate de ses couleurs insolentes ! Et le savant découragé brise sa plume, et renonce à

écrire. Comme Diogène ne trouva pas l'homme qu'il cherchait, je ne trouverai donc pas l'esprit philosophique. A qui la faute, Public ? Je n'ose vraiment le dire.

A. LEBLOND DE BRUMATH.

UNE RUE DE QUÉBEC

La rue Saut-au-Matelot est la rue par excellence des tonneliers et des caves. C'est dans celles-ci que s'entassent les barriques pleines de vins de Sicile et d'huile du Labrador, qu'on a laissées reposer des journées entières sur les étroits trottoirs d'une rue étroite au point, qu'entre un poteau de télégraphe et un mur de maison, une jeune fille ne peut passer sans refermer son ombrelle. Au printemps surtout, on y voit des futailles démesurées, en forme de bouteille. Ce sont d'énormes bouées destinées à pirouetter par remous, flots et marées au bout d'une chaîne, non loin de quelque récif du grand fleuve. Les maisons,

dont les appartements sont au-dessus des boutiques et magasins, ont un air vieillot ; les murs, renflés au dehors, étalent leurs lézardes, et surtout les éclaboussures qu'ils reçoivent du haut en bas. L'eau n'est pas libre d'aller où elle veut. Elle cherche son niveau dans la boue et l'y trouve. La rue est si étroite, que les façades qui se font vis-à-vis reçoivent réciproquement les giboulées et les avalanches des toits ; la neige collée aux vitres y fait comme un gâchis qui obscurcit un moment tout l'intérieur des maisons.

Dirais-je qu'on y vit là heureux et malheureux comme ailleurs ? Sans doute. On trouve moyen de rajeunir un peu ces vieux pans de murailles par des jardinières suspendues. On peut entrevoir au soulèvement de rideaux blancs et roses, des étagères d'où s'élancent de belles fleurs exotiques, et, de temps en temps, une tête blonde ou brune de jeune fille mise en éveil par les bruits sonores de la rue :

Fleur à sa fenêtre en fleur.

Mais derrière cette rue, naguère pavée de gros cailloux sur lesquels roulaient avec fracas les

tombereaux des marchands de charbon, — dans les boutiques de laquelle on entend le pan pan du maillet des tonneliers frappant d'une façon presque rythmique sur les tonnes vides, est une petite ruelle appelée Sous-le-Cap. Elle commence où se termine la rue Saint-Jacques, au pied du cap, c'est-à-dire que celle-ci donne à la rue Saut-au-Matelot par une façon de terrain vague au fond duquel est érigée une étable où logent des chevaux de l'hôtel de ville, sous la garde des pompiers. Ce terrain s'ouvre sur la rue Saut-au-Matelot, entre le magasin d'approvisionnements maritimes de M. Lauritz Seeberg (dont l'enseigne est incessamment ponctuée par les moineaux) et le poste desdits pompiers. L'étable est surmontée d'un balcon où, sur des réseaux de cordes raidies au moyen de poulies, sèche le linge multicolore des voisins.

Cet endroit — le croirait-on ? — a le privilège d'attirer les étrangers, les Yankees surtout. J'ai vu cet été une jeune fille y planter son chevalet, et sous un énorme parasol, faire un croquis où l'on voyait un fragment — BERG — de l'enseigne,

le juchoir préféré des moineaux du voisinage ! Ils y piaillent en toute saison.

Mais, il faut bien l'avouer, c'est la ruelle dite Sous-le-Cap qui semble avoir pour ces étrangers un charme attirant comme l'entonnoir d'une grotte mystérieuse. C'est qu'elle est vraiment étoite et fait penser à une rue de ville ou bourgade arabe, avec le soleil en moins, car cet astre n'y hasarde que fort rarement son " pied blanc et vermeil ", comme dit le poète. Les logements, sur un seul côté, se relient par des galeries à des hangars collés aux parois du cap comme des armoires ; c'est dans ces compartiments... Un disciple de l'auteur de l'*Assommoir* éprouverait là de délicieuses sensations naturalistes. Les galeries sont pavoisées de linge aux vives couleurs attendant le soleil. N'importe, cela est joyeusement pittoresque et fait délicieusement rêver de processions.

Nos cochers de " calèches " connaissent bien cet endroit, et viennent y promener volontiers les Américains épris de ces véhicules antiques, mais commodes après tout. On les voit s'arrêter en

face de la brisure de la rue Saut-au-Matelot, dont j'ai parlé tout à l'heure, taper sur l'épaule du cocher comme pour l'encourager, et cheval et " calèche " de s'engouffrer dans ce tunnel qui débouche à la Côte-des-Chiens.

La plupart des Américains (il y en a qui ont des instruments de photographie instantanée) qui viennent nous visiter pendant la belle saison, aiment à se renseigner sur divers points de notre bonne ville, et ils trouvent celui que je viens d'indiquer on ne peut plus curieux, *quaint*, comme ils disent. Ce sont des familles entières qui s'y arrêtent, et on les entend causer familièrement avec les pompiers du poste. Ceux-ci ont de grands couteaux avec lesquels ils fendent du bois très sec dont ils font des allumettes (non soufrées) qu'ils vendront l'hiver pour la première flambée du matin dans les bureaux de la rue Saint-Pierre. Le coin du poste est assez animé ; on y joue aux dames. Le *Telegraph* de M. Carrel y a des lecteurs et des commentateurs — spécialité des affaires d'Irlande.

Il y a aussi animation mais de courte durée, à

l'encoignure du magasin de M. Seeberg. On y observe au printemps un groupe de capitaines suédois et norvégiens avec leurs femmes, ces blondes enfants de la Scandinavie, qui, malgré les périls et les inconvénients d'une longue navigation, ont gardé intacte leur distinction native.

J'ai pris soin de noter un dialogue entre le chef yankee d'une de ces familles voyageuses et quelques flâneurs des alentours.

— Pourquoi, monsieur, appelle-t-on cette rue Saut-au-Matelot ? Saut signifie chute, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Quand les Français possédaient cette contrée, les matelots étaient français, je crois.... Et ils buvaient comme des matelots, vous savez.... L'un d'eux, à ce qu'on rapporte, ayant perdu son chemin — il y en avait si peu là-haut — est tombé ici même sans se faire aucun mal. Toujours le dieu des ivrognes, vous savez....

C'est à ce point du dialogue qu'intervint un autre badaud. Il avait aussi sa légende.

— Permettez, monsieur, dit-il à l'Américain... C'était un chien....

— Le matelot ?

— Ecoutez-moi bien, continue le badaud, que cette dernière question a un peu interloqué. Mon grand-père, qui était tonnelier, m'a raconté qu'on appelait ce chien *Matelot*. C'était le favori des premiers habitants de la ville. Il est tombé de ce cap, et s'est tué.

— Le pauvre animal n'avait peut-être pas bu, remarque en souriant l'Américain.

— Sans doute, réplique aussitôt un des lecteurs du *Telegraph*. La rue cependant doit son nom à une circonstance des plus simples. C'est ici, le long de ce cap, que les gens débarquaient des navires d'outre-mer. Les matelots y faisaient leur premier saut.

N'est-il pas charmant ce mélange de légendes et d'observation vraie de la part de ces bonnes gens ? L'Américain semblait le comprendre, et il riait de satisfaction, tout en tirant sa longue barbiche à la Shylock.

C'est ainsi que les coins et recoins de Québec sont connus, visités et appréciés par nos voisins, qu'ils viennent ici en artistes ou en simples

voyageurs. C'est, fatigués de la ligne droite, de leurs villes tirées au cordeau, de leurs monotones prairies, qu'ils s'arrêtent avec complaisance en quelques endroits de notre vieille ville où ses habitants ont été forcés en quelque sorte de collaborer au travail capricieux de la nature.

J. AUGER.

IN MEMORIAM

Même regret rassemble autour de cette bière
Tous ceux-là qu'il aimait et ceux qui l'ont aimé.
L'irrésistible élan d'une même prière
Montant vers le ciel bleu, Dieu sourit, désarmé.

La mort qui l'a frappé nous attend à notre heure ;
Nos fronts se courberont sous son souffle glacé ;
Car dans le temps hâtif tout fui, rien ne demeure;
Et nous passerons tous ainsi qu'il a passé !

Mais quand l'homme a fermé les yeux à la lumière,
Il retrouve la vie au-delà du trépas ;
Et si pendant le Temps il redevient poussière,
Fait pour l'éternité, l'être entier ne meurt pas !

L'espoir d'une autre vie immortelle et sereine
Illumine la nuit obscure du tombeau.
O poète vers qui le souvenir m'entraîne,
Par delà je te vois plus heureux et plus beau.

ADOLPHE POISSON.

LE PERE CARILLON

NOUVELLE

A mon ami Ludovic Ranoamy.

I

Au mois de juillet de l'année mil huit cent quatre-vingt-dix, j'étais allé passer une après-midi à l'Eden-Musée de New-York.

Assis près de la seconde porte intérieure, à côté d'un de mes meilleurs amis, Ludovic Ranoamy, célèbre avocat bostonais, d'origine française, nous regardions, en gens oisifs et distraits, la longue file de visiteurs, de curieux qui venaient sans relâche admirer les célébrités de l'époque.

Ce jour-là — un jeudi, s'il m'en souvient bien — ce défilé n'avait rien de bien intéressant : les rentiers encore à New-York et les boutiquiers de Broadway, en rupture de comptoir, seuls, s'étaient donnés rendez-vous au Musée.

A un moment cependant, Ludovic se souleva légèrement de son banc, et, me désignant une jeune femme qui entrait donnant la main à un petit garçon de cinq à six ans, me dit :

— Cette ressemblance est étonnante ! Voilà une femme qui me rappelle, trait pour trait, une héroïne....

— D'une page d'amour ? hasardai-je en souriant.

— Hélas, non ! Ce qu'elle me rappelle date de 1870, et tout ce qu'a touché cette année fatale est douloureux pour ceux qui n'ont pas oublié la mère patrie....

La femme dont Ludovic parlait était une brune à l'air distingué, et dont la physionomie douce et agréable avait cependant quelque chose de décidé et d'énergique. Le costume et l'aspect général dénotaient une étrangère, une Canadienne ou une Espagnole.

Ludovic ne la perdait pas de vue. Très ému par cette apparition soudaine qui évoquait en lui quelques pénibles souvenirs, il avait peur de se tromper ou d'être le jouet d'une illusion des sens.

Mais le peu que mon ami m'avait dit avait excité ma curiosité. Je désirais savoir à quels événements cette femme s'était trouvée mêlée, et je le pressai de m'en faire le récit. Ludovic, pour satisfaire mon désir, me raconta ce qui suit :

Après les premiers revers de l'armée française, me dit-il, j'étais parti pour la France avec quelques-uns de nos amis des Etats-Unis.

Arrivés au Hâvre, nous nous étions engagés dans une compagnie de francs-tireurs, et notre compagnie fut placée sous les ordres de Garibaldi.

L'*Oncle Garibaldi*, comme l'appelaient les Allemands, à cette heure de désastre, venant combattre pour la France, nous apparaissait comme une sorte de guerrier vengeur, et nous étions tous persuadés qu'aux clairons garibaldiens devaient répondre les clairons de la victoire.

La composition de l'armée de l'aventurier cosmopolite s'harmonisait bien avec le tempérament

du chef. Toutes les nationalités y étaient représentées : les Egyptiens, les Américains, les Italiens, les Espagnols, les Grecs, les Anglais, les Suédois et surtout les Polonais, avec leur brave et infortuné Bosack Hanké.

Dans la légion où je servais, se trouvaient un certain nombre de Canadiens. Leur chef, un grand vieillard à longue barbe grise, le père Carillon, s'était maintes fois fait remarquer par son audace et surtout par son incroyable adresse. Toujours aux avant-postes, il manquait rarement avec son *good rifle* les sentinelles prussiennes, qui pourtant, il faut leur rendre cette justice, défilaient avec une prudence tout allemande.

L'*aide de camp* du père Carillon, son compagnon inséparable, était sa fille, la plus aimable enfant qu'il fût possible de rêver. Mlle Marie, comme les intimes seuls avaient le droit de l'appeler, était le portrait du père pour le courage et la bravoure.

Intrépide, aventureuse, aimant le danger et souriant à la mort, cette enfant de dix-huit ans, à l'âge où la jeune fille devrait ouvrir son cœur à

l'amour, partageait les bonnes et les mauvaises journées du soldat, et vaillamment, toujours en éclaireur, faisait le coup de feu avec l'ennemi.

— Et, interrompant le conteur, tu crois, lui dis-je, reconnaître Mlle Marie dans ton étrangère de tout à l'heure ?...

— Peut-être, reprit Ludovic ; elle lui ressemble d'une façon frappante. Mais Mlle Marie du camp garibaldien n'avait pas les beautés féminines de notre étrangère. Marie portait les cheveux ras, comme un troupier véritable. La bise froide de décembre avait hâlé son teint très mat, et ses traits amaigris donnaient à sa physionomie une expression virile qui n'était pas sans charmes.

Le père Carillon s'était pris d'amitié pour moi ; je vivais avec lui, j'étais le frère d'armes de Marie ; et, s'il fut jamais sous le ciel une affection pure et sincère, c'était bien celle que j'avais pour cette Canadienne qui, à mes côtés, exposait sa vie pour la mère patrie.

A Châtillon, avec Riccioti Garibaldi, nous surprenions un détachement de Wenter. Emportée par une *furia* toute française, Marie allait être

frappée par un fantassin de la landwer ; mais, prompt comme l'éclair, le père Carillon, de son *good rifle,* étendait mort le Prussien.

Dans la forêt de Plaunoise, centre de tous nos mouvements, nous étions cernés par un gros de cavaliers Allemands ; nous ne dûmes notre salut qu'à l'arrivée de braves camarades.

II

Ces dangers communs avaient resserré nos liens d'amitié. J'avais pour le brave Canadien une sorte de vénération filiale ; il me témoignait tant de bontés, tant de sollicitude ! Et lorsque, le soir de nos longues marches, fatigué, découragé, je m'assayais auprès de lui, je sentais mes forces revenir, l'espoir renaître en mon cœur, en l'entendant parler de la France.

Nos chefs nous recommandaient toujours la plus grande prudence.

— Ne vous laissez pas faire prisonniers, disaient-ils ; n'oubliez-pas que, pour l'Allemand,

vous n'êtes point soldats de troupes régulières, et être prisonniers c'est pour vous la mort !

Comme si le Français qui se lève pour se battre, pour défendre son pays, qu'il ait ou non un uniforme n'est point un combattant ! Et pourquoi donc faut-il, pour avoir le droit de verser son sang, un pantalon d'ordonnance, et une capote numérotée et immatriculée ?

Voilà ce que nous nous disions entre nous ; mais nous prenions cependant nos précautions, car les Allemands, par de terribles exemples, nous montraient sans cesse que les actes chez eux répondaient aux paroles, et que ce qu'ils promettaient, ils le tenaient toujours.

A la bataille de Dijon, un de nos officiers fut fait prisonnier : les Poméraniens le brûlèrent vivant !

De telles horreurs nous indignaient, nous mettaient hors de nous-mêmes, et le père Carillon avec son accent, répétait :

— Ces *Prussiens* sont donc des *sauvages !*

Un soir, par une tempête effroyable de neige et de vent, nous étions en grand'garde. L'ennemi

était signalé. Tous les feux avaient été éteints, malgré le froid ; et, resserrés les uns contre les autres, des couvertures jetées sur les jambes, nous étions plongés dans une sorte d'engourdissement voisin du sommeil.

Le père Carillon, de temps en temps, seul, se levait, allait visiter les sentinelles et s'assurer que tout le monde veillait.

Toute la vie je me rappellerai cette soirée ; elle avait quelque chose de si triste, de si sombre, que parfois nous nous sentions envahir par une vague terreur. Le vent, en s'engouffrant dans dans les hautes futaies du bois de Plaunoise, avait des accents déchirants, et la neige qui tombait violemment ballottée nous empêchait de nous distinguer entre nous. Lorsque le vent se calmait, nous entendions les hurlements lugubres des loups des forêts voisines, ou les sinistres glapissements des renards, qui se disputaient les restes de quelque cheval abandonné.

Marie était à côté de moi. Epuisée de fatigue, la pauvre enfant avait besoin de repos, et, la tête appuyée sur mon épaule, elle essayait de s'endormir.

Mais, depuis quelques instants, le père Carillon prêtait l'oreille. A travers les déchirements du vent, il avait cru distinguer un bruit étrange. Ayant passé sa vie dans les savanes du nouveau monde à lutter contre des adversaires agiles et félins, ses sens s'y étaient développés, et, avec une admirable finesse, il distinguait, par l'ouïe comme par la vue, le moindre bruit, le moindre mouvement fait loin de lui.

Le bruit qu'il avait entendu l'avait frappé. Si faible que fût ce bruit, il avait cru reconnaître le son produit par deux fusils qui s'entrechoquent.

Le père Carillon s'approcha de moi :

— Il me semble, me dit-il, qu'en dehors de nos lignes de sentinelles, là-bas, sur la lisière du bois qui est à notre gauche, quelque chose a remué.... Ecoutez !...

Mais, nous n'entendions rien ; le vent seul gémissait dans les arbres de la forêt.

— C'est étonnant, me dit-il à mi-voix, je croyais pourtant bien avoir entendu marcher... Tenez, ajouta-t-il, écoutez de nouveau.

Cette fois, comme le père Carillon, j'entendis, en effet, des bruits de branches cassées.... Il n'y avait pas à s'y tromper, on marchait là-bas, dans l'obscurité.

— Debout ! debout ! commanda à voix basse le vieux Canadien.

Et instinctivement, chacun porta la main à la batterie de son fusil pour s'assurer qu'elle était en bon état, qu'elle pouvait jouer.

— Je vais aller en avant, nous dit le père Carillon ; si je fais feu, repliez-vous immédiatement sur le centre de la légion...

Et, glissant sur la neige comme un serpent, le Canadien disparut.

Marie s'était rapprochée de moi. Une inquiétude mortelle s'était emparée d'elle ; elle pressentait un danger, et, tremblante, elle murmurait :

— Père va-t-il bientôt revenir ?... Va-t-il loin ?...

Nous avions tous l'oreille attentive ; à travers les branches nous nous efforcions de voir.

Il y avait quelques minutes que le père Ca-

rillon nous avait quittés ; il avait eu le temps d'arriver jusqu'à la lisière du bois... Tout à coup un cri se fit entendre, puis un éclair brilla et une détonation retentit. J'avais reconnu le bruit de la carabine du Canadien. Pour que le père Carillon eût fait feu, il fallait qu'il eût couru un danger, qu'il fût en péril. Le cri qui avait été poussé, que nous avions tous entendu, était un cri de désespoir, un cri d'appel au secours, et, oubliant la consigne, nous nous précipitâmes en avant.

Aveuglés par la neige que le vent nous jetait au visage, nous allions au hasard, nous enfonçant dans les crevasses, nous heurtant contre les arbres renversés ; mais, soutenus par l'idée que le père Carillon nous avait appelés, nous luttions, nous voulions arriver à son aide.

Marie, l'intrépide enfant, nous précédait. Le danger que pouvait courir son père lui avait enlevé toute prudence ; elle allait criant d'une voix pleine de sanglots :

— Père ! père !

Et ces appels déchirants nous bouleversaient l'âme !

III

Nous étions à cent verges de la lisière du bois. Un brutal *Wenta ?* retentit, et en même temps une dizaine de coups de fusil étaient tirés. Les Prussiens étaient là.

Je m'étais précipité vers Marie. Les balles avaient sifflé à ses oreilles, mais aucune ne l'avait atteinte. Sans riposter aux coups de feu des Allemands, je l'entraînai. Les Prussiens étaient en force, et nous n'étions pas une quinzaine de francs-tireurs ; essayer une attaque eût été une folie inutile et sans résultat.

Marie était brisée par la douleur ; elle sanglotait, réclamait son père :

— Ils l'ont tué, ils l'ont tué ! répétait-elle...

J'essayai de la rassurer, de lui dire que son père allait rentrer au camp, mais tous mes efforts furent vains.

Les tristes pressentiments de Marie n'étaient, hélas ! que trop fondés. Le père Carillon ne

reparut pas. Toutes les recherches faites pour retrouver son corps furent infructueuses....

Ce ne fut que quelques semaines après sa disparition que les restes de notre brave compagnon furent découverts.

Notre légion, alors au complet et renforcée de plusieurs compagnies de francs-tireurs, ayant attaqué les Poméraniens qui occupaient la forêt de Plaunoise, lės en délogea.

En avançant vers l'intérieur du bois, nous fîmes une lugubre découverte. Dans une clairière, attaché à une branche d'un gros chêne, un cadavre se balançait. Les corbeaux avaient commencé leur funèbre office, et l'homme était méconnaissable.

Mais, il portait le costume noir de nos francs-tireurs ; il avait une barbe longue et grise, et tous nos camarades n'hésitèrent pas à déclarer que ce cadavre était celui du vieux père Carillon.

Sur la poitrine du Canadien, les Prussiens avaient attaché un billet portant ces mots écrits en mauvais français : PUNIT COME FRANC-TIREUR !

Les Poméraniens nous payèrent cher cet assassinat ; nous fûmes pour eux sans pitié, et tous ceux qui nous tombèrent entre les mains furent impitoyablement fusillés. Dans l'espace de dix-sept jours, nous en passâmes par les armes trente-sept !...

Les restes du vieil et brave Canadien furent enterrés à l'endroit même où son cadavre avait été découvert.

....

A quelques jours de là, Marie quittait le camp français, et avec un de ses compatriotes, repartit pour le Canada. En me faisant ses adieux, elle me remit en souvenir de son père, une médaille de vermeil avec une légère chaîne d'or qu'elle tenait du père Carillon.

Il y a vingt-deux ans que cette tragique histoire s'est passée, ajouta Ludovic. Eh bien, elle est toujours présente à ma mémoire, et je n'ai jamais pu regarder cette médaille qui est là, suspendue à mon cou, sans avoir des larmes dans les yeux et sans penser au vieux Canadien mort pour la France !..."

Au moment où Ludovic finissait ce triste récit, l'étrangère qui rappelait à mon ami la Canadienne du camp garibaldien vint à repasser devant nous.

Ludovic, allant résolûment droit à elle, s'inclina en disant :

— Mademoiselle Marie Carillon ?

Et l'étrangère, la voix tout émue, tendant la main à mon ami, s'écria :

— Ludovic Ranoamy !

Les deux *francs-tireurs* de Garibaldi s'étaient retrouvés. On parla du père Carillon qui dormait là-bas, près de Dijon.

Marie faisait, chaque deux ans, le voyage de France, pour aller visiter le tombeau de son père.

— Cette année, dit-elle, ce sera la première fois que mon jeune fils, le petit Louis, viendra avec moi voir où repose son grand-père.

Et la gentille Canadienne caressait la tête intelligente de son brun petit garçon, dont les yeux brillèrent en entendant parler du grand-père.

Ludovic prit l'enfant sur ses genoux, et l'embrassant :

— Seras-tu content d'aller en France, lui demanda-t-il ?

— Oui, répondit l'enfant, parce que je veux être soldat français, moi aussi, pour aller venger grand-papa !

J. DE LORDE.

MA PREMIERE MESSE DE MINUIT [1]

J'avais huit ans, il y a déjà longtemps, hélas ! Je demeurais dans un petit bourg de Bretagne où j'ai passé mon enfance.

Un soir, il faisait un froid humide et pénétrant, et cependant tous, dans la paroisse, hommes et femmes, petits et grands, avaient un air de fête qui faisait un heureux contraste avec les tons gris et brumeux du ciel.

A l'heure de l'angélus, le sacristain, frappant à

(1) Cette bluette et celle qui suit ont paru à la fin de 1881 et au commencement de 1882 dans *La Nouvelle-France*, revue publiée à Québec, sous la signature *Arnaud.*

tour de bras sur l'unique cloche de l'église, venait de rappeler aux habitants du village que le lendemain était une des quatre grandes fêtes de l'année ; une fête carillonnée, comme on dit dans le pays [1]. Quelques paysans, avec ce dandinement particulier à l'homme des champs harassé par un labeur continu, traversaient, en hâtant le pas, la petite place de l'église, où ils entraient. C'étaient les retardataires du confessional, car on croit encore au bon Dieu dans ces bourgades perdues au fond de la Bretagne.

Dans la cheminée de la cuisine à l'âtre immense auprès duquel les domestiques de la maison, assis en rond, pendant les longues veillées d'hiver, racontaient à tour de rôle ces lugubres et fantastiques histoires de loups-garous, qui se transmettent de génération en génération dans les campagnes bretonnes, trois hommes vigoureux avaient placé une bûche énorme, qui devait brûler huit jours durant ; la bûche de Noël, en

(1) Dans certaines paroisses de France on carillonne à l'occasion des grandes solennités religieuses, au moment de l'élévation tous les dimanches, et pour les baptêmes. Le carillonneur frappe la cloche, en cadence, avec deux petits maillets.

un mot, car, le lendemain était l'anniversaire de la naissance du Sauveur.

***

Ma mère m'avait promis, si j'étais bien sage, de me conduire cette année-là à la messe de minuit. Dieu sait si depuis longtemps j'attendais la nuit de Noël avec impatience.

D'abord, il avait été bien entendu que je ne me coucherais pas ce soir-là, moi qu'on avait l'habitude invariable de mettre impitoyablement au lit tous les jours à huit heures.

Depuis bien des semaines, je repassais dans mon imagination d'enfant toutes les joies inconnues dont je pourrais alors prendre ma part.

Comme cela devait être beau l'église éclairée avec cette profusion de lumières dont ma bonne m'avait décrit si souvent les merveilleux effets, quand il ferait si noir dehors ! Comme cela sera drôle de voir la mine effarée de la vieille Jeanneton Massé, la gardeuse d'oies, qui sommeillait toujours accroupie sur ses talons, dans

l'allée, à deux pas de nos chaises, quand elle sera réveillée en sursaut par un *couac* sonore du gros ophicléide qui avait la prétention d'accompagner, à lui seul, tous les chantres du lutrin !

Aussi quels efforts héroïques je dus faire pour refouler l'horrible envie de dormir qui commença à me prendre dès avant neuf heures du soir !

Enfin l'heure tant désirée sonna.

***

C'était une toute petite église, bien humble, celle où j'entendis ma première messe de minuit.

Avec sa tour carrée servant de refuge à des centaines de corbeaux, qui depuis de nombreuses générations y avaient élu domicile, entourée de trois côtés, comme elle l'était, par un ancien cimetière depuis longtemps abandonné, elle me semblait bien misérable, à moi, cette pauvre vieille église qui datait du seizième siècle, et faisait l'admiration des archéologues à la recherche de monuments druidiques égarés dans les landes bretonnes, qui la visitaient en passant.

Cette nuit-là, pour la circonstance, elle avait un air de fête inaccoutumé, quelques douzaines de cierges fichés sur trois grands lustres en bois doré, répandaient sur le groupe des fidèles une lueur incertaine et blafarde. De gros bouquets de fleurs artificielles de diverses couleurs, dans des potiches largement coloriées, s'étageaient sur les gradins des trois autels brillamment éclairés. Le gros missel, aux pages enluminées, sur son pupitre recouvert d'un tapis de velours grenat, était là, attendant l'arrivée du prêtre.



Enfin la petite porte donnant de la sacristie sur le chœur de l'église s'ouvre, et le curé de la paroisse, droit et ferme malgré ses quatre-vingt-deux ans, s'avance vers l'autel.

Quatre enfants de chœur en soutanelles rouges et en surplis blancs, portant de gros cierges, lui font escorte. Puis les chantres, un par un, arrivant à la file, vont se placer autour du grand lutrin.

Le vieux prêtre, dont les longs cheveux bouclés, blancs comme la neige, ont des reflets d'argent à la lueur des cierges, a revêtu ses plus beaux ornements. Sur son aube en fines dentelles artistement brodées, œuvre de patience d'une bonne et sainte vieille demoiselle, la bienfaitrice du village, s'étale la superbe chasuble en soie brochée des grands jours.

Ils étaient longs les états de service du bon vieux curé. Le jour où Napoléon, alors premier consul, avait cru devoir permettre à Dieu de se laisser adorer dans ses temples, il était venu prendre charge des âmes de cette petite paroisse, et y était toujours resté.

En vain, pendant son long et ingrat ministère, lui offrit-on des cures plus avantageuses ; il persista à vouloir demeurer, pour y mourir, dans ce presbytère de petit village où il se savait aimé et vénéré de tous. Les douze ou quinze cents francs de son modique traitement, dont il donnait une bonne moitié aux pauvres, lui suffisaient pour vivre ; que lui fallait-il de plus ?

Comment aurait-il pu quitter tous ces braves

gens qui, chaque dimanche, se pressaient autour de lui pour entendre, par sa bouche, la parole de Dieu qu'il leur avait appris à connaître ?

Comment abandonner tous ces morts, couchés là-bas dans le cimetière, qu'il avait aidés à passer dans l'éternité en leur promettant ses prières, et que lui seul n'avait pas oubliés ?



Comme tous les vieux prêtres de ce temps-là, le bon curé était, prétendait-on, entaché d'une forte teinte de gallicanisme. Un fait bien certain, c'est que, en dépit de tous les efforts de son vicaire, jeune ecclésiastique partisan de la plus pure doctrine romaine, jusqu'au jour de sa mort, les cérémonies se firent d'après les anciens rites, dans sa petite église.

Le maître chantre, vieux bonhomme qui devait bien avoir dans les soixante-quinze ou quatre-vingts ans, tenait comme son curé à toutes les choses du temps passé. Malgré son grand âge, il n'aurait voulu céder à personne sa place au

lutrin ni le devoir de donner le ton à ses acolytes.

Seul, à peut-être vingt lieues à la ronde, il avait conservé l'ancienne coutume de chanter des noëls à la messe de minuit, et il ne concédait que difficilement à son fils, robuste forgeron à la voix de stentor, qui était appelé à lui succéder dans sa charge importante, quelques-uns de ces cantiques de circonstance que nous trouvons si vieux aujourd'hui, mais qui étaient très en vogue alors dans les paroisses de Bretagne.

On venait de loin pour entendre les noëls du vieux chantre, et, comme j'en avais entendu gloser par le notaire qui posait pour esprit fort, j'attendais avec grande impatience.

***

Le moment solennel arrivé, le bonhomme se lève, tousse, crache, s'essuie du front à la nuque avec son grand mouchoir à carreaux bleus et rouges, relève la tête, se rengorge et d'une voix plus chevrotante et plus cassée encore que d'ha-

bitude — ce qui pouvait bien être attribué à quelques verres de vin de trop qu'il avait pris pour s'éclaircir la voix — il entonne à tue-tête un noël que je n'ai malheureusement pu retenir en entier, mais dont voici le premier couplet, tel qu'il s'est gravé dans ma mémoire d'enfant :

Adam fut un pauvre homme
De se laisser tenter
Par un morceau de pomme
Qu'il ne put avaler ;
Sa femme, sans cesse
Le tourmente, le presse,
D'en manger un p'tit [1],
Disant que la sagesse,
Que le diable avait dit,
Etait dedans ce fruit.

Naturellement, le poète auteur de ce noël oublié, vingt-cinq ou trente couplets durant, repasse tous les événements principaux qni se sont produits sur la terre depuis cette heure néfaste, ou notre premier père subit l'ascendant funeste de la première femme, jusqu'au jour où le genre

(1) Un *p'tit* s'emploie dans certaines campagnes de France pour *un peu.*

humain fut délivré, par la naissance du Christ, des conséquences fâcheuses que lui avait values son inqualifiable gourmandise.

***

Maintenant, chaque fois que tinte la cloche qui appelle les chrétiens à la messe de minuit, mes souvenirs se reportent à quelques trente-cinq ans en arrière, dans cette pauvre petite église bretonne, et là je revois, comme si c'était d'hier, tout près du bon et vénérable prêtre qui l'écoutait avec béatitude, le vieux chantre entonnant ce chant singulier dans lequel un barde inconnu exhale naïvement sa mauvaise humeur contre notre premier père, pour s'être laissé tenter par un morceau de pomme qu'il ne peut pas même avaler.

FUNÉRAILLES D'UN RICHE

Un soir, les cloches sonnant à toute volée un glas funèbre, annoncent qu'un homme vient de mourir. Puis les journaux du lendemain donnent le nom du mort et annoncent le jour et l'heure des funérailles.

C'était un citoyen important, bien posé dans le monde ; il aura un cortège magnifique, car qui voudrait passer pour ne l'avoir pas connu ?

***

C'est par un froid âpre d'une matinée de janvier. De légers flocons de givre se détachant sur le fond grisâtre du ciel, comme des paillettes d'argent, descendent en tournoyant vers la terre couverte de neige.

A la porte d'une maison de belle apparence, où

un long ruban de crêpe est accroché, stationne un corbillard attelé de deux chevaux richement caparaçonnés de noir. Une foule de personnes venues de tous les quartiers de la ville paraissent attendre impatiemment le signal du départ; toutes, plus ou moins, croient devoir prendre un air triste de circonstance. Combien pourtant, parmi ces gens qui sont là frappant du pied, battant des mains pour combattre l'engourdissement du froid qui les gagne, étaient les amis de celui qu'ils viennent conduire à sa dernière demeure? Très peu assurément. Beaucoup ne lui ont jamais parlé, quelques-uns ne l'ont pas même vu.

***

Enfin, le cercueil tout couvert de fleurs, porté par quatre employés des pompes funèbres, est déposé sur le char funéraire, derrière lequel viennent se placer les fils du mort, les yeux encore tout rouges des dernières larmes qu'ils ont versées, et les autres membres de la famille, puis

une longue file se forme sur deux rangs, et silencieusement se met en marche.

Ce défilé si long qui s'avance lentement à travers les rues de la ville, c'est un adoucissement à la douleur de la veuve et des enfants, qui prennent pour des marques de sympathie sincères ce qui n'est le plus souvent que l'accomplissement d'un devoir social.

***

Le convoi arrive à l'église toute tendue de noir. L'orgue qui, quelques minutes auparavant, lançait ses notes les plus gaies pour une messe de mariage, commence à gémir lugubrement.

De longs rideaux de crêpe rabattus sur les étroites fenêtres ogivales tamisent la clarté du jour. Les lumières tremblotantes des cierges qui entourent le catafalque luisent dans cette demi-obscurité comme les lucioles aux premières ombres du crépuscule. Tout cela répand une teinte de tristesse vraie sur ces physionomies d'indifférents.

Bientôt le prêtre officiant, entouré d'un nombreux clergé en surplis blancs, s'avance pour faire la levée du corps. Les chantres à l'air lamentable — tristesse de commande qu'ils doivent à tout mort qui paie généreusement ses funérailles — viennent se ranger autour du catafalque.

Alors commencent, se mêlant aux sourds gémissements de l'orgue, ces chants d'une harmonie si douce et si triste qui s'élèvent vers le ciel quand l'église implore la clémence du Tout-Puissant pour ceux qui sont allés le rejoindre dans l'éternité.

Ces chants lugubres, si beaux dans leur simplicité, cette demi-obscurité qui vous entoure, cette âcre odeur d'encens que l'on brûle autour du mort, ces lumières de cierges qui, comme des larmes de feu, se détachent sur le fond sombre du drap mortuaire, tout cela finit par vous monter au cerveau, par vous serrer le cœur. Rappelant vos propres souvenirs, vous vous laissez aller à songer à ceux que la mort vous a enlevés, vous vous reportez en esprit au jour où suffoqué par la douleur vous pleuriez, vous aussi, auprès du

corps inanimé d'une personne aimée, et à ses tristes pensées un sanglot vous monte à la gorge, une larme vient humecter votre paupière, à vous, l'indifférent de tout à l'heure.

***

Le service funèbre est terminé. Les amis du défunt montent en voiture pour lui faire la dernière conduite.

On arrive au cimetière.

Mon Dieu ! quelles sont tristes, en hiver, ces nécropoles des pays du Nord, et comme elle vous donne froid au cœur la vue de cet unique et grand linceul blanc sous lequel plusieurs générations de riches et de pauvres dorment côte à côte de l'éternel sommeil !

Vous chercheriez en vain, sous cette épaisse couche de neige, une tombe que vous avez vue pendant la belle saison couverte de fleurs pieusement entretenues par une main amie, si un grand orme dénudé qui l'ombrageait alors, n'était là pour en marquer la place.

Pauvre vieux grand arbre! La bise glaciale, après les avoir flétries, a brutalement arraché ses feuilles qu'elle a dispersées aux quatre vents du ciel. Le givre glacé pendant en stalactites d'albâtre, a remplacé le vert feuillage qui le parait, et ses branches raidies, bruissant sourdement, produisent, quand elles s'entrechoquent, des bruits de squelettes.

Qui sait si les tristes mois d'hiver n'auront pas aussi jeté un voile de glace entre le cœur et les souvenirs de la femme voilée de noir qui venait là pleurer et prier, alors qu'elle croyait à des regrets éternels? Peut-être les petits oiseaux, ces petits amis fidèles du champ des morts, qu'ils ont dû déserter aux approches de la froide saison, reviendront-ils seuls, quand le printemps aura redonné des feuilles au grand orme, rompre par leur joyeux gazouillis le morne silence de la tombe déserte.

***

De la petite chapelle où les dernières prières ont été dites, le cadavre est porté au caveau de

famille, où depuis longtemps sa place l'attendait. Le prêtre donne une dernière bénédiction, les portes du monument funèbre se referment en grinçant sur leurs gonds rouillés, parents et amis reprennent le chemin de la ville ; tout est bien fini.

Bientôt la dépouille mortelle de cet homme qui eut un nom, de la fortune, des honneurs, la considération de ses concitoyens, ne sera plus qu'un atome mêlé à la poussière des siècles.

PAUL DE CAZES.

LA MANSARDE DU PALAIS

Fragment d'un roman canadien de mœurs contemporaines.

Dans les premiers jours de septembre qui suivirent sa sortie du collège, Lucien Rambaud se présentait devant les examinateurs du barreau de Québec, pour être admis à l'étude du droit. Comme il venait de passer son baccalauréat, et qu'il avait encore la mémoire chargée du bagage de ses humanités, il fut admis d'emblée.

Mais, pendant qu'il attendait son tour dans un corridor du vieux palais de justice, un camarade le présenta à un étudiant en droit, qui allait ré-

clamer des examinateurs l'autorisation d'exercer la profession qui permet d'engendrer légalement chicane à ses concitoyens. C'était un grand beau garçon de vingt-deux ans, blond, le teint rosé, l'œil bleu, clair et vif, le front large, l'air intelligent et bon enfant.

Il marchait déjà la tête haute ; car la réputation commençait à s'attacher à sa personne. Un volume de vers qu'il avait publié quelques mois auparavant, et qui annonçait les plus heureuses dispositions avait attiré l'attention sur le jeune poète dont le nom était maintenant sur les lèvres de tous ceux qui s'occupaient alors de livres à Québec. C'était Emile Fougères.

Lucien, qui savait par cœur nombre de vers du poète, ne fut pas trop surpris de le voir absorbé dans la lecture, pourtant peu passionnante du Code civil canadien, tout récemment publié ; car il se doutait bien que Fougères avait dû négliger la société de MM. Pothier, Cujas, Dalloz et autres doctes mais peu récréatifs auteurs, pour faire plus assidûment sa cour à la Muse charmeuse.

Entre deux articles sur les successions *ab intestat,* qu'il brûlait du regard, le poète accueillit chaleureusement Lucien, dont la petite renommée collégiale de rimeur lui était parvenue par un jeune frère de Fougères, compagnon d'études de Lucien Rambaud.

— Faites-moi donc le plaisir de venir passer la soirée à ma maison de pension, 24 rue du Palais, dit Fougères à Lucien. J'y perche au troisième, à côté de la gouttière. Vous rencontrerez là de bons et joyeux garçons. Si nous sommes heureux dans nos examens, nous aurons raison de célébrer dignement ce beau jour ; si non, nous tâcherons de nous consoler d'un échec qui pourra facilement se réparer bientôt. D'ailleurs, il y aura ce soir, à la " Mansarde du Palais " — c'est ainsi que nous avons baptisé notre campement de bohémiens des lettres et de la basoche — il y aura réjouissances archi-solennelles à l'occasion du prodigieux succès que mon frère ès-poésie, Arthur Graind'orge vient de remporter. C'est renversant, mais trop long à vous raconter pour le quart d'heure, fit-il en rouvrant son code.

— Marignan, ajouta-t-il en s'adressant à un étudiant qui l'écoutait, je te présente et te recommande M. Lucien Rambaud, futur poète, qui aspire aussi à devenir, comme nous, avocat avec ou sans causes, et qui nous fera le plaisir d'être, ce soir, des nôtres. Expose-lui donc un peu le motif de notre réunion. Et Fougères se replongea furieusement dans son étude, tardive mais énergique, des successions embarrassées.

Voici ce que Marignan qui, lui, menait de front le journalisme et la fréquentation discrète du Palais, apprit à Lucien Rambaud :

Arthur Graind'orge, apprenti légiste, venait de faire paraître un poème satirico-badin, dans lequel il exaltait les qualités stomachiques de la bière fabriquée par un brasseur alors bien connu à Québec. Flatté de voir son nom figurer en rimes sonores dans une œuvre de poésie imprimée, le brasseur, qui avait du monde, avait envoyé ce jour-là même, à la Mansarde du Palais, que Graind'orge habitait avec Fougères, Marignan et deux ou trois autres de leurs amis, douze paniers de bière pour remercier l'auteur du poème de sa flatteuse réclame.

A la vue des cent quarante-quatre bouteilles allignées casque en tête, comme un régiment à la parade, dans la Mansarde du Palais — qui n'avait jamais contemplé, à la fois, pareille abondance de breuvage — Graind'orge, un peu porté à l'économie, s'était écrié devant ses amis plongés dans une admiration extatique :

— Mes enfants ! à raison de quatre bouteilles par jour, j'en aurai pour plus de trois mois !

— Ah bien, compte un peu là-dessus ! se dirent *in petto* Fougères et Marignan, trop vite tirés de leur extase. Un événement aussi superlativement mirobolant ne saurait rester ignoré ni de nos amis en particulier, ni du public en général !

Voilà pourquoi, depuis le matin, les deux compères invitaient le ban et l'arrière-ban de la bohème lettrée de Québec à venir, ce soir-là, s'abreuver largement aux dépens de l'heureux Graind'orge, qui était certes loin de s'attendre à l'onéreux triomphe que ses bons amis étaient en train de lui organiser.

Les examens terminés, Fougères, qui avait été

reçu avocat avec distinction — les examens n'étaient pas bien sévères en cet heureux temps ! — emmena examinateurs et examinés à l'hôtel voisin où il paya une tournée à tout le monde. Suivirent deux ou trois autres libations, après lesquelles Lucien qui, manque d'habitude, commençait à se sentir tout drôle, s'empressa de prendre congé de la compagnie de plus en plus bruyante.

— N'oubliez-pas . . . ce soir ! lui cria Fougères.

— Certes, j'en aurai bien garde ! répondit Lucien, tout heureux de se voir admis dans le cénacle dont Fougères était le prophète écouté.

Vers les sept heures et demie, Lucien Rambaud, tout fier de son succès de l'après-midi, arpentait gaiement la rue Saint-Jean *intra muros,* en route pour la gloire facile de son début dans le monde des lettrés en herbe de ce temps-là.

En septembre, la nuit vient déjà vite.

Parmi les passants qui se hâtaient vers leur logis, Lucien coudoya dans l'ombre deux élèves de sa connaissance qui trottinaient silencieux vers le petit séminaire. C'était le jour de la rentrée. D'un air vainquenr, il leur apprit son

admission à l'étude du droit, et les vit avec joie, l'égoïste, s'éloigner après lui avoir lancé un long regard d'envie.

Ressassant avec bonheur l'embêtement que devaient éprouver, à cette heure, tous ses anciens compagnons de captivité, Lucien aspira bruyamment deux ou trois bouffées de ce bon air de liberté après lequel il soupirait depuis si longtemps, et précipita sa marche comme un jeune chien qui a rompu sa laisse.

Quelques pas rapides l'amènèrent en face du numéro 24 de la rue du Palais.

Il sonna. Une bonne vieille vint ouvrir.

— M. Emile Fougères, s'il vous plaît, Madame ? demanda-t-il timidement.

— Il est au troisième, et pas seul, je vous assure ! répondit la vieille, qui ajouta, avec un soupir attendrissant : — Encore une belle nuit qu'ils vont me faire passer ! . . .

Lucien, décontenancé, fila tout d'un trait et enjamba les escaliers avec ces vaillantes jambes de vingt ans qui ne demandent qu'à grimper toujours. Rendu sur le dernier palier, une clameur

de voix mâles lui signifia qu'il était arrivé au terme de son ascension. Il frappa un coup et puis deux, à la porte d'où venait le bruit.

— Entrrrez ! vocifera-t-on à l'intérieur.

— Tiens, Rambaud ! cria Fougères, qui, la pipe aux dents, se préparait à faire sauter un bouchon. Arrivez un peu, mon cher, que je vous présente au héros de la soirée. — Mon cher Graind'orge, j'ai le plaisir de te faire connaître M. Lucien Rambaud, admis aujourd'hui à l'étude du droit, et qui a déjà fait avec succès au collège — le sournois ! — son petit doigt de cour à la Muse. Graind'orge est particulièrement heureux, monsieur Rambaud (Graind'orge salua froidement) du plaisir que vous lui faites de venir l'aider à déguster, en notre aimable compagnie, le liquide généreux qu'il doit à la magnanimité du plus grand brasseur des siècles passés, présents et futurs !

— Pas de phrases, Emile ! cria Marignan. Verse-nous plutôt à boire !

— C'est plutôt ta poire... pour la soif, qui nous embête ! riposta Fougères ; tiens, avale et dévale de sur mon lit dont tu ravales, sans intervalles avec tes pieds de cavale, la chasteté célibataire !

— Oh ! ah ! fi !... à la porte ! s'exclamèrent dix voix. Dehors, misérable !

— Jamais ! tant que ma bouche pourra s'ouvrir, et ma langue la servir, s'écria Fougères avec un geste théâtral. Il reste encore cent vingt-sept bouteilles à vider ; à la vôtre, mes petits biberons !

Lucien, tout étourdi, se laissait présenter à droite et à gauche, quand la porte s'ouvrit avec fracas, pour livrer passage à trois nouveaux venus. En jetant un coup d'œil sur Graind'orge, Lucien remarqua une contraction des muscles faciaux de ce dernier, qui devait évidemment calculer l'effroyable trouée que ces soiffeurs allaient pratiquer dans son cellier.

La pièce de vingt pieds en carrés — c'était la chambre de Fougères et la plus spacieuse de la maison — contenait en ce moment dix-huit gaillards délurés en diable, tous buvant, fumant, parlant, criant et gesticulant à la fois. A travers l'épaisse fumée des pipes, on les voyait se démener comme des possédés, tandis que, par la lucarne, ouverte pour rendre l'air de la chambre

respirable, s'échappait un effroyable concert de vociférations capables de tenir les voisins éveillés à cinq arpents à la ronde. Et pourtant il y avait là l'élite de la société actuelle : de futurs juges, un évêque, des députés, des avocats, des médecins, des hommes de lettres et des fonctionnaires, tous alors en herbe, mais aujourd'hui gravement installés dans la considération respectueuse de leurs contemporains.

La porte s'ouvrit de nouveau, et cinq à six autres visiteurs, s'engouffrant à leur tour dans ce pandémonium, bousculèrent un peu les premiers arrivés pour aller bruyamment saluer et féliciter Graind'orge de son étonnant succès, et le remercier de les avoir invités à s'en réjouir avec lui.

— Animal ! dit Graind'orge à Fougères, tu me paieras cela plus tard !

— Messieurs, messieurs ! s'écria Fougères, sans paraître entendre son ami, et tapant à tour de bras sur la table avec une bouteille vide pour obtenir nn peu de silence ; quoique nous ne soyons pas encore au complet, l'heure est venue de boire à la santé de notre hôte, Arthur Grain-

d'orge, qui nous a tous conviés d'une façon si généreuse à partager le fruit, légitime mais surprenamment acquis de ses labeurs littéraires.

— Joli, le surprenamment !

— Bravo ! hurla-t-on de partout.

— Ça manque de bière, insinua Fougères à Graind'orge, qui se leva, la bouche en cœur, mais la rage au ventre.

— Nous allons t'aider à monter les bouteilles de la cave lui dit traîtreusement Marignan. Allons, trois hommes de bonne volonté !

Dix se levèrent et sortirent pour revenir l'instant d'après avec des brassées de bouteilles.

Celles-ci se dégorgèrent, et les verres se remplirent avec un vertigineux ensemble ; et, dans l'enthousiasme général, ils furent vidés trois fois coup sur coup.

— Pour la première fois qu'un livre canadien rapporte quelque chose à son auteur, déclamait Fougères, nous devons mes amis le faire connaître à la postérité la plus reculée. Car ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'une ère nouvelle et glorieuse s'ouvre pour nous, poètes, jusqu'aujourd'hui faméliques, mais dédaignés ?...

— Eh bien, mon cher, interrompit un gros courtaud, vêtu de la jaquette rouge d'élève de l'Ecole militaire, veux-tu crever de faim toute ta vie ; demande alors un peu des cuisses de poulet à madame la Muse..:. Non, si tu veux manger au moins une fois par jour, tu feras mieux de piocher ton droit, mon vieux !

— Allons, Célestin Vachon, repartit Fougères, ne viens donc pas, en ce jour solennel, verser les tonneaux d'eau froide de ton positivisme sur la flamme de notre enthousiasme sacré !

— Eh ! mon cher, je me moque pas mal de toutes les poésies du monde, moi, quand j'ai faim et que je ne possède pas trente sous pour me payer à dîner, ce qui m'est arrivé plus souvent qu'à mon tour. Aussi me suis-je promis que, après avoir passé mes deux examens à l'Ecole militaire et touché les cent piastres que ça nous rapporte, je m'en vais m'escrimer ferme avec le code, tout en continuant de cultiver la prose vulgaire du journalisme, qui est le marche-pied de la politique, laquelle, dans tout pays, et surtout dans le nôtre qui est jeune encore, mène sûrement à la richesse et aux honneurs.

— C'est précisément parce que le pays est jeune, riposta Fougères piqué au jeu, qu'il faut le façonner à respecter les travailleurs de la pensée, qu'elle soit exprimée en vers ou en prose. Voilà pourquoi je veux crier à nos poètes, à nos jeunes écrivains qui se sentent quelque chose là : " Courage, frères! et persévérons dans notre voie. Cherchons l'idée généreuse, et soignons bien la forme. Imposons, à force de travail, le goût des belles-lettres à nos compatriotes, pour forcer, nous aussi, l'avenir à nous ouvrir fraternellement les bras !

— " La victoire en chantant nous ouvre la barrière !. . ." entonna quelqu'un qui commençait à s'allumer et que la discussion ennuyait.

— C'est ça, du chant ! cria-t-on.

— Edmond, l'*Andalouse !* l'*Andalouse !*

Sans se faire prier, Edmond Fougères, frère cadet du poète, chanteur attitré du Cénacle, se mit à chanter d'une voix de stentor :

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au sein bruni... ?
Pâle comme un beau soir d'automne !
C'est ma maîtresse, ma lionne !
La marquesa d'Amaëgui."

Cette poésie endiablée de Musset finit de leur mettre à tous la cervelle en feu. Et le vacarme alla grandissant encore ; si bien que l'arrivée de quatre ou cinq autres camarades ne fut guères autrement remarquée que pour embrasser l'occasion d'une libation nouvelle.

Graind'orge, échauffé comme les autres, trouvait maintenant qu'on ne buvait pas assez, et soufflait comme un cachalot, par suite des ascensions répétées qu'il avait à faire de la cave au grenier.

La maison tremblait du faîte jusqu'au sol, et la pauvre veuve Brindamour, qui tenait la pension, se tordait sur son lit solitaire, d'où le sommeil s'était enfui à l'épouvante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle, ça empire tous les soirs ! Ils vont, bien sûr, finir par tout démolir cette nuit !

Les infortunés voisins, aussi tenus en éveil, commençaient à ressentir des atteintes d'aliénation mentale, et, dans les cours les plus rapprochés, les chiens donnaient, par leurs furieux aboiements, des signes de rage subitement déclarée. Cependant, après des efforts surhumains,

Fougères était parvenu à ramener un calme relatif en proposant à l'assemblée d'entendre quelques vers, cause de cette mémorable solennité. Comme Graind'orge, du reste timide de sa nature, ne réussissait qu'à se faire entendre à demi dans cette tempête à moitié assoupie, quelqu'un cria :

— Monte sur la table !

— Monte ! monte ! vociférèrent en chœur les vingt-cinq bohèmes chauffés à blanc.

Grand'orge dut s'exécuter, et récita quelques-uns des passages les plus saillants de son poème. Les trois vers suivants, restés célèbres, firent éclater un tonnerre d'applaudissements et de vociférations laudatives :

Buvons, buvons, amis, de ce bon Macallomme,
Venant directement du brasseur qu'il dénomme ;
C'est ça qui vous retape et vous refait un homme....

Mais son débit monotone, et sa poésie fine et acérée souvent, mais manquant de couleur, et par trop paisible à la longue, finit par ne pas tenir les imaginations en bride. Aussi, le héros du jour —

gloire éphémère ! — se vit-il obligé de descendre des hauteurs triomphales où il avait pour un instant plané.

— Fougères ! Fougères ! hurla la foule délirante.

Fougères était à la fois le barde et l'acteur du Cénacle. De sa voix de basse taille, seule capable de dominer le tumulte, il redit ses vers les plus colorés. Mais bientôt sa verve personnelle ne sut plus suffire à l'exigence générale, et l'on réclama avec des cris forcenés les sublimes envolées de Victor Hugo, les prosopopées les plus passionnées de Musset, les ïambes les plus fulgurants de Barbier.

L'enthousiasme alors ne connut plus de bornes et il fut un moment où Lucien, énervé par cette poésie volcanique et par les frénétiques transports qu'elle produisait, parut craindre de voir le toit sauter par-dessus les fortifications avoisinantes.

— Eh ! là-bas, le petit qui sort du collège, cria le gros Vachon à Lucien, comment la trouves-tu, leur poésie ? ça ne vaut pas les classiques, hein !

— C'est plus enlevant, osa dire Lucien.

— Comment, toi aussi, fit dédaigneusement Vachon, tu donnes déjà là-dedans !

— Et il me paraît que je suis en assez bonne compagnie, répliqua Lucien en désignant leurs compagnons.

Ceux-ci applaudirent, tandis que Vachon haussait les épaules.

Cependant Graind'orge, plus excité que tous ses hôtes, qu'il n'avait pourtant pas conviés, cassait maintenant le goulot des bouteilles pour aller plus vite, tandis que le lit de Fougères s'écroulait sous la surcharge de sept invités trop remuants pour son équivoque solidité.

Chacun alors voulut jouer sa partie dans ce drame délirant, et l'on se mit à chanter en chœur les refrains les plus tapageurs de l'interminable répertoire de la Bohème.

Jusqu'à trois heures du matin, la veuve Brindamour, qui pensait voir à chaque instant la maison s'effrondrer sur son maigre corps convulsionné, recommanda son âme au Seigneur ; tandis que les voisins — bons bourgeois d'ordinaire

paisibles — devenus soudainement épileptiques, se ruaient à grands coups de genoux dans le dos de leurs épouses pleurnichantes, et vouaient à la damnation éternelle les énergumènes de la Mansarde du Palais. A trois heures du matin — que tous les héros d'Homère le lui pardonnent ! — Fougères, supérieurement gris, faisait un discours en grec ! Les mânes de Démosthènes durent rudement trépigner cette nuit-là !

La dernière bouteille étant vidée jusqu'à l'ultime goutte, et tous étant pleins comme des futailles après la vendange, les invités de Fougères et de Marignan finirent par culbuter de conserve du haut en bas des escaliers, et par aller se déverser et se perdre dans les rues devenues trop étroites pour maint d'entre eux.

Après quelques collisions avec des réverbères qu'il prenait pour ses nouveaux amis et qu'il embrassait au passage, Lucien se retrouva en face de la maison d'un parent qui lui donnait l'hospitalité. Avec des efforts dignes des plus grands éloges, il parvint à faire jouer la clef de la serrure, réussit à se hisser sans trop de fracas

jusqu'à sa chambre, et finit par s'affaisser dans son lit, au centre d'un grand tourbillonnement de toutes choses.

JOSEPH MARMETTE.

Ottawa, 1892.

LA POESIE CHEZ LES PLANTES

Les poètes et les plantes ont toujours été de francs amis. Qui pourrait jamais dire le nombre incalculable de strophes inspirées par le grand spectacle du règne végétal ? Les âcres senteurs des bois, l'ombrage discret de la feuillée, les hautes futaies qui lancent vers le ciel leur ramure touffue et fière, et par-dessus tout, les fleurs, ces diamants de la nature dont la Providence s'est plu à émailler à pleines mains la verdure de nos campagnes : toutes ces choses ont été chantées à gorge déployée par les virtuoses de l'hémistiche et de la rime.

Mais pourquoi le cacher ? Le côté le plus mer-

veilleux de la nature végétale semble, jusqu'ici, avoir échappé à l'observation, un peu superficielle, des artistes du vers. C'est là un véritable malheur. Il serait à souhaiter que tous les fabricants d'idylles ou de bucoliques, à un titre quelconque, fussent un tant soit peu botanistes. Leurs métaphores y gagneraient en naturel et en exactitude, et l'inspiration qu'ils tirent du spectacle de la nature ne serait ni moins vive ni moins puissante.

Cicéron disait des études littéraires et philosophiques : *Nobiscum peregrinantur, rusticantur.* Cette parole, on peut bien l'appliquer à l'étude des sciences naturelles ; et je crois que, dans ce cas, la vérité est encore plus frappante. L'ignorance où nous sommes quelquefois de ces sciences nous prive d'une foule de jouissances de l'ordre le plus élevé. Nous restons un peu, devant le spectacle toujours grandiose de la nature, comme ces ignorants de l'art qui ne voient guère, dans un musée de peintures, que les couleurs plus ou moins vives dont les artistes ont recouvert leurs toiles. La partie artistique et intellectuelle leur échappe complètement.

A ce point de vue, je ne connais rien de plus susceptible d'applications littéraires que les phénomènes de la vie des plantes. La Providence, prodigue de ses merveilles, les a semées ici avec profusion. Les lois de la création sont aussi belles, aussi sublimes, dans la plus humble des mousses que dans les astres immenses qui décrivent là-haut des courbes étonnantes de variété et de régularité.

L'étude sommaire de quelques particularités de la vie végétale suffira pour nous convaincre de cette vérité.

On dit généralement que les plantes sont des êtres vivants, privés de sensibilité et de mouvement spontané.

Cette définition, assez exacte lorsqu'on l'applique aux plantes supérieures, perd beaucoup de sa valeur si on veut l'étendre à celles qui occupent les degrés inférieurs du règne végétal. Comment dire en effet que les plantes sont privées de mouvement, quand on voit ce qui se passe chez quelques-unes d'entre elles ? Sans doute elles ne se déplacent pas à la manière des animaux. Vous ne

verrez jamais un rosier se promener dans les allées d'un parterre ; pas plus d'ailleurs que vous ne voyez les éponges et les coraux prendre des courses au fond de la mer. Mais, si vous examinez les organes de ces plantes, racines, tiges ou fleurs, vous n'en trouverez pas un seul qui ne soit animé de certains mouvements, qui durent aussi longtemps que la vie.

Les racines, les tiges, les rameaux décrivent constamment des courbes dans le sol ou dans l'air ; les feuilles se tournent vers la lumière ; les tiges volubiles s'enroulent autour des corps voisins, à mesure qu'elles croissent : partout, en un mot, leur vie se trahit par le mouvement. Habitués que nous sommes, nous qui allons quelquefois si vite, à mesurer tout à notre aune, ces déplacements lents et restreints échappent le plus souvent à notre observation, mais il n'en sont pas moins réels.

Les plantes n'auraient pas de mouvements ? Mais voyez donc la feuille de la dionée ! Elle est divisée en deux lobes superposés le long de la nervure médiane. L'inférieur reste toujours com-

plètement inerte. Mais le supérieur, armé de dents piquantes et acérées, présente à sa surface trois poils sensibles. Si l'on irrite l'un quelconque d'entre eux, immédiatement les deux moitiés du lobe se referment l'une sur l'autre, les dents se rapprochent, s'entrecroisent, et le tout reste ainsi tant que l'irritation persiste.

Vous comprenez ce qui attend les insectes étourdis qui vont faire la promenade sur cette feuille perfide. Leur arrive-t-il de toucher ces trois poils ? ils restent prisonniers, et la feuille les retient avec d'autant plus de force que, dans leurs efforts impuissants, ils froissent constamment et avec violence les poils terribles. Il y a plus. Dès qu'un prisonnier a été saisi, la feuille sécrète un liquide âcre qui achève de tuer l'insecte déjà à demi-mort d'épouvante, et le digère sur place.

Notre rossolis n'a pas des mœurs moins carnassières. Sa feuille est un disque horizontal, large comme l'ongle du pouce, tout au plus. Sur ce disque se dressent un grand nombre de poils, surmonté chacun d'une goutte liquide extrêmement

brillante. On dirait cette feuille toujours recouverte de rosée ; et c'est précisément ce qui a valu à la plante le nom de rossolis. Les insectes altérés vont, en toute ingénuité, s'abreuver à ce qu'ils croient être l'eau du ciel ; mais au moment où ils touchent la feuille, tous ces poils perfides se recourbent sur leurs victimes et les fixent sur place, en même temps que l'acidité du liquide trompeur les tue et les digère, comme dans la dionée.

Voulez-vous des mouvements plus curieux encore ? Regardez le sainfoin oscillant. Là, vous avez une feuille qui ne se meut pas sous l'influence d'une irritation extérieure, mais qui s'agite constamment, à peu près comme les oreilles d'un animal.

J'allais oublier la sensitive. Plusieurs d'entre vous l'ont sans doute déjà observée. Sa feuille ressemble un peu à celle de l'acacia. Elle se compose de folioles groupées deux à deux sur le rachis principal. Que l'on irrite un point quelconque de son étendue, qu'on l'expose à un violent courant d'air, à une secousse brusque ou à une forte vibration sonore, immédiatement les

petites folioles se superposent deux à deux, et l'ensemble de la feuille retombe le long de la tige. Si ces irritations ne se produisent qu'à de rares intervalles, les folioles ont le temps de reprendre chaque fois leur position primitive. Si les secousses sont rapprochées, la plante est prise de convulsions tétaniques, et reste toujours contractée.

Le mécanisme de tous ces mouvements des plantes est assez connu, mais ce n'est pas ici le moment de l'expliquer en détail. Qu'il nous suffise d'ajouter un fait. Toutes ces plantes remuantes, facilement irritables, deviennent d'un calme d'une tranquillité absolue, si vous les chloroformisez. La plus délicate sentitive, la dionée la plus vorace paraissent avoir changé complètement de caractère une fois qu'elles sont sous l'influence d'un anesthésique. N'est-ce pas tout à fait ce qui se passe chez l'homme et chez les animaux, eux qui perdent toute sensibilité en respirant les vapeurs d'éther et de chloroforme ?

Au point où nous en sommes rendus, nous voyons déjà qu'il est peut-être imprudent de

définir les plantes : des êtres privés de mouvement. Cette définition devient encore plus boiteuse si nous l'appliquons aux plantes inférieures. C'est là que nous trouvons ces anthérozoïdes si curieux, petites cellules allongées, se mouvant rapidement dans le sol comme des infusoires, et allant se fixer sur une partie spéciale de la jeune fougère, pour en assurer le développement. C'est encore là que nous voyons ces diatomées à squelettes siliceux, véritables merveilles de structure, qui se meuvent dans l'eau comme des animalcules véritables. Regardez ces algues à filaments cloisonnés. Chaque division renferme un petit cerceau, apparemment très tranquille. Attendez quelques minutes : le compartiment se déchire et le cerceau se déroule ; c'est comme un animal, un serpent microscopique, qui se met aussitôt à la recherche d'un endroit où il pourra se fixer. Il se promène rapidement dans l'eau où l'algue mère a végété ; et après avoir visité un certain nombre d'endroits, entre lesquels il paraît vouloir choisir, il se fixe enfin, et là germe et pousse une algue semblable à celle qui avait produit le

cerceau. Eh bien, cette graine d'algue est nécessairement une plante ; et cependant elle se meut absolument comme les animaux. La ressemblance est si grande, que nous pouvons défier l'observateur novice de ne pas s'y laisser prendre. Pourquoi dire alors que les plantes sont privées de mouvement ?

Il y a plus. Tous les végétaux sont composés d'éléments microscopiques, cellules, fibres ou vaisseaux, accolés les uns aux autres en nombre incalculable. Parmi ces éléments histologiques, les uns servent exclusivement de support, de charpente. La vie en est complètement disparue. Les autres sont le siège de la vie. Mais la vie, cette force si mystérieuse dans sa nature et dans ses effets, se concentre dans un liquide spécial qui remplit la cellule et qu'on appelle protoplasme. C'est le protoplasme qui absorbe et qui produit. Eh bien, ce protoplasme est toujours et nécessairement en mouvement. S'il s'arrête définitivement, c'est la mort. Nourrissez-le abondamment, le mouvement augmente. Irritez-le, refroidissez-le, anesthésiez-le, il se contracte,

perd sa transparence, son mouvement diminue, et, si l'irritation est assez forte, il s'arrête tout à fait ; il est mort.

Que conclure de tout cela ? sinon que le mouvement est comme l'un des caractères les plus généraux des phénomènes de la vie, et que, s'il y a souvent mouvement dans les êtres qui ne vivent pas, il n'y a jamais vie sans mouvement.

S'ensuit-il que nous devions, par suite de ces considérations, donner une nouvelle définition de la vie ? Pas le moins du monde, car ce serait une erreur grave de croire que la vie se borne à des mouvements purement mécaniques. « Il est clair, dit Claude Bernard, que la propriété évolutive de l'œuf qui produira un mammifère, un oiseau ou un poisson, n'est ni la physique, ni la chimie. » C'est, d'après le grand physiologiste que nous résumons, le *quid proprium vitae,* ou, comme disent quelques philosophes, *primum principium operationis.* N'est-ce pas encore ce qu'il voulait dire quand il définissait la vie : « L'idée, la force évolutive des êtres » ? Huit cents ans auparavant, saint Thomas avait défini la

vie : “ L’activité en vertu de laquelle un être se meut et se perfectionne.” Ces deux définitions du grand philosophe et du grand physiologiste se touchent de très près, et l’on peut dire que l’idée fondamentale en est la même.

Quel beau spectacle que la rencontre de ces deux grands penseurs sur un terrain commun ! Qu’il fait bon de voir le prince de la philosophie arriver par la seule force de son raisonnement à une conclusion que les développements merveilleux de la physiologie ne feront que confirmer plus tard !

Au fond, y a-t-il là quelque chose qui doive nous surprendre ? L’accord entre la science de la raison et la science de l’expérience ne doit-il pas toujours exister, du moment que chacune d’elles reste fidèle à ses méthodes, et ne conclue pas au delà des premisses.

Mgr D’Hulst, dans le compte-rendu du dernier congrès scientifique des catholiques tenu à Paris, en avril dernier, disait qu’on avait alors remarqué une tendance plus accentuée à un rapprochement entre la méthaphysique et la science expé-

rimentale sur le terrain des faits. Il ajoutait que le cadre de la méthaphysique d'Aristote et de saint Thomas se prêtait avec une merveilleuse souplesse aux exigences des hommes de laboratoire. " Peut-être cependant, continuait-il, est-il nécessaire de le modifier un peu, car ce cadre a été dessiné par ses immortels inventeurs à la demande d'une expérience imparfaite, d'une connaissance inexacte des phénomènes naturels. Ce n'est pas manquer de respect à leur mémoire, c'est leur rendre justice au contraire que de supposer que, mis en possession des richesses scientifiques dont nous sommes nantis, ils auraient eux-mêmes retouché leur œuvre pour l'adapter de plus près à la nature.

" Cette manière de voir, présentée par plusieurs philosophes et de nombreux physiciens, n'aurait pas cependant rallié l'unanimité ; elle se serait heurtée à l'inviolable fidélité de certains représentants de la tradition scolastique, qui ne trouvent rien à changer à la formule des vieux maîtres pour opérer la fusion entre la cosmologie antique et la science contemporaine. Toutefois, ajoute le savant rapporteur, en sortant des séances du

congrès, les philosophes se déclaraient plus contents des physiciens et les physiciens des philosophes."

Si nous revenons maintenant à l'étude spéciale qui nous occupe en ce moment, nous croyons en avoir assez dit pour faire voir que chez les plantes les phénomènes les plus intéressants ne sont pas ceux qui frappent l'œil de prime abord. En étudiant leur organisation avec soin, on reste frappé de la variété infinie des détails qui la composent et de la complexité étonnante des phénomènes qui s'y passent. La séparation entre les règnes animal et végétal nous apparaît alors assez difficile à préciser ; et si l'on se sent bien sûr de n'être jamais exposé à confondre un chat avec une rose, les deux règnes auxquels appartiennent le chat et la rose se touchent par leur base, et l'on arrive bientôt à un point où l'on ne sait trop comment distinguer nettement les caractères de l'animal de ceux de la plante. La vie nous apparaît, si l'on peut dire ainsi, comme une vigoureuse racine de laquelle s'échappent deux tiges puissantes : l'animal et la plante.

Me serait-il permis de conclure de toutes ces considérations que les lois qui régissent le monde végétal, connues dans toute leur exactitude, renferment tout autant sinon plus de poésie que les rêves les plus ingénieux des versificateurs ? Ces petites cellules où les actes vitaux s'élaborent d'une si merveilleuse manière, ces mouvements étranges qui animent partout et toujours la substance vivante, cette intéressante communauté qui fait d'une foule d'individus, pour ainsi dire distincts, un tout harmonieux et si parfait ; n'y a-t-il pas là de quoi satisfaire l'imagination la plus ambitieuse et la plus puissante ?

Nous pourrions encore parler, toujours au même point de vue, du sommeil des plantes, puisque chaque végétal, arrivé le soir, donne à ses feuilles comme une position spéciale de repos, qu'elles n'ont pas durant le jour. Ces organes restent ainsi toute la nuit à dormir, à moins qu'une lumière vive ne viennent tout d'un coup les éveiller.

Si nous étions plus hardi, nous irions jusqu'à poser la grande question de la sensibilité des

plantes. Sans doute nous ne croyons pas à la sensibilité de la forêt enchantée, telle que décrite par le Tasse ; pas plus que nous ne croyons à la prière qu'un écrivain, un poète, fait adresser par une fleur mourante de soif à un nuage qui promène dédaigneusement ses flancs gonflés de pluie au-dessus de la pauvrette qui étouffe. Mais un être vivant qui se meut essentiellement, qui se contracte sous l'influence des irritants, qui se comporte vis-à-vis des anesthésiques comme les animaux, à qui personne ne refuse la sensibilité, n'en est peut-être pas dépourvu lui-même. Cette faculté admet d'ailleurs plusieurs degrés, depuis la sensibilité consciente jusqu'à la sensibilité à peine ébauchée des animaux inférieurs. Et qui sait s'il n'en reste pas encore une certaine dose pour la plante ? Si un scrupule plus ou moins fondé nous fait refuser toute sensibilité à la plante, qu'il nous soit au moins permis de croire que cette négation est très difficile à démontrer par les faits ; et les arguments de convenance ont singulièrement perdu de leur valeur aux yeux des travailleurs, quand il s'agit de faits purs et simples.

Quelle conclusion les amateurs de poésie peuvent-ils tirer de tout cela ? Elle nous semble bien évidente. Qu'ils continuent à se laisser impressionner par le côté poétique de la nature qui nous entoure, mais qu'ils fassent des efforts pour que leurs impressions, quelque vives qu'elles soient, reposent sur les données certaines de la science plutôt que sur les rêves de leur imagination. S'il le faut, qu'ils étudient un peu, un tout petit peu. Ils auront tout à y gagner, puisqu'ils seront alors plus certains de ne chanter que les choses qui existent, et de ne pas faire de trop grosses hérésies scientifiques. Que les littérateurs n'oublient jamais ces paroles de Claude Bernard : " La vérité du savant ne saurait jamais contredire la vérité de l'artiste. Je pense que dans les régions élevées, les connaissances forment une atmosphère commune à toutes les intelligences cultivées, dans laquelle l'homme du monde, l'artiste et le savant doivent nécessairement se rencontrer et se comprendre.

Mais ces réflexions ne s'adressent pas directement aux poètes qui font des vers. Il y a une

poésie qui est un peu de tous les âges et de tous les caractères ; tout le monde peut la comprendre. C'est cette grande voix de la création qui publie les louanges du Créateur. Ces sentiments vifs et profonds qui viennent au cœur à la vue des œuvres de Dieu seront d'autant plus vifs que nous comprendrons mieux les êtres qui nous entourent. A ce point de vue, nous devons tous être et rester des poètes. Et si nous ne sommes pas toujours de taille à ciseler des vers élégants, nous pouvons du moins rendre gloire à Dieu pour toutes les merveilles qu'il a jetées avec une si grande prodigalité autour de nous, depuis les solitudes infinies de l'espace jusqu'à l'humble cellule végétale. N'oublions pas cette parole d'un grand saint, à propos des merveilles que Dieu à semées partout dans l'œuvre de la création : " *Nec major in illis, nec minor in istis.* "

L'ABBÉ LAFLAMME.

MON VOYAGE A PARIS

(*Extrait*)

J'ai fait mon tour de France. C'était là un rêve que je caressais depuis ma jeunesse ; et maintenant c'est un souvenir que je me rappelle avec bonheur. Tant il est vrai qu'il n'y a que l'avenir et le passé.

Le voyage n'a pas duré longtemps. Mes impressions ne sont pas mortes encore cependant, grâce peut-être au démon du poète qui n'a pas voulu lâcher le voyageur. Au reste, des plaisirs courts laissent souvent de longues émotions.

Qui peut dire l'émoi que l'on éprouve au dé-

part ? Qui peut dire aussi les joies du retour ? Quel plaisir et quel orgueil ! car l'orgueil se mêle toujours au plaisir. L'orgueil, c'est la première et la plus grande infirmité de notre nature. L'orgueil est d'origine céleste ; il est né à un moment de l'éternité, sur les marches du trône de Dieu ; voilà pourquoi, sans doute, il est encore si bien porté.

Nous trouvions à plaindre ceux qui ne pouvaient nous suivre à travers le vaste océan. Cependant ne faut-il pas qu'il reste quelqu'un au rivage pour jalouser celui qui s'en va ? Sur tous les rivages il en est de même. La seule partance qui ne fait pas de jaloux, c'est la dernière, celle qui n'est pas suivi de retour.

Comme le dit la chanson de Clémence Isaure : " J'ai vu son blanc mouchoir voler au vent ", quand le *Château-Léoville,* s'ébranlant sous sa lourde charge, se mit à descendre le fleuve, le pont savamment embarrassé, la machine toute disloquée, penché sur l'abîme comme un vieillard sur sa fosse, la gaieté était si vive et si tapageuse que parfois le navire lui-même semblait

tressaillir et se relever. Le nom seul de la vieille France nous jetait dans le délire, et nous nous imaginions qu'à notre aspect et par reconnaissance pour notre culte idolâtre, elle allait, cette France aimée, évoquer ses siècles de gloire, réveiller ses héros endormis et nous étouffer sur son cœur.

C'était une illusion !

Les ombres, comme des oiseaux de mauvais augure, ouvrent sur nos têtes leurs larges ailes ; l'île de Bacchus nous envoie des senteurs enivrantes ; les montagnes de Beaupré s'affaissent dans le lointain comme des amitiés trahies ; les villages coquets s'endorment insouciants autour de leur clocher. Et nous voguons !

En voguant nous chantons :

> Les Canadiens n'sont pas des fous,
> N'partiront pas sans prendre un coup !

Et nous remplissons nos verres, car la chanson s'envole mieux quand elle prend son essor des bords d'une coupe de vin.

Longue fut la première soirée sur le navire, longue et joyeuse ! C'était l'étourdissement d'un

coup de bonheur. Cependant les éclats de rire retentirent moins haut; les chants moururent tour à tour; les têtes fatiguées s'inclinèrent; les yeux ne virent plus rien; l'esprit rompant les chaînes de la volonté qui l'avait tenu, se mit à courir en des infinis mystérieux, et plus d'un parmi nous revint en rêve s'enivrer de paix et d'amour au foyer de la famille. D'autres aussi, devançant la marche lente du vaisseau, passèrent les flots d'un coup d'aile, et vinrent s'arrêter au seuil de l'Europe, au sommet de la falaise crayeuse du Hâvre, sur cette terre étrange par ses fautes et ses grandeurs, qui fut durant tant de siècles l'arbitre destinées du monde et le bras de Dieu, — la terre de France!

Au réveil, toutes les pensées éparses dans les rêves revinrent comme des oiseaux au nid, et la réalité apparut plus belle et plus douce que jamais.

Le fleuve s'élargissait, s'élargissait; les âcres senteurs des algues et du varech montaient des vagues amères; l'air était pur, vivifiant; la brise soupirait dans les cordages, et son murmure

doux et monotone ressemblait à la symphonie des berceuses. Mille oiseaux, des pétrels, des goélands, des hirondelles de mer voltigeaient autour du vaisseau comme des feuilles qui tourbillonnent au vent. D'énormes marsouins sortaient des eaux profondes, de distance en distance, et faisaient luire au soleil la blancheur éclatante de de leurs dos arondis. Les îles défilaient tour à tour ou par groupes, enchassées dans la nappe limpide comme des émeraudes dans un royal écrin. L'amphithéâtre superbe de la rive sud, avec ses champs alignés et ses rangées de maisonnettes blanches, s'éloignait toujours et se noyait, au fond, dans les flots de lumières qui tombaient du ciel; pendant que la côte aride du nord se dressait de plus en plus sombre, s'en allant jusqu'à ces régions inconnues que défend un éternel hiver, à ce pôle mystérieux de notre planète, où nul homme n'a jamais pénétré! Et nous admirions la grandeur et la beauté de notre jeune patrie. Et, plongeant dans l'avenir comme il plongeaient dans l'espace qui s'ouvrait devant eux, nos regards cherchaient à surprendre les mystères de sa destinée.

Nous entrons dans le Golfe, où, comme sur l'océan, toute rive disparaît.

Les baleines montent de temps en temps à la surface pour respirer, et les jets d'eau qu'elles lancent de leurs évents ressemblent aux perles brillantes de nos fontaines. L'esprit étonné se demande où paraît davantage la puissance de Dieu : dans le cétacé formidable qui n'a pas trop d'un océan pour ses ébats, ou dans l'infusoire invisible qui meurt d'orgueil et d'épuisement quand il a traversé, vif, remuant, empressé, toute une goutte d'eau.

Deux banquises superbes, hautes comme des cathédrales gothiques, semblàient reposer sur des fondements inébranlables, au milieu du détroit de Belle-Ile. Sorties des mers du Nord, poussées par des vents implacables, entraînées par des courants qui ne s'arrêtent jamais, ces montagnes de glace se heurteront peut-être en des chocs épouvantables,et disparaîtront soudain, ou bien, parvenues sous des cieux plus chauds, lançant mille gerbes de lumière, elles s'écrouleront au soleil avec un fracas inouï. Et elles emporteront avec elles leurs

secrets. Car elles ont des secrets, ces majestueuses courrières du pôle. Elles savent peut-être le sort du navire vainement attendu ; elles ont peut-être promené sur leur faîte étincelant et nu les espérances ou les angoisses de plus d'un voyageur audacieux.

Peu à peu les rivages du Labrador et de Terre-Neuve s'affaissent. Ils s'enfuient à l'horizon brumeux, et se confondent avec les vagues lointaines. Rien ! plus rien !

Adieu les coteaux riants, adieu les caps arides, adieu les forêts sombres, les champs où l'homme moissonne pour sa famille, les fourrés où l'oiseau chante ses amours !

La mer ! voici la mer !

Un cercle sombre entoure le navire qui fuit toujours. Il fuit, mais il semble immobile, car le cercle qui l'enserre fuit avec lui. Image de l'homme qui veut échapper à la douleur. La douleur, voilà le cercle qui nous étreint et qui glisse avec nous sur l'océan de la vie !

Illi robur et æs triplex circa pectus erat...

Celui-là fut sans doute armé d'un triple bronze,

disait Horace, il y a deux mille ans, en parlant de l'audacieux qui le premier osa livrer aux flots menaçants une barque fragile. Je comprends aujourd'hui les terreurs du joyeux poète de Tibur.

Les océans du Midi sont calmes, limpides, ensoleillés ; le ciel qui les recouvre comme une tente majestueuse est pur et serein ; les vents y passent mais n'y s'éjournent point ; la pluie y tombe, mais un rayon de soleil sèche bientôt les agrès rutilants et le pont verni du vaisseau. Dans nos mers froides du Nord, la vague est souvent noire, menaçante ; le ciel est plein de nuages qui pendent déchiquetés comme des lambeaux de suaires ; les grains se précipitent de tous les côtés ; la tempête gronde souvent, et le navire soulevé par les flots, battu par le vent, se berce et plonge, roule et tremble sans trêve, jour et nuit.

Le bercement, si doux d'abord qu'il semble le mouvement d'un hamac sous les bois, devient à la fin, pour le plus grand nombre, pénible, fatigant, insupportable. Alors cessent les rires, alors tombent les chants, alors languissent les conversations. Plus de bons mots ; l'esprit ne pétille

plus ; le feu s'éteint. On ne se recherche plus avec le même empressement ; que dis-je, on s'évite, on se cache, on éprouve un vague sentiment de doute. L'amour propre lutte cependant ; la vanité lève la tête encore ; mais ce ne sont que les coups d'aile des oiseaux blessés.

Une tristesse profonde indéfinissable a passé sur le bateau. De la poupe à la proue, il règne un calme menaçant. Seul, le vent souffle toujours dans les cordages ; mais il n'éveille plus d'échos, et l'on dirait qu'il y a de l'ironie dans ses murmures.

Le navire s'enfonce plus avant dans la mer, et, dans le bercement, de longues vagues submergent les plats-bords et déferlent sur le pont. Les mâts décrivent dans l'air des courbes élégantes ; l'hélice, à chaque long tangage, sort de l'eau fuyante et tourne dans le vide avec un fracas qui jette l'épouvante. Un malheureux, fourrant dans la porte du fumoir, sa tête livide, m'affirme que le pilote a perdu sa route, et qu'il ne fait plus que louvoyer.

— Nous n'arriverons jamais ! fait une jeune

femme, pour la première fois blanche comme le marbre ; nous n'arriverons jamais, le navire vire, vire, vire !

Le chat du bord passa.

— Pourvu qu'il ne *chavire !* observa une loustic qui ne tarda pas à être puni de son calembour.

Quelque chose d'inusité oppresse les cœurs, serre les gorges, aveugle les regards. Pourtant le ciel seul est gris. Est-ce donc le regret du départ ? la pensée de ceux que l'on a quittés ? la peur de devenir la pâture des jolis poissons qui nous guettent ?...

C'est le mal de mer !

Les uns s'enfoncent dans leur couche humide et malsaine, incapables de supporter la vue de ce traître océan ; les autres, enveloppés dans leurs chaudes couvertures de voyage, se couchent sur le pont, attendant, désespérés, quelques rayons de soleil, si le soleil existe encore, ou quelques gouttes d'eau-de-vie pure, s'il se trouve encore une gourde qui ne soit pas vide et un bon Samaritain qui ne soit pas plein. Un autre plus courageux, tibutant, gambadant, marche en zigzags

sur le pont trop étroit, aspire l'air vif du ciel, ouvre sa poitrine aux fraîches émanations de l'eau, afin d'échapper au sort commun. Un autre encore, moins poétique dans ses aspirations, ou plus pratique en affaires, va droit au bastingage, et penché sur la vague qu'il maudit, il lui crache toute sa rancune dans une clameur qui ébranle le vaigrage et fait éclater de rire ceux que le mal n'a pas atteints.

La mer a quelque chose de navrant dans sa monotonie, et le navire qui la traverse ne saurait avancer trop vite. Elle offre parfois, cependant, un spectacle admirable.

Appuyé sur le pavois, l'œil perdu dans le lointain, à l'heure où les ombres, comme des rideaux légers, laissent tomber leurs replis sur les vagues, vous contemplez un tableau merveilleux que le mouvement des eaux transforme sans cesse. Les vagues, sous le fouet des vents, se soulèvent et se heurtent. Elles se dressent comme les tentes d'un immense campement. Leurs cimes se déroulent en volutes étincelantes comme des tourbillons de neige, s'affaissent tout à coup avec un grand bruit

et des bouillonnements terribles, se couronnent de panaches étranges qu'une force invisible enlève soudain pour les jeter comme un torrent sur le pont du navire.

Et ce sublime bouleversement de la mer, cette colère de l'implacable élément font passer sous nos yeux de ravissantes visions. Tantôt c'est une forêt épaisse avec ses capricieuses cimes noires qui se décomposent sur le ciel rose du couchant ; tantôt c'est un cap nu, plat, uniforme qui raye l'horizon d'une ligne sombre. Puis une vallée qui se creuse, un coteau qui s'arrondit, un rocher qui éclate, un village d'où montent des colonnes de fumée, une rangée de maisons blanches et de longues granges, comme dans nos campagnes. Et tout cela s'affaisse, s'écroule, disparaît soudain comme dans un cataclysme, pour renaître aussitôt sous la baguette d'un puissant enchanteur.

Le grand enchanteur, c'est Dieu.

Quelquefois, lorsque le soleil à son coucher se dégage des voiles de brume et resplendit de ce suprême éclat des choses qui vont finir, la mer où il descend se transforme en un lac d'or fondu. Si

les vagues s'élèvent, elles ressemblent à des flammes que la rafale tourmente, et courent pareilles au feu des prairies.

La lune, un soir, dessina sur l'humide immensité des traînées lumineuses où tourbillonnaient des étincelles. Il passait un frisson sur les eaux, et dans les replis drus et mouvants les rayons s'émiettaient en millions de paillettes électriques. On aurait dit une route merveilleuse qui reliait la terre au ciel. Et l'âme émue s'envolait sur l'aile du rêve jusqu'aux pieds du Verbe qui féconde le néant.

Et pendant que le navire se berce et vogue, pendant que les flots se soulèvent et se heurtent sur leurs insondables lits, des troupes de dauphins gracieux mais voraces, alignés comme des militaires à l'exercice, s'approchent tout près de nous, nous suivent quelques instants dans l'espoir de croquer un bon morceau, puis nous devancent et s'éloignent, toujours en s'élançant avec un mouvement d'ensemble étonnant et plein d'agileté, au-dessus de la mer où ils retombent toujours et finissent par disparaître.

Des oiseaux infatigables, mouettes ou goélands, légers, rapides, blancs comme des flocons de neige, se balancent dans les airs, tournoient, montent, glissent, planent, sans souci de la tempête qu'ils bravent, sans effroi des flots irrités où ils se reposent confondus avec des panaches d'écume.

A l'aspect de l'immense océan, je me suis souvenu de Mairet, — un poète amoureux s'il en fut, qui eut son heure de vogue, son rayon de gloire et son brin de vanité, comme tous les rimeurs, — je me suis souvenu de Mairet qui de bonne foi s'est cru le rival du grand Corneille, et je me suis demandé s'il n'exagérait pas un peu quand il disait :

Toutes les mers du monde où vont les matelots
Pour éteindre mon feu n'ont pas assez de flots :
L'eau ne m'étonne point ; si je dois rendre l'âme
Dedans quelque élément, ce sera dans la flamme.

Après tout, il avait un peu raison ; il y a des feux que l'on ne saurait éteindre. C'est à peine si les années qui détruisent tant de choses peuvent en modérer les ardeurs.

Chaque jour nous approche des rivages du vieux monde. Nous évoquons le souvenir de ces hardis marins des siècles passés, qui ne craignaient pas de s'embarquer sur de frêles vaisseaux pour chercher l'inconnu. L'amour de la science, le dévouement à la patrie, le désir d'agrandir le royaume du Christ les soutenaient dans leurs angoisses. Leur courage ne faiblissait pas dans ces longues et pénibles traversées. Nul péril ne les effrayait. Les yeux fixés sur des mondes entrevus dans leurs rêves, ils voguaient, ouvrant au vent favorable leur voile de lin, à l'espérance les ailes de leur âme chrétienne.

Le ciel souriait à ces découvreurs de mondes qui allaient peut-être sans s'en douter, trouver un rivage où la foi — cette fleur née dans le sang d'un Dieu — pourrait germer de nouveau et s'épanouir librement, maintenant que l'Europe la laissait se flétrir au souffle délétère de son orgueilleuse philosophie.

PAMPHILE LE MAY.

LES PAPILLONS DE LA TERRASSE

Au flanc du gros rocher qui domine la côte,
Et tout près des chalets dont les toits côte à côte
Eclatent de blancheur dans l'azur du ciel clair,
Voyez-vous se pencher au-dessus de la mer,
Sous le calme tombé de midi qui repose,
La petite maison dont le pignon est rose ?

Pour gravir le rocher, quand le temps le permet,
Vous prenez un sentier qui conduit au sommet ;
Mais déjà, de l'endroit où ce sentier commence
La villa tout à coup vous apparaît immense.
Un grand corps de logis avec une aile au bout,
Dont les toits, étonnés d'être restés debout,

Sont si las, paraît-il, de vibrer quand il tonne,
Qu'ils partiront, bien sûr, au premier vent d'automne.
Et tout cela très vieux et noirci par le temps.
Une masure aux ais disjoints depuis longtemps,
Ou plutôt, de très loin, un squelette sans tête
Remuant tous ses os cassés par la tempête.

Mais pourtant, autrefois, lorsque venait l'été,
La villa, tous les ans, ouvrait avec gaîté
Ses fenêtres qu'octobre en soufflant avait closes,
Contente de revoir le soleil et les roses,
Et les oiseaux, sachant les absents revenus,
En quête de duvet pour leurs nids encor nus,
Sur le seuil du logis frôlaient d'un vol sonore
Les cheveux des bébés éveillés dès l'aurore.

Une année, en juillet, un matin qu'il pleuvait,
Au moment où le jour en retard se levait
Sans chasser le brouillard arrêté sur la plage,
Etonnée à bon droit, la villa, que l'orage
Depuis une heure au moins ne cessait d'attrister,
Vit arriver quelqu'un qui devait l'habiter.
On entendit là-haut comme un bruit d'hirondelles ;
C'était un essaim blond de jeunes demoiselles,
Des Anglaises, dit-on, que le village entier
Aperçut sur le roc, au milieu du sentier.

Et dans les rangs brisés de ces miss un peu lasses
Trottinaient gravement deux maîtresses de classes,
Dont l'une commandait avec un geste amer
Le gai pensionnat qui venait à la mer.

Bientôt se fut la fin de la saison des fraises....
Tout près de la maison qu'habitaient les Anglaises,
Sur l'abîme où nul n'ose aujourd'hui se pencher,
Régnait une terrasse adossée au rocher.
C'était là, quand le jour se couchait en silence,
Sur ce plan qui semblait un plateau de balance
Cuivré par le soleil courbé sur l'horizon,
Au moment d'ordinaire où flambait la maison,
Que les miss, dont les voix se croisaient presque éteintes,
S'ébattaient dans le soir en empruntant ses teintes.
De loin, dans les reflets et les rayons tremblants,
On voyait s'agiter leurs petits bonnets blancs
Qui bientôt, deux à deux, apparemment sans causes,
Devenaient, en tournant, de petits bonnets roses.

C'était surtout joli lorsque le vent soufflait
Et que leur vêtement de tulle se gonflait ;
Car tout l'or du couchant qui ruisselait sur elles
Se fondait dans l'azur pour leur prêter des ailes ;
Si bien que, tous les soirs, sur la terrasse en feu,
Ce n'était plus les miss qu'on voyait dans l'air bleu,

Mais d'en bas, dans les prés, du perron des chaumières,
Un vol de papillons tout brillants de lumières.

Or la pluie inonda le village au mois d'août.
Le ruisseau du moulin déborda tout à coup,
Et l'eau de la chaussée, au pied de la montagne,
Vint, sortant de son lit, ravager la campagne.
Un désastre réel, car le blé mûrissait.
Quand la crue, en allant où le vent la poussait,
Eut fini d'envahir la plaine tout entière,
Elle emporta, la nuit, le pont de la rivière.
Mais vers la fin du mois le temps se mit au beau,
Et la lune, en voulant allumer son flambeau,
Déchira de sa corne un des pans du nuage
Dont la frange traînait sur les toits du village.
Depuis lors, chaque jour dans l'azur s'éteignait,
Lorsque un soir, juste à l'heure où le couchant saignait
Dans l'œil-de-bœuf ouvert au portail de l'église,
On entendit un chant qui venait sur la brise
De la terrasse, en l'air, au flanc du rocher noir ;
Un chant vif et léger que le ciel laissa choir,
Et qui, comme un collier de perles qu'on égrène,
En gerbe, éparpilla ses notes dans la plaine.
Au loin, dans les échos qu'éveillait ce chant-là,
C'étaient les miss, en chœur, tout près de la villa,
Sur un fond de couleurs mollement remuées,
Qui chantaient en valsant sous l'encens des nuées.

Papillons dont l'essaim s'arrêtait brusquement
Pour voltiger ensuite et tourner lentement,
Dans un grand tourbillon de fichus et de châles,
Elles passaient ainsi sur des clartés très pâles.
Mais au milieu du bruit de leurs ébats joyeux,
Que tous les paysans pouvaient voir de leurs yeux,
Un pêcheur aperçut du pied de la falaise,
En regardant sombrer le soleil sous la braise,
Au sommet dentelé du gros rocher muet,
Comme un dos d'éléphant qui là-haut remuait.
En effet, tout à coup, du côté des rivages,
Probablement miné par les derniers orages,
Un gros quartier de roc se dressa dans le soir ;
Et, pendant que les miss tournoyaient sans le voir,
Se coucha sur le flanc pour rouler en arrière,
Brisant, écrasant tout sous sa masse de pierre.

Un cri d'horreur soudain tomba du firmament.
La terrasse parut se roidir un moment
Sur les crampons tordus qui la tenaient captive,
Puis sauta, sous le roc dans l'abîme sans rive.
Le soleil ne vit rien avant de se coucher,
Car la nuit, en planant au-dessus du rocher,
Fit si bien dans le ciel, pour cacher ce désastre,
Qu'elle éteignit le jour sans allumer un astre.
Très lentement, en bas, la mer baissait sans bruit ;
Et l'on vit de grands feux sur la grève, à minuit ;

C'étaient des paysans attardés dans les havres,
Ou des pêcheurs en train de draguer des cadavres
Qui, sans doute, enlacés en un suprême élan,
Suivirent le chenal pour gagner l'océan.

Le village a grandi depuis quelques années.
Pour remplacer les miss, des fillettes sont nées,
Dont les yeux, bleus ou noirs, mais riants et moqueurs,
N'ont rien vu de ce drame oublié dans les cœurs.
Rien ne reste d'un deuil si profond et si sombre
Qu'il couvrit le pays tout entier de son ombre,
Si ce n'est la villa qui, lugubre en plein jour,
Finira par tomber dans l'abîme à son tour.
On raconte pourtant qu'à l'heure exquise et lente
Où le soir darde au loin sa lueur aveuglante,
Justement à l'endroit du gros rocher brutal
Où tournoyaient les miss dans un moment fatal,
Sous les feux d'un décor qu'au besoin le ciel change,
Il se passe, aujourd'hui, quelque chose d'étrange.
Né des derniers rayons éclos à l'occident,
Comme un rouet léger près d'un brasier ardent,
Un vol de papillons qui finit par s'étendre,
Sans chercher à monter, sans chercher à descendre,
Tourne, tourne, sans bruit, sur un fond de satin,
Pour mourir effacé quand le soleil s'éteint.

Août 1891. EUDORE EVANTUREL.

RÉALISTES ET DÉCADENTS

Ceux d'entre nous qui commencent déjà à compter parmi les anciens se rappellent sans doute la grande lutte qui s'est faite entre les classiques et les romantiques.

Les combattants de part et d'autre mettaient une passion réelle, qu'ils finissaient par communiquer aux spectateurs les plus proches, sans cependant atteindre la foule ordinaire, laquelle ne prêtait du reste qu'une attention bien passagère à ce brillant tournoi. Car, que peuvent faire, pour le commun des mortels, ces distinctions qui existent souvent beaucoup plus dans l'intention que dans le fait, et qui s'affirment ou

disparaissent suivant le point de vue auquel on se place pour le juger. Et l'on se rappelle sans doute avec quelle rigueur, il y a quelques années, une page irréprochable d'Ernest Hello a été déchiquetée et censurée par un de nos critiques qui avait cru voir sous les initiales de l'auteur, le nom d'un de ses adversaires.

Mais, aujourd'hui, ce n'est plus une lutte qui intéresse les seuls lettrés. Nous entrons sur un autre champ de combat où tout le monde — petits comme grands, ignorants comme savants — doit se préparer à se défendre : il s'agit en effet de la bataille du convenable contre l'inconvenant, — disons le mot — du propre contre le malpropre ; et, sur un terrain assez rapproché, il y a encore un débat qui s'élève entre la raison et un commencement très accentué de folie.

Il se fera toujours des œuvres assez légères, dangereuses pour la morale et pour l'intelligence ; mais, en général, ces créations fantaisistes, inspirées du moment, ne durent qu'un autre moment, et tombent bientôt dans l'oubli. Ce sont des maladies passagères. Mais, à côté de ces maladies, il

y a l'épidémie qui s'établit silencieusement à nos portes n'attendant que l'instant favorable pour envahir nos foyers. C'est donc le devoir de tous ceux qui ont des familles, de les protéger contre cette pestilence ; c'est le devoir de tout bon citoyen d'avertir ses compatriotes quand un danger prochain les menace. Et voilà pourquoi je viens aujourd'hui jeter le cri d'alarme.

Il s'est formé, depuis un certain nombre d'années, une école qui semble vouloir renverser toutes les barrières, rompre toutes les digues et refaire à ce torrent qui s'appelle la vie humaine un nouveau lit dans les égouts. C'est l'école réaliste ou naturaliste, dont les deux principaux représentants sont M. Emile Zola pour la prose, et M. Jean Richepin pour la poésie. Le nom de M. Richepin est moins répandu ; mais celui de M. Zola brille aujourd'hui au plus haut point dans le firmament de la librairie. Ses œuvres sont enlevées en quelques jours, et les éditions se succèdent avec une rapidité prodigieuse. J'ai vu sur un de ses livres, qui ne date pourtant que de deux ou trois ans, la marque du 114e mille. Ceci est

une véritable mine d'or pour les auteurs et pour l'éditeur. Nous allons voir dans quel terrain cet or à son origine, dans quelle fange il faut plonger pour l'aller découvrir.

Le principe de l'école réaliste, c'est qu'un auteur doit toujours décrire la vraie nature, et que, par conséquent, il a le droit et le devoir de tout dire, de tout peindre. Je conçois qu'un écrivain cherche le vrai et le reproduise à nos regards aussi fidèlement qu'il lui soit possible. Si l'école réaliste se contentait de mettre sagement ce principe en pratique, il n'y aurait certainement pas de reproches sérieux à lui faire. Et du reste, ce n'est pas elle qui a découvert cette méthode : tous les grands esprits s'en sont inspirés, toutes les grandes œuvres en sont imprégnées. Mais, d'un autre côté, il y a deux espèces de vrai, si l'on peut s'exprimer ainsi : le vrai qui est beau et bon, et le vrai qui est mauvais et repoussant. C'est cette distinction que l'école réaliste ne fait point, et c'est en cela que le principe dont elle s'inspire est si répréhensible.

Et qu'on veuille bien le remarquer : quand je

parle de principes, en littérature, je ne donne pas à ce mot l'acceptation sévère et restreinte qui peut et doit lui convenir sur un autre terrain. L'écrivain doit avoir, dans sa manière de concevoir et de traiter son sujet, la plus grande latitude possible. L'art de la parole progresse et change comme tous les autres. Les grandes inventions modernes, qui permettent aux différentes nations du globe de communiquer presque instantanément les unes avec les autres, ont produit un échange constant d'idées qui a modifié profondément le travail de la pensée humaine, et lui a permis d'embrasser un plus vaste champ. De là de nouveaux aperçus, des horizons plus reculés, et, par suite, de nouvelles manières d'exprimer les situations extraordinaires, de peindre les immenses tableaux que la méthode des anciens serait peut-être incapable de rendre. Il faut être de son siècle et suivre — en le guidant — le progrès qui s'accomplit. Il faut aussi dire vite, juste, et aller droit au but.

Mais, si la manière de s'exprimer peut être modifiée, si les tableaux, grâce à un nouvel état

de choses, peuvent présenter un autre aspect, il faut encore que cet écart de l'ancienne méthode soit circonscrit dans les limites raisonnables, et conserve au moins les dehors de la dignité humaine. Car la nature elle-même, tout en faisant marcher le progrès, reste toujours grande, belle, vraie et chaste, n'aimant qu'on ne découvre son flanc que pour les besoins d'une science qui éclaire, et se voilant devant la foule qui ne cherche qu'à satisfaire une vaine curiosité ou un désir plus coupable encore. Il est permis à l'œil chercheur du savant de disséquer et de scruter les cadavres pour le bien de nos semblables ; mais je doute qu'on arrive jamais à admettre indifféremment le public inquisiteur et vain à ces mystères de la nature que le Créateur, dans son infinie sagesse, a voulu dérober à nos regards.

Voilà la limite naturelle qui s'impose à la littérature, et que le réaliste franchit tous les jours ; voilà le principe qui doit guider le véritable écrivain, et dont l'école de M. Zola a rejeté bien loin le joug salutaire. Il n'y a plus de murailles, il n'y

a plus de rideaux ; il n'y a même plus de vêtements. M. Zola abat les murs, soulève toutes les tentures, déchire les manteaux. Il ne peut pas même souffrir les ombres de la nuit ; il les éclaire constamment de ses rayons malsains ; de sorte que ses personnages sont obligés de passer chaque moment de leur existence sous le regard gênant et gêné du public. Pas une de leurs actions qui n'ait ses témoins. Quelle vie impossible pour l'acteur, quel spectacle embarrassant parfois pour les assistants !

N'est-ce pas là une exagération de la vérité qui devient par là même une fausseté ? Car, si toutes les actions qui se produisent, si toutes les paroles qui sont dites sont vraies et réelles, la manière dont elles sont présentées n'est ni vraie ni vraisemblable. Cette vie constamment étalée sous les regards n'est pas la vie ordinaire ; c'est une vie factice et faite pour les besoins du livre. Ce n'est pas ainsi que la nature procède. Elle a ses périodes d'ombre et de lumière. Elle a sa vie au grand jour, et celle qu'elle ensevelit sagement dans l'obscurité.

Et pour vous donner une idée de cette manière de tout dire et de tout faire voir, pour montrer les inconvénients véritables qui en résultent, il faudrait vous faire pénétrer dans le vif d'une de ces œuvres dont il est question, mettre devant vos regards les défauts que je leur reproche. Malheusement, ici, les citations ne sont pas possibles. En soulevant le voile discret que j'ai jeté sur les pages que j'analyse, il me faudrait vous prier, au nom de la décence, de fermer les yeux.

Mais ce n'est pas assez. Non seulement M. Zola s'arroge le droit de pouvoir photographier toutes les actions de la vie humaine — pour rendre hommage à la vérité — mais il semble rechercher de préférence celles qui sont le moins susceptibles d'être exposées aux regards du public. C'est un artiste qui ayant à faire le modèle d'une statue, au lieu de prendre de l'argile propre et inodore, se sert plutôt de fumier qu'il délaie et qu'il pétrit avec un plaisir visible. Pourquoi ? Est-ce que la statue sera plus belle ? est-ce que la ressemblance sera plus frappante ? Non ; c'est seulement le goût de l'ouvrier, qui peut être partagé par le

grand nombre, mais qui, dans tous les cas, est un fort mauvais goût. Il fait du vrai, mais il pourrait le faire d'une façon un peu moins brutale.

Et George Sand, en parlant de ce naturalisme dans l'art, comparait le double vrai que chaque école réclame à deux vases exposés sur une fenêtre : " l'un est un vase de fleurs, et l'autre... eh, c'est l'*autre*." Tous deux sont également vrais pourtant : mais il est sans doute permis de faire le choix.

Voyez — de bien loin, avec une lorgnette — voyez Zola dans l'*Assommoir, Pot-Bouille, L'Œuvre*. etc ; c'est un panorama qui se déroule sous vos yeux ; fort ennuyeux du reste ; et l'auteur est là pour arrêter le mécanisme où passele tableau le plus repoussant, et vous noyer sous un déluge d'explications qui sentent réellement mauvais. Richepin fait le même métier dans les *Blasphèmes.*

Dans toutes les œuvres des réalistes, vous trouverez ce même désir de montrer les déchirures du vêtement, cette même tendance à décrire presque dans les moindres détails les monstruosités les

plus horribles. C'est un cabinet de dissection qui blesse à la fois la vue et l'odorat.

Ce n'est plus, du reste, une œuvre faite pour l'intelligence ; car il n'y a pas de plan arrêté, pas d'action proprement dite ; c'est une machine à sensation, et l'artiste, abdiquant son rôle élevé descend à l'état de simple manœuvre ; et, comme le dit un critique, " s'il n'y a que du corps dans votre œuvre et qu'elle ne parle qu'aux sens, vous n'êtes qu'un ouvrier sans âme et n'avez d'habile que les mains."

Mais les réalistes ont encore une nouvelle manière de cultiver le vrai. Non seulement ils disent tout, et en particulier ce qui est sale et laid ; mais ils établissent leur drame dans un monde spécial, dans une classe à part et qui forme réellement l'exception. Or, cette société ne représente pas plus la société humaine qu'une plante des tropiques, élevée en serre chaude dans les climats du Nord, ne donne une idée de la splendeur de sa végétation dans son sol naturel.

Pour peindre l'homme, il ne faut le prendre ni toujours parmi les héros, ni toujours parmi les

félons et les déshérités. Il faut choisir la vie moyenne, la vie ordinaire, qui presque invariablement, est bonne et honnête. Et, même dans cette existence moyenne, on ne doit point s'arrêter sur ceux que des circonstances regrettables, les exemples et les conseils ont fait dévier de la ligne droite pour se former une conscience à part, comme le contorsioniste se fabrique une musculature qui lui est propre.

Et, du reste, s'il faut faire un choix dans les extrêmes, ne vaut-il pas mieux peindre le héros que le forçat ? On a également la vérité, mais une vérité qui élève et fortifie au lieu d'encourager les penchants déjà si impérieux de la mauvaise nature.

Mais ce n'est pas là l'idée du réalisme ; et Zola l'explique clairement dans les lignes suivantes de *L'Œuvre,* où Sandoz, le poète, journaliste par nécessité, s'adresse à Claude, le peintre qui n'arrive jamais : " Hein, étudier l'homme tel qu'il est ; non plus leur pantin métaphysique, mais l'homme physiologique, déterminé par le milieu, agissant sous le jeu de ses organes... C'est nécessairement

la poussée d'un nouvel art dans un nouveau terrain... Oui, on verra la littérature qui va germer pour le prochain siècle de science et de démocratie...

“ Alors, j'ai trouvé ce qu'il me fallait, à moi. Oh ! pas grand' chose, un petit coin seulement, ce qui suffit pour une vie de famille, et j'en étudierai les membres un à un, d'où ils viennent, où ils vont, comment ils réagissent les uns sur les autres; enfin, une humanité en petit, la façon dont l'humanité pousse et se comporte. D'autre part, je mettrai mes bonshommes dans une période historique déterminée, ce qui me donnera le milieu et les circonstances, un morceau d'histoire... Une série de bouquins, quinze, vingt bouquins, des épisodes qui se tiendront, tout en ayant chacun son cadre à part, une suite de romans à me bâtir une maison pour mes vieux jours, s'ils ne m'écrasent pas...”

La maison pour les vieux jours est bâtie, et l'auteur est en outre millionnaire : c'est ce qu'il y a de plus solide et de plus vrai dans son œuvre. Les quelques lignes que je viens de citer con-

tiennent tout entières son idée et sa manière de la traiter. On peut cependant y ajouter, comme complément, ce qu'il dit dans la dédicace de ses *Nouveaux contes à Ninon* : " Je suis un vieil endurci dans le mal, j'ai gardé ma foi (sa foi dans sa mission), je crois même être plus intraitable encore, mais je me contente de m'enfermer et de travailler...

" Je ne riposte plus, j'attends qu'on s'habitue à mon air... C'est que j'ai quitté les sentiers où les fleurs poussent, où l'on ne cueille que des sourires ; j'ai pris la grande route, grise de poussière, aux arbres maigres , je me suis même, je le confesse, arrêté curieusement devant les chiens crevés au coin des bornes ; j'ai parlé de vérité, j'ai prétendu qu'on pouvait tout écrire, j'ai voulu prouver que l'art est dans la vie et non ailleurs."

Sans doute que l'art est dans la vie ; mais pourquoi aller le chercher avec plaisir dans ce chien tombé au coin d'une borne et ayant déjà les marbrures vertes de la chair qui se décompose ? Sans doute qu'il est beau de peindre l'humanité, mais non pas " une humanité en petit", façonnée par le milieu qu'elle occupe.

Et quel est ce " millieu " où l'auteur fait naître, vivre et remuer ses " bonshommes " ? C'est la classe des " déclassés " ; c'est la société mal bâtie et sans cohésion des " refusés " de l'art, des " découragés " des lettres, des "nullités" de la science, et des paresseux de tous les états. Et pour être bien sûr de se trouver dans un monde vraiment à son choix, l'auteur fait à toutes ces gens une généalogie, afin de constater authentiquement l'hérédité de leurs vices, la tache originelle qui va s'agrandissant comme une tache d'huile. Nécessairement, il se trouve ça et là, dans le tableau, quelque honnête figure, quelque bon ménage, qui passent tout étonnés de respirer cette atmosphère de bouge. Mais ils font une ombre dans l'œuvre, et ce n'est pas d'eux que l'auteur s'occupe le plus, à moins que ce ne soit pour les rendre ridicules.

Voilà son " humanité en petit". Or, n'est-ce pas plutôt une humanité rapetissée, estropiée, malade ? Et quand ici l'auteur prétend peindre " l'homme", est-ce qu'il ne nous offre pas l'image d'un être incomplet ? Est-ce là la vérité ? Un homme sans bras est une vérité, une vérité d'ex-

ception si voulez, mais c'est une vérité. Plusieurs hommes, plusieurs femmes, plusieurs enfants sans bras peuvent exister et former un groupe dont je vous ferais l'histoire vraie et détaillée. Mais si, en écrivant cette histoire, je prétends écrire celle de la race humaine, présenter comme générale, universelle, une situation qui n'est en réalité qu'un accident de la nature, je sors de la vérité et je tombe dans le mensonge savant, le plus dangereux de tous les mensonges ; et c'est lui qui est la base principale des œuvres de M. Zola.

Et si, du reste, il faut s'attacher aux détails, s'il faut — pour être neuf — prendre des épisodes qui forment exception, pourquoi un pinceau aussi réellement distingué que celui de M. Zola ne chercherait-il pas les actes qui consolent et grandissent, au lieu de s'attacher aux scènes qui affligent et repetissent ? Et s'il a l'ambition, comme il le dit, de faire l'histoire du " peuple ", pourquoi va-t-il chercher ses sujet non dans le " peuple", mais dans la " populace", dont il exagère encore les vices et les mauvais instincts ? En effet, dans son livre *La Terre,* il peint des paysans qui

sont des êtres horribles et repoussants. L'exagération est telle que M. Francisque Sarcey, qui a été élevé et qui a toute sa famille dans le pays où Zola fait agir ses personnages, déclare que ce sont là des portraits absolument faux ; et cela, en réponse à une lettre de M. Zola qui lui demandait un certificat d'exactitude.

Pourquoi donc ce mensonge constant dans le seul but d'étaler aux regards des saletés ? Il y a des auteurs qui se sont illustrés en décrivant les belles et touchantes scènes de la nature, celles qu'on peut regarder sans rougir. Il y a des écrivains qui ont trouvé du beau et même du neuf parmi les gens honnêtes et propres. Pourquoi donc M. Zola ne les aurait-il pas imités ? Il les eût surpassés sans doute. Car, ce qu'il y a de plus regrettable dans l'œuvre de cet auteur, c'est qu'il n'avait pas besoin, pour se distinguer et faire du bruit autour de son nom, de remuer toute cette boue, d'étendre toute cette pourriture. Il pouvait acquérir l'illustration — et peut-être aussi la maison des vieux jours et le million — avec l'aide seule de son incontestable et merveilleux talent.

On pardonnerait facilement à un écrivain de second ordre d'avoir recours à ces trucs vulgaires pour se faire remarquer ; mais pourquoi M. Zola qui a écrit tant de pages délicieuses, admirables vient-il mêler cette sale fumée à ses rayons ? pourquoi vient-il jeter ce fumier sur ses fleurs ? Et nous pourrions en dire autant de M. Richepin, qui semblait posséder ce souffle qui fait les grands poètes, cette flamme qui marque au front les élus de l'art. Pourquoi mettre à côté d'un vers harmonieux et noble un hémistiche que le latin même ferait difficilement passer ? Pourquoi, ayant cette belle flamme qui éclaire les sommets, aller chercher et montrer avec une pâle lanterne les immondices du ruisseau ? Pourquoi ramper quand on peut planer si haut ?

Ah ! je sais bien ce que l'école répondra : " Il faut mettre la plaie à nu ; il faut trancher dans toutes ces chairs gâtées, enlever ces excroissances, redresser ces difformités." Amputez donc, cautérisez, si la chose peut se faire sans danger. Mais si vous avez l'intention réelle et sincère de faire le bien, qu'est-ce qui vous oblige à convier la foule

à vos pénibles opérations ? Tranchez, coupez, remuez, fouillez ; mais, de grâce, ne venez pas promener partout ces chairs saignantes et putrides qui non seulement donnent des haut-le-cœur, mais qui empoisonnent l'air et répandent autour d'elles la contagion. Au lieu d'étaler ces maladies devant le public, cherchez-en le remède et indiquez-le-lui. Au lieu de répandre le mal, répandez la guérison.

Mais non ; vous connaissez votre public ; vous savez qu'il écoute plus volontiers ceux qui flattent ses passions que ceux qui les répriment. Vous travaillez plutôt pour vous-mêmes que pour lui. Votre grand désir de produire le bien d'autrui, par l'exposé de la vérité, n'est qu'un grand amour de l'argent des autres que vous soutirez grâce à la surexcitation d'une malsaine curiosité. Bref, votre prétendu apostolat, votre mission philantropique n'est qu'une exploitation déguisée. Au lieu d'assainir, vous répandez l'infection avec un zèle et un succès déplorables ; et, comme on l'a dit avec beaucoup de vérité, "romanciers moralisants, vous devenez des conteurs licencieux." Nous en avons

fini, Dieu merci, avec ces saletés, avec ce dévoilement en public de toutes les misères secrètes qui affligent l'humanité.

Mais l'école réaliste n'en reste pas là. Elle a un nouveau genre de progrès, une autre *améliora- tion,* — s'il m'est permis d'employer ce terme agricole qui sent un peu la fumure. A côtés des idées neuves et des tableaux neufs, il y a aussi les expressions et les teintes nouvelles. La langue française, toute riche qu'elle est dans le domaine du sentiment, et si enrichie qu'elle ait été — pendant ce siècle surtout — dans le champ des arts et des sciences, ne suffit déjà plus à l'école réaliste. Il faut à ces génies subtils des nuances plus délicates encore. Et c'est une classe de cette école — les *décadents* ou *sensualistes* — qui s'est chargée de cette partie du travail. Car, bien que ces derniers se défendent hautement d'être réalistes et fassent profession de déprécier la nouvelle secte, ils en forment très réellement partie, comme l'indique assez du reste leur nom de *sensualistes.* S'ils s'attaquent moins à la morale, ils gangrènent l'intelligence. C'est, après la corruption, l'invasion de la folie.

Et ici, je me sens plus à l'aise. Car si, tout à l'heure, il m'était interdit de faire des citations, par respect pour vous et pour moi-même, je puis maintenant ouvrir toutes grandes les portes et les fenêtres et laisser entrer une littérature aussi folle, mais moins immonde que la première. Il y a quelquefois, dans cette création ou plutôt cette fabrication quotidienne, d'heureuses rencontres, des expressions nouvelles qui sont d'une remarquable justesse ; mais, en général, l'ensemble, quoique portant à rire, est pénible.

Ecoutez plutôt un des prophètes de l'école, qui nous donne un échantillon de la nouvelle manière, dans le premier numéro du *Symboliste*, du 7 octobre 1886.

Je vous avertis d'avance que c'est une peinture du boulevard des Italiens. Tâchons de comprendre.

"... Sous le poids de ciels aplanes, aux véhémentes clartés de lampadaire, monstrueuse et bigles, les maisons bordent la rue. Au trot clopé de hongres et de cavales pies, les roues de véhicules se tarrabalent ; ça, les piboles sonnent les sauts enluminés des bouffons ; là, les bouches

équivoques de glabres marmonneux clament la vertu des babides. En longue talare, cols tors, mentons pelus de deux coudées ou squirreux, ou ponacre, des gentlemen.... Et, cauquemarres séculiers épris d'orbes amphicurtes, brelandiers aux phalanges expertes, scribes de maltalents perturbés, trafiqueurs de décrétales politiques, agioteurs au trébuchet, clercs affineurs, natatoires sires, lifrelofres du canton de Vaud, tondeurs d'âne, guérisseurs de fièvres quartes sur l'heure, écorcheurs d'anguilles par la queue — sous la clarté véhémente des lampadaires, par miles bigles et monstrueuses architectures — aux morsures superflues, de malitornes Ténites s'abreuvent !..."

Et l'auteur ajoute, pour se donner raison :

" L'objectif n'est que pur semblant, qu'apparence vaine, qu'il dépend de l'écrivain de varier, de transmuer à son gré."

Après cela, vous ne serez pas surpris d'entendre M. Paul Adam, un autre des maîtres, dire gravement :

" La plupart de nos œuvres seront accessibles aux lettrés ; les autres, les préférées, celles du grand Art, seront écrites pour les *dilettanti* compréhensifs que ne terrifiera point l'originalité de l'emblêmature, et qui, afin de multiplier leurs sensations — la joie sublime — s'occuperont à sonder et à percevoir toutes les richesses du symbole."

" Du reste, ajoute-t-il ailleurs, les vrais décadents sont les classiques au parler si pauvre, dénué de toute puissance sensitive. Les gens des XVIIe et XVIIIe siècles ne dépassèrent pas en talent le bon journaliste. Il faut excepter l'*Esther* de Racine, Saint-Simon et Labruyère ; le reste ne vaut guère lecture."

C'est ce que j'appelle trancher une question.

M. Stéphane Mallarmé, dans un de ses voyages, est brusquement tiré d'un rêve contemplatif par le cri d'un employé de chemin de fer ; il rend compte dans les termes suivants de la sensation désagréable qu'il a éprouvée :

" La gloire ! je ne la sus qu'hier, irréfragable et rien ne m'interressera d'appelé par quelqu'un ainsi.

" Cent affiches s'assimilant l'or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux au ras de l'horizon par un départ sur le rail traînés avant de se recueillir dans l'abstruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d'apothéose.

" Si discord parmi l'exaltation de l'heure, un cri faussa ce nom connu pour déployer la continuité de cimes tard évanouies, Fontainebleau, que je pensai, la glace du compartiment violentée du poing, aussi étreindre à la gorge l'interrupteur : Tais-toi, ne divulgue pas, du fait d'un aboi indifférent, l'ombre ici insinuée dans mon esprit,

aux portières de wagons battant sous un vent inspiré et égalitaire, les touristes omniprésents vomis. Une quiétude menteuse de riches bois suspend alentour quelque extraordinaire état d'illusion, que me réponds-tu ? Qu'ils ont, les voyageurs pour la gare aujourd'hui quitté la capitale, bon employé, vociférateur par devoir, et dont je n'attends, loin d'accaparer une ivresse à tous départie par les libéralités conjointes de la Nature et de l'Etat, rien qu'un silence prolongé, le temps de m'exiler de la delégation urbaine vers l'extatique torpeur de ces feuillages là-bas trop immobilisés pour qu'une crise ne les éparpille bientôt dans l'air ; voici, sans attenter à ton intégrité, tiens, une monnaie.

" Un uniforme inattentif m'invitant vers quelque barrière, je remets, sans dire un mot, au lieu du suborneur métal, mon billet."

C'est là le style des initiés, des *dilettanti* compréhensifs. Quand ces messieurs s'adressent au vulgaire, ou à un public mixte, ils ont un autre langage qui a bien aussi son côté grotesque.

Voici, par exemple, M. Anatole Baju, instituteur, qui daigne laisser tomber, à propos du journal *Le Décadent,* les perles suivantes :

.... " Nous avons l'orgueil d'avoir vu notre tentative circonscrite au monde intellectuel, d'avoir plané si haut que le reste de l'humanité —

qui ne nous a pas compris, n'a guère pu que nous apercevoir" !

Puis, en traçant le portrait de ses collaborateurs :

"Parallèlement aux deux maîtres, Paul Verlaine et Jules Barbey d'Aurévilly, plane Maurice Du Plessys dans les hautes régions de l'art contemporain. Jeune, et quasiment vierge de toutes sortes de productions, il n'en est pas moins une sorte d'Atlas portant sur ses épaules le ciel tempétueux du monde décadent . . .

"Comme Socrate, il n'a rien écrit, mais comme Socrate, il a pensé. Sa collaboration se réduit à trois ou quatre articles d'esthétique ou pièces de vers. Il aurait voulu produire davantage, mais son incurable mépris de l'écriture l'empêchait de prendre la plume."

C'est bien heureux pour nous !

Et M. Baju est instituteur ! Pauvres élèves, qui vivent sous sa férule !

Nous n'avons vu que la vile prose ; la poésie est encore plus raffinée ; c'est le comble, c'est l'acmé du sensualisme. Non-seulement l'esprit et l'oreille s'y délectent ; mais la vue en est un charme. Il faut un long apprentissage pour arriver à cette difficile perfection, mais une fois qu'on

l'a atteinte, on ne peut plus se passer de cet idéal qui consiste principalement dans la valeur des lettres, des voyelles surtout.

Voici un sonnet dans lequel M. Arthur Rimbaud enchasse ce nouveau code :

A noir, *E* blanc, *I* rouge, *U* vert, *O* bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset vêtu de mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles.

Golfes d'ombre : *E*, candeur des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, sois blancs frisons d'ombelles ;
I, pourpre, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes.

U, cycle, vibrement divin des mers virides,
Paix des pâtis semis d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux.

O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des mondes et des anges,
O, l'oméga, rayon violent de ses yeux !

Telle est la loi. M. René Phil va nous en montrer l'application dans *Les Yeux de l'Aïeule :*

Vie, et ride des eaux, depuis que hors l'amère
Navrure de ses yeux son âme ne sourd plus,
De ses yeux inlassés la vieille aux os de pierre

Morne et roide regarde : et sa voix de prière,
Très aigre, égrène au soir les *ave* des élus.

A mesure qu'elle a — spleen des angles rigides —
Sur elle plus uni ses deux mains aux longs os
Sans pardon, hors du gré de ses deux yeux algides,
TOUT a passé, par peur de leurs grands miroirs vides, —
Hivers HAUTS enlunés de lune sur les eaux.

....

Ayant salon, les soirs — rire et thé dans la veille
Tiédie, et, plumes, quand il neige dans les gels —
Aux yeux de tous l'adore, et, sur sa tempe vieille
Onde un peu les poils gris, la molle non-pareille
Qui mère-grand l'appelle, et plus doux que les miels :

....

Si, roide ainsi, sur tous elle n'ouvre pas — lunes
Roides — ses yeux ! rêve-t-elle que, leurs amours,
Les mépris d'elle VONT, et des rires, des unes
Aux uns, pour sa vieillesse, et, paleur des lagunes
Ou des roseaux, elle ouvre ainsi ses deux yeux gourds.

....

Sur vos yeux soleilleux d'un soleil doux et monde !...
Mais un rien — sur les eaux rides d'air large — sur
TOUT elle a long passé, pareil aux lueurs d'onde
Molles à mourir : et, des reins HAUT a du monde
Des grands sommeils surgi l'Aïeule au regard dur.

M. Jules Laforgue vous donne un autre genre dans son *Imitation de Notre-Dame la Lune* ;

Salut, lointains crapauds ridés, en sentinelles
Sur les pics, claquant des dents à ces tourterelles

Jeunes qu'intriguent vos airs ! Salut, cétacés
Lumineux ! et vous, beaux comme des cuirassés,
Cygnes d'autan, nobles témoins des cataclysmes,
Et vous, paons blancs cabrés en aurores de prismes ;
Et vous, fauves voûtés, glabres contemporains
Des sphinx brouteurs d'ennuis aux moustaches d'airain,
Qui, dans le clapotis des grottes basaltiques,
Ruminez l'Enfin ! comme une immortelle chique !

Nous sommes fixés. Cependant il ne faut pas quitter cette bonne compagnie sans lui emprunter encore un petit quatrain qui contient peut-être à lui seul toutes les beautés de la décadence :

Pieds gais, pieds las, le nez en l'air, pieds gais, pieds las,
Des ahuris le troupeau passe.
Pieds gais, pieds las, pieds las, pieds gais, drôle de glas,
Des ahuris la grande masse !

Il serait difficile d'aller plus loin sans entrer dans le domaine même de la folie incurable.

Et pourtant, parmi ces inepties, il y a çà et là d'étranges et belles lueurs. On voit transparaître, comme à travers l'ébauche d'un tableau, une grande pensée, une image saisissante ; mais l'esprit qui l'a entrevue n'est pas assez puissant pour le rendre ; et dans le but de cacher son impuissance, il se jette dans un excès de mots, dans un

entassement de sons qui le grisent peu à peu et lui donnent l'illusion d'un grand tableau là où il n'y a qu'un gâchis de couleurs.

Et qu'on ne vienne pas dire que le danger est loin ; il y a certains de nos écrivains qui sont — sans le savoir — des élèves avancés de cette école.

Nous sommes donc menacés de deux côtés à la fois : on vise en même temps à la tête et au cœur. Mais nous connaissons l'ennemi ; tenons-nous sur nos gardes ; la meilleure manière de le combattre c'est de fuir devant lui.

N. LEGENDRE.

LA MOSQUÉE DE CORDOUE

(FRAGMENT)

Voilà le monument religieux par excellence de l'islamisme. Elle fut pour les musulmans d'Occident ce qu'est Saint-Pierre du Vatican pour les catholiques du monde, et l'art mauresque n'a jamais élevé un plus beau temple à la gloire d'Allah !

Une grande enceinte couronnée de créneaux arabes, et à l'angle de laquelle se dresse une tour carrée assez bizarre qui domine la ville, voilà tout ce que nous apercevons d'abord.

Une première porte nous conduit dans une orangerie géante, dont les arbres sont contemporains des rois maures, dit-on. On y faisait en ce moment la récolte des oranges, et il y en avait en monceaux sous l'arcade de la grande tour.

Une seconde porte nous fait enfin pénétrer dans la mosquée, et nous nous arrêtons sur le seuil, émerveillés du spectacle qu'elle présente. C'est immense, et cela ne ressemble à rien de ce que nous avons vu jusqu'ici.

Tous les voyageurs ont comparé à une forêt de marbre cette colonnade étonnante de la mosquée de Cordoue. C'est qu'en effet cette impression est irrésistible, et que la comparaison est absolument vraie. Mais il me semble qu'elle serait plus fidèle encore, si l'on ajoutait que les arbres qui la composent sont des palmiers.

Supposez donc une enceinte, large de quatre cent vingt pieds,et longue de quatre cent quarante, plantée de palmiers symétriquement alignés, et assez rapprochés pour que leurs palmes se rejoignent et forment des arcs ; supposez que les troncs de ces palmiers soient de marbre, de jaspe, de

porphyre, de brèche violette et verte, et forment des allées qui s'étendent à perte de vue dans toutes les directions ; supposez enfin que les palmes, formant les arceaux, soient alternativement blanches et roses, et s'entrelacent à deux rangs superposés, et vous aurez une idée encore imparfaite cette étrange architecture.

C'est au centre de cette immense futaie, qui contenait, dit-on, douze cents colonnes, que l'on a construit la cathédrale ; et tout le monde s'accorde à dire que ce fut une faute, car ce bloc de pierre brise l'unité du monument, et détruit en grande partie l'incomparable beauté de ses perspectives. Mais d'autre part il faut reconnaître que c'est l'église qui a sauvé la mosquée de la destruction. Après l'expulsion des Maures, en effet, presque toutes les mosquées qui couvraient l'Andalousie ont été détruites par le zèle exagéré des chrétiens ; mais la mosquée de Cordoue fut sauvée parce qu'on en fit le vestibule colossal d'une église catholique.

Quand on a parcouru les trente-six nefs formées par les colonnes de la mosquée, et que l'on aper-

çoit au milieu le dôme de la cathédrale, qui les domine à une hauteur immense, on ne peut s'empêcher d'y voir une image monumentale de la victoire définitive du christianisme sur Islam. Il semble que les colonnes musulmanes sont rangées en adoration autour du Christ, et qu'elles le reconnaissent pour le seul Dieu vivant.

C'est une grande idée que les rois maures avaient conçue, quand ils élevèrent à la gloire de leur religion ce prodigieux édifice. Il est évident qu'ils croyaient bien établi pour toujours leur empire en Occident, et qu'en vue de l'avenir ils voulaient fonder une Mecque occidentale, qui deviendrait un lieu de pèlerinage pour tous les fils de Mahomet, et qui entretiendrait leur fanatisme religieux dans son ardeur primitive.

Mais, pendant qu'ils rêvaient encore l'éternité de leur pouvoir, un faible enfant naissait à quelques pas de la mosquée, et c'est à lui que le Christ avait confié la mission de mettre fin, avec sa glorieuse épée, à cette domination d'Islam, qui était un opprobre pour la civilisation chrétienne en Occident.

O Gonzalve de Cordoue, ta ville natale vit encore de ta gloire, et elle lui suffit. Elle a produit bien d'autres hommes illustres, de Sénèque et saint Euloge à Moralès, mais c'est de toi surtout qu'elle se souvient et s'enorgueillit. Partout je vois des rues, des hôtels, des cafés, des boutiques que l'on désigne sous le vocable de " *grand capitaine* ". On n'a pas besoin de te nommer, car pour les habitants des Espagnes il n'y a eu qu'un grand capitaine au monde, et c'est toi, Gonzalve de Cordoue !

Il y a un contraste frappant entre l'architectecture mauresque et la chrétienne. J'en ai été saisi en visitant la mosquée, et plus tard, à Grenade, il s'est encore accentué dans mon esprit lorsque j'ai vu l'Alhambra. C'est que l'art mauresque manque d'élévation, dans le sens même matériel du mot.

Il fait des salles et des cours qui sont des bijoux, des palais qui sont des paradis, des temples qui ont une superficie immense, mais il ne fait rien d'élevé. Il ne lance pas dans les cieux, comme l'art chrétien, ses colonnes, ses arceaux, ses voûtes, ses coupoles et ses flèches.

Sans doute, la mosquée de Cordoue est une merveille ; mais les colonnes manquent de hauteur, les arcs sont bas, et la voûte vous écrase comme un plafond. C'est un promenoir splendide, mais qui ne charme vos yeux que si vous regardez droit devant vous. N'élevez pas vos regards, car le charme serait rompu.

Ah ! comme j'aime bien mieux ces faisceaux de colonnes fuselées, qui soulèvent des arcs en ogive et des voûtes élancées à une hauteur immense ! Comme j'aime mieux ces dômes aériens qui semblent être la coupole même des cieux, et d'où les rayons du soleil descendent comme des flèches d'amour !

Sans doute, l'homme se sent encore misérable dans nos temples ; mais, quand il élève les yeux, son regard plane dans les hauteurs, et son âme s'envole vers l'infini. Les peintures qu'il contemple, les attitudes des statues qui l'entourent, les flèches qui s'élancent au-dessus de sa tête et vont se perdre dans la nue, tout lui parle de ce monde supérieur où tendent ses immortelles espérances.

La mosquée n'a rien de tout cela ; elle déroule

à perte de vue l'admirable perspective de sa colonnade, mais elle rampe. Elle ne se détache pas de terre, et ne manifeste aucun effort pour s'élever.

L'art musulman ignore, du reste, la peinture et la statuaire. Que dis-je ? elle lui sont interdites. Car le Koran lui dit :

" O croyants ! les statue sont une abomination inventée par Satan ! "

Pendant que je faisais ces réflexions, un train omnibus (il n'y en a pas d'autres dans cette partie de l'Espagne) m'emportait vers Grenade, et faisait courageusement ses dix ou douze milles à l'heure Les chevaux du prophète allaient plus vite, quand ils couraient à la guerre sainte.

Le soleil s'était enveloppé de nuages gris, comme un marabout dans sa *gandoura*. Il pleuvait. Mais nous traversions le pays le plus pittoresque et le plus fertile du monde. Les vignes couvraient les flancs des collines, les oliviers en couronnaient les sommets, les aloès et les figuiers de Barbarie tapissaient les rochers, et les oranges brillaient comme des bijoux d'or dans la verdure des bosquets.

A.-B. ROUTHIER.

[illegible]

MA PREMIÈRE CAUSE

Je vous ai promis de vous raconter comment j'avais plaidé ma première cause, ou plutôt comment je ne l'avais pas plaidée.

Il n'y a rien au monde de plus désert qu'un bureau sans clercs, et de plus désœuvré qu'un avocat sans clients. Or, je n'avais point de clients, et j'étais mon propre clerc. Presque tous les avocats ont connu cette époque critique, et cependant joyeuse, ce bureau solitaire, et cependant habité par les plus belles espérances.

Mon bureau avait l'air d'une cave. Par la fenêtre, l'unique fenêtre, on voyait le bas du pantalon des passants, des clients qui passaient

devant la porte sans entrer. On y venait prendre le frais l'été, dans ce bureau. Cela faisait l'effet de la campagne à ceux qui n'avaient pas la monnaie nécessaire pour traverser le fleuve, ou les jambes assez bonnes pour grimper sur les collines.

De temps à autre, des confrères, qui n'avaient pas plus de clients que moi, venaient me demander si je n'en avais pas à leur prêter. Ils prétendaient à la gloire pour seul honoraire, et se déclaraient prêts à payer les frais des procès qu'on leur confierait. Ne faut-il pas apprendre à ses propres dépens à perdre une cause, si l'on veut ensuite mettre ce talent précieux au service des autres ?

Un jour, cependant, je vis entrer un de mes amis tout rayonnant.

— J'ai une cause, dit-il, partageons-la !

Je lui serrai la main avec émotion.

— La cause est bonne, reprit-il, mais entourée de circonstances assez difficiles à démêler pour jeter quelque lustre sur celui qui la gagnera. Seulement, je manque d'assurance, et je tremble

d'avance d'avoir à dire d'une voix tonnante : *Messieurs les jurés.* Je préparerai la cause, veux-tu la plaider, et nous partagerons les honoraires ?

— Comment donc !

Mon confrère me raconta ensuite en quelques mots ce dont il s'agissait. Notre client était accusé d'avoir volé un cheval. Circonstance atténuante, ou plutôt point capital de la défense : on n'avait point retrouvé le coursier sous lui. Le noble animal avait pris la clef des champs, et, après une promenade prolongée assez tard dans la nuit, était allé se réfugier dans l'écurie d'un parent de l'accusé, sans avertir personne. Y avait-il là de quoi faire condamner un homme ? Ne devait-on pas plutôt admirer l'instinct de ce cheval qui, au lieu de rentrer tout simplement chez son maître après son escapade, avait été finir la nuit sous un abri où l'attendait l'impunité ?

L'affaire me parut superbe.

— Peut-être, me dit mon collègue dans la défense, peut-être serait-il bon d'aller voir l'accusé, moi pour recueillir de nouveaux éclaircissements

sur l'affaire, toi pour puiser un redoublement d'éloquence dans l'aspect d'un innocent persécuté.

Le fin mot de la chose, c'est que mon collègue avait une belle sur le chemin de la prison, et qu'il désirait passer sous ses fenêtres, dans l'espoir d'apercevoir sa prunelle noire.

L'entrevue avec l'accusé n'offrit rien de palpitant. Le fait est qu'il n'avait pas l'air d'un jeune homme destiné à commettre de gros méfaits, nonobstant le cheval qui l'avait conduit en prison.

Nous nous séparâmes en nous disant :

— Nous le sauverons.

Le lendemain, X consacra sa journée à étudier les témoignages, et moi à préparer ma harangue. En nous retrouvant le soir, nous eûmes la même pensée, la même exclamation :

— C'est un grand coupable.

— Mais nous le sauverons.

L'examen et les réflexions des jours suivants fortifièrent cette conviction, sans ébranler notre résolution.

Il nous paraissait évident que nous avions sous nos soins un adroit coquin. Nous éprouvions

bien par avance quelque remords de le ravir au glaive de la justice ; mais ce scrupule devait-il aller jusqu'à nous faire perdre notre première cause ?

— Nous le sauverons ! s'écria mon collègue.

— Nous le sauverons ! répondis-je en chœur.

Nous attendions avec hâte le jour du procès. Le grand jury tardait bien, au gré de nos désirs, à faire son rapport. Enfin il le fit. Nous étions en Cour, mon collègue et moi, pour demander à ce que le procès fût fixé le plus tôt possible.

La preuve contre notre client était si peu concluante, son innocence apparut avec tant d'éclat aux yeux du grand jury, qu'il fut renvoyé immédiatement des fins de la plainte.

Le geolier lui fit même des excuses de l'avoir retenu si longtemps en prison, et lui en ouvrit les portes à deux battants.

Le coup qui brisait les chaînes de l'accusé fut rude pour ses défenseurs, dont cet acquittement prématuré étouffait l'éloquence. Mon collègue surtout, qui ne devait pas parler, mais qui maintenant regrettait l'occasion perdue, mon collègue était consterné.

— Nous l'aurions sauvé ! me dit-il en sortant du tribunal.

— En es-tu bien sûr ? lui dis-je. Quant à moi, j'estime qu'il a agi prudemment en se faisant acquitter par le grand jury. Il se serait peut-être noyé avec nous.

Cet incident décida de ma vocation. Il n'y avait pas à en douter, je ne savais pas distinguer un innocent d'un coupable. Le flair juridique me manquait. Sur l'heure, je donnai ma robe à un pauvre garçon qui venait de se faire admettre au barreau, faute de mieux, et qui, depuis, est sournoisement passé huissier dans un autre district.

Voilà pourquoi, moi, de mon côté, d'avocat je suis devenu chroniqueur pour vous servir.

HECTOR FABRE.

LA FOI

.... Pour produire et enraciner la foi dans son âme, il faut plus que les paroles de l'homme ; la grâce de Dieu seule peut opérer ce prodige ; elle seule peut illuminer et toucher assez fortement pour faire aimer la vérité, pour y faire donner une adhésion complète, pour élever l'homme au-dessus des préjugés, des habitudes et même des intérêts temporels qui le retiennent si souvent dans la voie de l'erreur. Heureusement Dieu ne fait jamais défaut aux âmes droites qui le cherchent sincèrement ; il a pour elles toutes les prévenances d'une inimitable tendresse ; sa grâce les entoure comme d'une atmosphère céleste,

à la fois lucide et vivifiante, qui leur permet d'apercevoir plus facilement la vérité et de la professer avec une fermeté de convictions que rien ne saurait ébranler. Depuis dix-huit siècles, bien des Sauls persécuteurs ont été arrêtés par Jésus sur le chemin de la vie, et transformés en apôtres courageux de sa religion ; à sa parole toute-puissante, les Lazares sont sortis du tombeau de l'erreur et du péché, et ont rendu gloire à l'infinie bonté du divin Maître. Ces résurrections, dont notre âge a été si souvent témoin, nous révèlent d'une manière éclatante l'action continuelle de Dieu au sein de son Eglise, et sa volonté constante de sauver tous les hommes, pourvu qu'ils ne mettent pas d'obstacle à sa grâce. Prions, afin que le désir le plus ardent du Sauveur se réalise, et qu'il n'y ait bientôt plus qu'*un seul troupeau et un seul pasteur.*

L.-N. Bégin.

LES PINS

O pins ! énormes fûts, titans des forêts vierges,
Vous qui dressez vos fronts dans l'air superbement,
La terre est votre autel et vous êtes les cierges
Qui la nimbez sans fin de votre verdoiement.

Quand le vent hiémal s'allonge sur la cime
Des bois découronnés par son souffle émondeur,
Vous gardez, si le gel les rouille et les décime,
Sur vos robustes bras l'éternelle splendeur.

Que décembre se voile ou que juin étincelle,
L'air s'imprègne de vos aromes infinis ;
Vous jetez les senteurs que votre ombre recèle
L'automne, dans la brise, et l'été dans les nids.

Quand la pâle clarté du jour qui se dérobe,
Estompe à l'horizon vos troncs audacieux,
On croirait que du pied vous écrasez le globe,
Et que de votre front vous étayez les cieux.

Et pourtant, pins rêveurs, de gigantesque taille,
Vous dominez en vain les éléments troublés,
Le fer du bûcheron vous frappe et vous entaille
Et vous abat ainsi qu'un moissonneur les blés.

Car votre majesté n'est pas même épargnée
Dans ces déboisements sacrilèges qui font
Tomber sous le tranchant aigu de la cognée
Le chêne au cœur d'airain et l'orme au flanc profond.

Gonzalve Desaulniers.

LES MÈRES ACADIENNES

(FRAGMENT)

Dans ces heureux temps, les épouseurs se présentaient presque aussitôt après la démolition de la dernière poupée. Ainsi, Marie avait à peine treize ans au départ de Jacques, et les fiançailles étaient déjà une affaire convenue entre eux et leurs familles.

Raconter minutieusement les origines et les phases de cette liaison serait chose futile ; qu'il me suffise de dire que ces origines ne remontaient pas à la nuit des temps, et que les phases les plus saillantes n'étaient pas extraordinaires. Un petit tableau de l'état des coutumes des colonies acadiennes fera deviner en partie au lecteur

ces simples et suaves mystères dont chacun a plus ou moins dans son cœur la secrète intuition.

L'isolement où se trouvaient ces colonies ; le nombre encore peu considérable des habitants ; leur vie sédentaire, surtout à Grand-Pré ; leur industrie, leur économie, la surabondance des produits agricoles, le grand nombre des enfants, la pureté et la simplicité des mœurs, tout cela rendait les rapports sociaux faciles et agréables, et préparait des mariages précoces. Tout le monde se voyait, se visitait, s'aimait de ce sentiment que donnent l'honnêteté et la charité réciproque. Les enfants trouvaient facile de se lier entre eux dans cette atmosphère de bienveillance où vivaient leurs pères. Toujours mêlés ensemble autour de l'église, de la chaumière, des banquets de famille, ils rencontraient bientôt l'objet sympathique et l'occasion de marcher sur les traces de leurs généreux parents. Les entraves ne surgissaient pas plus après qu'avant ces liaisons. Il n'y avait pas d'inégalité de conditions ; à part le curé et le notaire, tous les autres avaient la même aisance, à peu près la même éducation et la même

noblesse : toutes choses qu'ils acquéraient facilement avec leur intelligence, leurs cœurs honnêtes et les lumières de la foi.

Or, le curé ne pouvait pas se marier, personne n'avait donc à se disputer sa main ; lui, de son côté, tenait beaucoup à faire des mariages. Quant au notaire, comme il était ordinairement seul dans le canton, on ne pouvait toujours le ravir qu'une fois, ou deux tout au plus, dans le cas d'un veuvage, ce qui le rendait moins ravissant.

Cet énorme parti, ce suprême personnage une fois fixé, les grandes ambitions du village n'avaient plus de but, car il n'y avait pas d'avocat — oh le beau temps ! Comme son curé, le notaire n'avait pas de plus grand intérêt que de conjoindre les autres. Ainsi, tout contribuait à faire les voies larges et fleuries à ce sacrement des cœurs tendres. Donc pas de longs pourparlers ; pas de ces mystérieuses intrigues ; pas de ces dramatiques alternatives de rires et de larmes qui précèdent et gâtent si souvent les unions de nos jours, et qui fournissent de nombreuses pages aux fictions romanesques ; pas de ces interminables répéti-

tions d'un mot, qui s'affadit à force d'être redit ; pas de ces intarissables protestations de constance éternelle, de passion héroïque ; ce que l'on gaspille, ce qu'on laisse évaporer de ces beaux sentiments ailleurs, avant le mariage, on l'apportait là, en plus, dans la vie d'époux et de mère.

Oh ! nos saintes mères ! combien nous devons admirer et bénir leur héroïque existence ; combien nous devons dépenser avec sagesse et générosité le sang et les forces qu'elles nous ont proprodigués avec tant d'amour et de dévouement ! Si jamais rôle de femme a été complètement accompli, c'est le leur ; si jamais quelqu'un a su se donner aux autres, avec joie, abandon et sincérité, dans le silence et l'obscurité du foyer celles-là l'ont fait plus que toute autre. A peine les fleurs de leurs printemps étaient-elles écloses, qu'elles s'empressaient de les effeuiller sur la tête de leurs enfants. Elles n'avaient qu'une saison, l'automne ; la jeunesse ne leur semblait pas donnée pour jouir et alimenter leurs plaisirs, mais pour la faire couler à flots purs dans la vie d'une nombreuse famille, et pour fonder une génération forte.

Mariées à quatorze ans, elles étaient mères à quinze ; puis elles l'étaient de nouveau tous les dix-huit mois, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans ! Comptez.... je ne mentionne pas les jumeaux. Vous pouvez noter facilement, sans doute, le chiffre des rejetons ; mais vous ne trouverez jamais le nombre des pensées d'amour, des heures sans sommeil, des soins coquets donnés à tous les marmots ; vous n'additionnerez jamais les points d'aiguille, les tours de quenouille, les allées et venues de la navette ; puis les fromages, puis les conserves, puis les produits du jardin, puis les milliers d'autres travaux d'économie domestique, accomplis avec joie pour vêtir et nourrir, pour fêter même cette postérité d'Abraham ! Vous ne compterez jamais, non plus, les services rendus aux voisines, aux filles et aux brus, dans les temps de maladie, ou pour leur faciliter le rude apprentissage du ménage. Ah ! vous, leurs filles, qui, après avoir laissé courir longtemps vos doigts sur des claviers ingrats et vos pieds sur des tapis moelleux, durant les jours et les nuits de votre jeunesse, osez vous écrier, dans l'énervement de

vos forces, quand vos enfants pleurent, quand vos domestiques ne peuvent pas assez vous servir — Que la vie est difficile ! — jugez, devant le souvenir de vos fortes mères, quelles femmes vous êtes !

NAPOLÉON BOURASSA.

LA CHAPELLE DE TADOUSSAC

Plus heureux que sa superbe rivale de Chicoutimi, le bourg de Tadoussac a conservé sa vieille chapelle.

Elle est là, au sommet de la falaise qui domine le port. Et son clocher pointu qui a servi longtemps aux marins du Saguenay, porte encore la croix que les jésuites y ont placée.

C'est un des plus anciens monuments des missions du Canada.

Cette primitive église de Tadoussac fut construite en 1747, alors que Mgr de Pontbriant était évêque de Québec. Le 21 mars de cette année, le charpentier Blanchard partait pour aller en

équarrir les pièces, selon l'engagement par écrit qu'il en avait pris. Le 16 mai, le P. jésuite Coquart bénissait le site où devait s'élever le nouveau temple, et "cognait la première cheville" (1). Le fermier des postes, Hazeur, avait fait les frais de construction de l'église des Ilets Jérémie. Tadoussac dut à l'intendant Hocquart les planches, madriers, bardeaux et tous les clous qui furent employés à la construction de son antique sanctuaire. Voulant reconnaître cette munificence, le P. Coquart s'engagea pour lui et ses successeurs à dire la messe le jour de la Sainte-Anne, à l'intention de M. Hocquart, tant que l'église subsisterait. L'année suivante, Hocquart, continuant ses libéralités, accordait 300 livres au missionnaire pour sa nouvelle église. Son successeur, l'intendant Bigot, ne voulut pas être moins généreux, et dans l'automne de 1749, le père annonce qu'il en a reçu 200 livres avec lesquelles il a pu terminer la toiture.

Le 24 juin 1750, l'église était complètement achevée et estimée à 3000 livres par M. Guille-

(1) Journal du P. Coquart.

min, membre du conseil de Québec, et commissaire du roi. Le nouveau fermier des postes, M. Hazeur, qui n'avait pas déboursé un sou pour cet édifice, trouva moyen de s'en faire payer la valeur entière ainsi que le coût des ornements. Il est permis de suposer que Bigot dut recevoir un pot-de-vin dans cette étrange rentrée de fonds.

On a trouvé, il y a quelques années, en faisant des fouilles sous les murs de la chapelle, une plaque de plomb de six pouces carrés environ, où sont gravées les lignes suivantes :

L'an 1747, le 16 mai, M. Cugnet, fermier des postes, F. Doré, commis, Michel Lavoye, construisant l'église, le P. Coquart, jésuite, m'a placée.

J. H. S.

Cette plaque de plomb, avec son inscription grossièrement gravée à la pointe du couteau, et les quelques notes du P. jésuite Coquart, voilà tout ce qui nous reste sur l'histoire des origines de la chapelle de Tadoussac.

Elle n'a rien de remarquable au point de vue artistique, la vieille chapelle de Tadoussac. Le chercheur ou l'archéologue ne trouvera là ni les tours élancées, ni les portiques grandioses, ni les arcades harmonieusement agencées des temples gothiques. Ces populations naïves, qui vivaient de chasse et de pêche, n'attachaient point leur gloire à élever d'importants édifices. Chapiteaux et pilastres, festons et astragales valaient-ils la flexible écorce de bouleau et les bois de cèdre odorant ? Au sauvage qui faisait sa demeure de son canot renversé, et qui n'avait souvent pour oreiller que le sable des grèves, l'édifice le plus simple, pourvu qu'il fût bâti à la mode européenne, devait paraître déjà une merveille.

Le plan de l'église de Tadoussac est simple. C'est un parrallélogramme de trente pieds de longeur sur vingt-cinq pieds de largeur. Deux fenêtres étroites pratiquées à hauteur d'homme s'ouvrent sur chaque face latérale. Elles éclairent très bien la nef et le sanctuaire, qui se termine en hémicycle du côté de l'orient. La façade donne sur la baie. Du fronton garni d'un large vitrail,

la vue est superbe. Le toit fortement incliné est surmonté d'un humble campanile où domine la cloche presque trois fois séculaire, la cloche de 1647 que les sauvages prenaient tant de plaisir à entendre, qui après avoir été sauvée miraculeusement de l'incendie de 1661, a résisté à toutes les vicissitudes des temps, et que la tradition attribue à la munificence du roi soleil. L'intérieur du temple, dépourvu de toute ornementation architecturale, est d'une simplicité antique. Les murs, faits de solides pièces de cèdre, autrefois blanchis à la chaux, sont maintenant recouverts d'un papier fort modeste qui ne rappelle en rien cette tapisserie en droguette qui avait tant enthousiasmé les Tadoussaciens il y a deux siècle et plus.

Longtemps abandonné aux soins des pauvres habitants de Tadoussac, qui n'avaient point d'autre église, l'ensemble de cette vieille chapelle a été quelque peu modifié par des additions qui ont pu avoir dans le temps leur utilité, mais que le chercheur de choses anciennes déplore toujours. C'est ainsi qu'on a cru devoir orner

le pignon bien en pointe d'autrefois, tombant raide sur les murs d'appui, d'un larmier doucement courbé. Cela manque de cachet. Que dire encore de ce misérable jubé qui alourdit la nef et de cette sacristie banale qui enserre le rond-point du sanctuaire et en gâte la forme gracieuse ? En voulant restaurer et donner le ton moderne à cette construction séculaire, on a grandement péché. Il aurait mieux valu ne pas réparer des ans l'irréparable outrage.

Mais soyons heureux que quelque vandale n'ait pas fait tomber cette vieillerie sous son marteau destructeur (1).

Jusqu'en 1885, la vieille chapelle a servi de temple paroissial aux habitants de Tadoussac. Le jour de Noël de cette même année, on célébrait la messe pour la première fois dans une grande église en pierre construite à quelques cent pas

(1) En 1879, l'état de délabrement dans lequel se trouvait la chapelle de Tadoussac faisait peine à voir. Un pasteur anglican, M. Thomas D. King, fit un appel chaleureux à ses concitoyens d'origine britannique. Il publia un opuscule dans lequel il leur demandait d'ouvrir des souscriptions pour aider à la restauration de cette vieille relique. L'appel de cet antiquaire zélé fut entendu. Il put recueillir suffisamment pour déblayer le cimetière, qui était presque abandonné. Une croix de dix-huit pieds de haut y fut élevée le 7 août 1880.

de l'humble monument élevé par le jésuite Coquart. Depuis lors, au tabernacle ancien devant lequel tant de générations se sont agenouillées, où l'on chantait les louanges du Seigneur dans tous les dialectes des nations du nord et du sud du Saint-Laurent inférieur, le prêtre ne monte plus qu'une fois l'an, à la fête de sainte Anne. Ce jour là, toute la paroisse se rend encore au sanctuaire rustique. Elle y vient entendre la messe que le successeur des jésuites dit à l'intention de l'intendant Hocquart, pour accomplir la promesse faite il y a deux cent quarante ans par le P. Coquart. L'assistance se presse autour de l'édifice, dont la porte ouverte laisse voir le prêtre à l'autel. Et, sur le fleuve aux flots bleus, les pêcheurs qui rentrent au port, en entendant les vibrations argentines de la " cloche du roi", se découvrent respectueusement.

C'est ainsi que cette chétive chapelle est restée debout sur la falaise de Tadoussac, comme un chaînon qui unit une génération à une autre, et prolonge vers l'avenir l'histoire de deux siècles de missions glorieuses.

EDMOND ROY.

LA CHASSE-GALERIE

Le récit qui suit est basé sur une croyance populaire qui remonte à l'époque des coureurs des bois et des voyageurs du Nord-Ouest. Les " gens des chantiers " ont perpétué la tradition. J'ai rencontré plus d'un voyageur qui affirmaient avoir vu voguer dans l'air des canots remplis de " possédés " s'en allant voir leurs " blondes ", sous les auspices de Béelzébuth. Si j'ai été forcé de me servir d'expressions peu académiques, on voudra bien se rappeler que je mets en scène des hommes au langage aussi rude que leur difficile métier.

H. B.

I

— Pour lors, je vas vous raconter une rôdeuse d'histoire, dans le fin fil. Mais s'il y a parmi vous autres des lurons qui auraient envie de courir la chasse-galerie ou le loup-garou, je vous avertis qu'ils font mieux d'aller voir dehors si les chats-huants font le sabbat, car je vais commencer mon histoire en faisant un grand signe de croix pour chasser le diable et ses diablotins. J'en ai eu assez de ces maudits-là, dans mon jeune temps.

Pas un homme ne fit mine de sortir ; au contraire, tous se rapprochèrent de la cambuse où le *cook* achevait son préambule et se préparait à raconter une histoire de circonstance.

Le "bourgeois" avait, selon la coutume, ordonné la distribution du contenu d'un petit baril de rhum parmi les hommes du chantier, et le cuisinier avait terminé de bonne heure les préparatifs du " fricot de pattes " et des " glissantes " pour le repas du lendemain. La mélasse mijotait dans le grand chaudron pour le partie de *tire* qui devait terminer la soirée.

Chacun avait bourré sa pipe de bon tabac canadien, et un nuage épais obscurcissait l'intérieur de la cabane, où un feu pétillant de pin résineux jetait cependant, par intervalles, des lueurs rougeâtres qui tremblotaient en éclairant, par des effets merveilleux de clair-obscur, les mâles figures de ces rudes travailleurs des grands bois.

Joe, le cook, était un petit homme assez mal fait, que l'on appelait généralement le bossu, sans qu'il s'en formalisât, et qui "faisait chantier" depuis au moins quarante ans. Il en avait vu de toutes les couleurs dans son existence bigarrée, et il suffisait de lui faire prendre un petit coup de jamaïque pour lui délier la langue et lui faire raconter ses exploits.

II

— Je vous disais donc, continua-t-il, que si j'ai été un peu *tough* dans ma jeunesse, je n'entends plus risée sur les choses de la religion. Je vas à confesse régulièrement tous les ans, et ce que je veux vous raconter là se passait aux jours de ma jeunesse, quand je ne craignais ni Dieu ni diable.

C'était un soir comme celui-ci, la veille du jour de l'an, il y a de cela trente-quatre ou trente-cinq ans.

Les camarades et moi, nous prenions un petit coup à la cambuse. Mais si les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petits verres finissent par vider les grosses cruches, et, dans ces temps-là, on buvait plus sec et plus souvent qu'aujourd'hui. Il n'était pas rare de voir finir les fêtes par des coups de poings et des tirages de tignasse.

La jamaïque était bonne — pas meilleure que ce soir — mais elle était bougrement bonne, je vous le persuade !

J'en avais bien lampé une demi-douzaine de petits gobelets, pour ma part ; et sur les onze heures, je vous l'avoue franchement, la tête me tournait, et je me laissai tomber sur ma robe de cariole pour faire un petit somme, en attendant l'heure de sauter à pieds joints, par-dessus la tête d'un quart de lard, de la vieille année dans la nouvelle, comme nous allons le faire ce soir sur l'heure de minuit, avant d'aller chanter la guignolée et souhaiter la bonne année aux hommes du chantier voisin.

Je dormais donc depuis assez longtemps, lorsque je me sentis secouer rudement par le boss des piqueurs, Baptiste Durand, qui me dit :

— Joe, minuit vient de sonner, et tu es en retard pour le saut du quart. Les camarades sont partis pour faire leur tournée, et moi je m'en vais à Lavaltrie voir ma blonde. Veux-tu venir avec moi ?

— A Lavaltrie ! lui répondis-je, es-tu fou ? Nous en sommes à plus de cent lieues. Et d'ailleurs, aurais-tu deux mois pour faire le voyage, qu'il n'y a pas de chemin de sortie, dans la neige. Et puis, le travail du lendemain du jour de l'an ?

— Animal ! répondit mon homme, il ne s'agit pas de cela. Nous ferons le voyage en canot d'écorce, à l'aviron, et demain matin, à six heures, nous serons de retour au chantier.

Je comprenais.

Mon homme me proposait de courir la chasse-galerie, et de risquer mon salut éternel pour le plaisir d'aller embrasser ma blonde au village. C'était raide. Il était bien vrai que j'étais un peu ivrogne et débauché, et que la religion ne me fa-

tiguait pas à cette époque, mais vendre mon âme au diable, ça me surpassait.

— Cré poule mouillée ! continua Baptiste, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger. Il s'agit d'aller à Lavaltrie et de revenir dans six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie, on fait au moins cinquante lieues à l'heure quand on sait manier l'aviron comme nous. Il s'agit tout simplement de ne pas prononcer le nom du bon Dieu pendant le trajet, et de ne pas s'accrocher aux croix des clochers en voyageant. C'est facile à faire, et pour éviter tout danger, il faut penser à ce qu'on dit, avoir l'œil où l'on va, et ne pas prendre de boisson en route. J'ai fait le voyage .cinq fois, et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé malheur. Allons, mon vieux, prends ton courage à deux mains, et, si le cœur t'en dit, dans deux heures de temps, nous serons à Lavaltrie. Pense à la petite Liza Guimbette, et au plaisir de l'embrasser. Nous sommes déjà sept pour faire le voyage, mais il faut être deux, quatre, six ou huit, et tu seras le huitième.

— Oúi ! tout cela est très bien, mais il faut faire

un serment au diable, et c'est un animal qui n'entend pas à rire lorsqu'on s'engage à lui.

— Une simple formalité, mon Joe. Il s'agit simplement de ne pas se griser et de faire attention à sa langue et à son aviron. Un homme n'est pas un enfant, que diable ! Viens, viens ! nos camarades nous attendent dehors, et le grand canot de la drave est tout prêt pour le voyage.

Je me laissai entraîner hors de la cabane, où je vis en effet six de nos hommes qui nous attendaient, l'aviron à la main. Le grand canot était sur la neige, dans une clairière, et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'étais déjà assis dans le devant, l'aviron pendant sur le plat-bord, attendant le signal du départ. J'avoue que j'étais un peu troublé ; mais Baptiste, qui passait dans le chantier, pour n'être pas allé à confesse depuis sept ans, ne me laissa pas le temps de me débrouiller. Il était à l'arrière, debout, et d'une voix vibrante il nous dit :

— Répétez avec moi !

Et nous répétâmes :

— Satan, roi des enfers, nous te promettons de

te livrer nos âmes, si d'ici à six heures, nous prononçons le nom de ton maître et le nôtre, le bon Dieu, et si nous touchons une croix dans le voyage. A cette condition, tu nous transporteras, à travers les airs, au lieu où nous voulons aller, et tu nous ramèneras de même au chantier. *Acabris ! Acabras ! Acabram !... Fais-nous voyager par-dessus les montagnes !*

III

A peine avions-nous prononcé les dernières paroles, que nous sentîmes le canot s'élever dans l'air à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Il me semblait que j'étais léger comme une plume ; et au commandement de Baptiste, nous commencâmes à nager comme des possédés que nous étions.

Aux premiers coups d'aviron le canot s'élança dans l'air comme une flèche, et c'est là le cas de dire, le diable nous emportait. Ça nous en coupait le respire, et le poil en frisait sur nos casques de chat sauvage.

Nous filions plus vite que le vent. Pendant un quart d'heure environ, nous naviguâmes au-dessus de la forêt, sans apercevoir autre chose que les bouquets des grands pins noirs.

La nuit était superbe ; et la lune, dans son plein, illuminait le firmament comme un beau soleil du midi.

Il faisait un froid du tonnerre ; nos moustaches étaient couvertes de givre ; et cependant nous étions tous en nage. Ça se comprend aisément, puisque c'était le diable qui nous menait ; et je vous assure que ce n'était pas sur le train de la Blanche.

Nous découvrîmes bientôt une éclaircie dans le lointain ; c'était la Gatineau, dont la surface glacée et polie étincelait au-dessous de nous comme un immense miroir. Puis, petit à petit, nous aperçûmes des lumières dans les maisons d'habitants ; puis des clochers d'église qui reluisaient comme des bayonnettes de soldats, quand ils font l'exercice sur le Champ-de-Mars de Montréal.

On passait ces clochers aussi vite que les

poteaux de télégraphe, quand on voyage en chemin de fer. Et nous filions toujours comme tous les diables, sautant par-dessus les villages, les forêts, les rivières, et laissant derrière nous comme un traînée d'étincelles. C'est Baptiste, le possédé, qui gouvernait, car il connaissait la route, et nous arrivâmes bientôt à la rivière des Outaouais, qui nous servit de guide pour descendre jusqu'au lac des Deux-Montagnes.

— Attendez un peu ! cria Baptiste. Nous allons raser Montréal, et nous allons effrayer les coureux qui sont encore dehors à cette heure-cite. Toi, Joe, là, en avant, éclaircis-toi le gosier, et chante-nous une chanson sur l'aviron.

En effet, nous apercevions déjà les mille lumières de la grande ville, et Baptiste, d'un coup d'aviron, nous fit descendre à peu près au niveau des tours de Notre-Dame. J'enlevai ma chique pour ne pas l'avaler, et j'entonnai à tue-tête cette chanson de circonstance, que tous les canotiers répétèrent en chœur :

Mon père n'avait fille que moi,
Canot d'écorce qui va voler...

Et dessus la mer il m'envoie :
  Canot d'écorce qui vole, qui vole,
  Canot d'écorce qui va voler !

Et dessus la mer il m'envoie,
  Canot d'écorce qui va voler...
Le marinier qui me menait :
  Canot d'écorce qui vole, qui vole,
  Canot d'écorce qui va voler !

Le marinier qui me menait,
  Canot d'écorce qui va voler...
Me dit, ma belle, embrassez-moi :
  Canot d'écorce qui vole, qui vole,
  Canot d'écorce qui va voler !

Me dit, ma belle, embrassez-moi,
  Canot d'écorce qui va voler...
Non, non, Monsieur, je ne saurais :
  Canot d'écorce qui vole, qui vole,
  Canot d'écorce qui va voler !

Non, non, Monsieur, je ne saurais,
  Canot d'écorce qui va voler...
Car si mon papa le savait :
  Canot d'écorce qui vole, qui vole,
  Canot d'écorce qui va voler !

Car si mon papa le savait,
  Canot d'écorce qui va voler...
Ah ! c'est bien sûr qu'il me battrait :
  Canot d'écorce qui vole, qui vole,
  Canot d'écorce qui va voler !

IV

Bien qu'il fût près de deux heures du matin, nous vîmes des groupes s'arrêter dans les rues pour nous regarder passer; mais nous filions si vite qu'en un clin d'œil nous avions laissé loin derrière nous Montréal et ses faubourgs. Alors je commençai à compter les clochers : ceux de la Longue-Pointe, de la Pointe-aux-Trembles, de Repentigny, de Saint-Sulpice, et enfin les deux flèches argentées de Lavaltrie, qui dominaient le vert sommet des grands pins du domaine.

— Attention, vous autres ! nous cria Baptiste. Nous allons atterrir à l'entrée du bois, dans le champ de mon parrain, Jean-Jean Gabriel, et nous nous rendrons ensuite à pied pour aller surprendre nos connaissances dans quelque fricot ou quelque danse du voisinage.

Qui fut dit fut fait ; et cinq minutes plus tard, notre canot reposait dans un banc de neige, à l'entrée du bois de Jean-Jean Gabriel ; et nous partîmes tous les huit à la file pour nous rendre au village. Ce n'était pas une mince besogne, car il n'y avait pas de chemin battu, et nous avions de la neige jusqu'au califourchon.

Baptiste, plus effronté que les autres, alla frapper à la porte de la maison de son parrain, où l'on apercevait encore de la lumière; mais il n'y trouva qu'une fille engagère qui lui annonça que les vieilles gens étaient à un snaque chez le père Robillard, mais que les farauds et les filles de la paroisse étaient presque tous rendus chez Batissette Augé, à la Petite-Misère, en bas de Contrecœur, de l'autre côté du fleuve, où il y avait un rigodon du jour de l'an.

— Allons au rigodon chez Batissette Augé ! nous dit Baptiste, on est certain d'y rencontrer nos blondes.

— Allons chez Batissette !

Et nous retournâmes au canot, tout en nous mettant naturellement en garde sur le danger

qu'il y avait de prononcer certaines paroles, et de boire un coup de trop, car il fallait reprendre la route des chantiers et y arriver avant six heures du matin, sans quoi nous étions flambés comme des carcajous, et le diable nous emportait au fin ond des enfers.

—*Acabris ! Acabras ! Acabram !... Fais-nous voyager par-dessus les montagnes !* cria de nouveau Baptiste.

Et nous voilà rembarqués tous ensemble pour la Petite-Misère, en naviguant en l'air comme des renégats que nous étions tous. En deux tours d'aviron, nous avions traversé le fleuve, et nous étions rendus chez Batissette Augé, dont la maison était tout illuminée. On entendait vaguement, au dehors les sons du violon et les éclats de rire des danseurs, dont on voyait les ombres se trémousser à travers les vitres couvertes de givre.

Nous cachâmes notre canot derrière les tas de bourdillons qui bordaient la rive, car la glace avait refoulé, cette année-là.

— Maintenant, nous répéta Baptiste, pas de bêtises, les amis, et attention à vos paroles ! Dan-

sons comme des perdus, mais pas un seul verre de molson ni de jamaïque, vous m'entendez ! Et au premier signe, suivez-moi tous, car il faudra repartir sans attirer l'attention.

Et nous allâmes frapper à la porte.

V

Le père Batissette vint ouvrir lui-même, et nous fûmes reçus à bras ouverts par les invités que nous connaissions presque tous.

On nous assaillit d'abord de questions :

— D'où venez-vous ?

— Je vous croyais dans les chantiers !

— Vous arrivez bien tard !

— Venez boire une larme !

Ce fut encore Baptiste qui nous tira d'affaire en prenant la parole :

— D'abord, laissez-nous nous décapoter, et puis ensuite laissez-nous danser. Nous sommes venus exprès pour ça. Demain matin, je répondrai à toutes vos questions, et nous vous raconterons tout ce que vous voudrez.

Pour moi, j'avais déjà reluqué Liza Guimbette, qui était faraudée par le petit Boisjoli de Lanoraie.

Je m'approchai d'elle pour la saluer et pour lui demander l'avantage de la prochaine, qui était un reel à quatre. Elle accepta avec un sourire qui me fit oublier que j'avais risqué le salut de mon âme pour avoir le plaisir de me trémousser et de battre les ailes de pigeon en sa compagnie.

Pendant deux heures de temps, je vous le persuade, une danse n'attendait pas l'autre ; et ce n'est pas pour me vanter si je vous dis que, dans ce temps-là, il n'y avait pas mon pareil à dix lieues à la ronde pour la gigue simple ou la voleuse. Mes camarades, de leur côté, s'amusaient comme des lurons, et tout ce que je puis vous dire, c'est que les garçons d'habitants étaient fatigués de nous autres, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule.

J'avais cru voir Baptiste Durand s'approcher du buffet où les hommes prenaient des nippes de whisky blanc, de temps en temps ; mais j'étais tellement occupé avec ma partenaire que je n'y

portai pas beaucoup d'attention. Mais maintenant que l'heure de remonter en canot était arrivée, je vis clairement que Baptiste avait pris un coup de trop, et je fus obligé d'aller le tirer par le bras pour le faire sortir avec moi, en faisant signe aux autres de se préparer à nous suivre sans attirer l'attention des danseurs.

Nous sortîmes les uns après les autres, sans faire semblant, et cinq minutes plus tard, nous étions rembarqués en canot, après avoir quitté le bal comme des sauvages, sans dire bonjour à personne ; pas même à Liza, que j'avais invité pour danser un foin. J'ai toujours pensé que c'était cela qui l'avait décidée à me trigauder et à épouser le petit Boisjoli, sans même m'inviter à ses noces, la boufresse !

Mais pour revenir à notre canot, nous étions rudement embêtés de voir que Baptiste Durand avait bu, car c'était lui qui nous gouvernait, et nous n'avions que juste le temps de revenir au chantier pour six heures du matin, avant le réveil des hommes, qui ne travaillaient pas le jour du jour de l'an. La lune était disparue ; il

ne faisait plus aussi clair qu'auparavant, et ce n'est pas sans crainte que je pris ma position à l'avant du canot, bien décidé à avoir l'œil sur la route que nous allions suivre. Avant de nous enlever dans les airs, je me retournai et je dis à Baptiste :

— Attention, là, mon vieux ! Pique tout droit sur la montagne de Montréal, aussitôt que tu pourras l'apercevoir.

— Je connais mon affaire, répondit Baptiste, et mêle-toi des tiennes !

Et avant que j'aie eu le temps de répliquer :

— *Acabris ! Acabras ! Acabram !.. .Fais-nous voyager par-dessus les montagnes !*

VI

Et nous voilà repartis à toute vitesse. Mais il devint aussitôt évident que notre pilote n'avait plus la main aussi sûre, car le canot décrivait des zigzags inquiétants. Nous ne passâmes guère à plus de cent pieds du clocher de Contrecœur, et au lieu de nous diriger à l'ouest, vers Montréal, Bap-

tiste nous fit prendre des bordées vers la rivière Richelieu. Nous filâmes comme une balle par par dessus la montagne de Belœil, et il ne s'en manqua pas de dix pieds que l'avant du canot n'allât se briser sur la grande croix de tempérance que l'évêque de Nancy avait plantée là.

— A droite, Baptiste ! à droite, mon vieux ! car tu vas nous envoyer chez le diable, si tu ne gouvernes pas mieux que ça !

Et Baptiste fit instinctivement tourner le canot vers la droite en mettant le cap sur la montagne de Montréal, que nous apercevions déjà dans le lointain.

J'avoue que la peur commençait à me tortiller, car si Baptiste continuait à nous conduire de travers, nous étions flambés comme des gorets qu'on grille après la boucherie.

Or je vous assure que la dégringolade ne se fit pas attendre, car au moment où nous passions au-dessus de Montréal, Baptiste nous fit prendre une sheer, et dans le temps d'y penser, le canot s'enfonça dans un banc de neige au flanc de la montagne. Heureusement que s'était de

la neige molle ; personne n'attrappa de mal, et le canot ne fut pas brisé.

Mais à peine étions-nous sortis de neige, que voilà Baptiste qui commence à sacrer comme un possédé, et qui déclare qu'avant de repartir pour la Gatineau, il veut descendre en ville prendre un verre. J'essayai de raisonner avec lui, mais allez donc faire entendre raison à un ivrogne qui veut se mouiller la luette ! Alors, rendus à bout de patience, et plutôt que de laisser nos âmes au diable qui se lèchait déjà les babines en nous voyant dans l'embarras, je dis un mot à mes autres compagnons, qui avaient aussi peur que moi, et nous nous jetons tous sur Baptiste, que nous terrassons, sans lui faire mal, et que nous plaçons ensuite au fond du canot — après l'avoir ligoté comme un bout de saucisse, et lui avoir mis un baillon pour l'empêcher de prononcer des paroles dangereuses, lorsque nous serions en l'air.

Et *Acabris ! Acabras ! Acabram !* nous voilà repartis sur un train de tous les diables, car nous n'avions plus qu'une heure pour nous rendre au chantier de la Gatineau. C'est moi qui gouvernais,

cette fois-là, et je vous assure que j'avais l'œil ouvert et le bras solide. Nous remontâmes la rivière Outaouais comme une poussière jusqu'à la Pointe-à-Gatineau, et de là nous piquâmes au nord vers le chantier.

Nous n'en étions plus rien qu'à quelques lieues, quand voilà-t-il pas cet animal de Baptiste qui se détortille de la corde avec laquelle nous l'avions ficelé, qui s'arrache son baillon, et qui se lève tout droit dans le canot, en lâchant un sacre qui me fit frémir jusque dans la pointe des cheveux !

Impossible de lutter contre lui dans le canot, sans courir le risque de tomber d'une hauteur de trois cents pieds ; et l'animal gesticulait comme un perdu, en nous menaçant tous de son aviron qu'il avait saisi et qu'il faisait tournoyer sur nos têtes en faisant le moulinet comme un Irlandais avec son shilelagh. La position était terrible, comme vous le comprenez bien. Heureusement que nous arrivions. Mais j'étais tellement excité, que par une fausse manœuvre que je fis pour éviter l'aviron de Baptiste, le canot heurta

la tête d'un gros pin, et que nous voilà tous précipités en bas, dégringolant de branche en branche comme des perdrix que l'on tue dans les épinettes.

Je ne sais pas combien je mis de temps à descendre, car je perdis connaissance avant d'arriver ; et mon dernier souvenir était comme celui d'un homme rêvant qu'il tombe dans un puits qui n'a pas de fond.

VII

....

Vers les huit heures du matin, je m'éveillai au fond de mon lit, dans la cabane, où nous avaient transportés des bûcherons qui nous avaient trouvés sans connaissance, enfoncés jusqu'au cou, dans un banc de neige du voisinage. Personne ne s'était cassé les reins heureusement, mais je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais les

côtes un peu comme un homme qui aurait couché sur les ravalements durant toute une semaine, sans parler d'un *black-eye* et de deux ou trois déchirures sur les mains et dans la figure. Enfin, le principal, c'est que le diable ne nous avait pas tous emportés, et je n'ai pas besoin de vous dire que je ne m'empressai pas de démentir ceux qui prétendaient m'avoir trouvé, avec Baptiste Durand et les six autres, tous saouls comme des grives, et en train de cuver notre jamaïque dans un banc de neige des environs. C'est déjà pas si beau d'avoir presque vendu son âme au diable, sans s'en vanter parmi les camarades ; et ce n'est que bien des années plus tard que je racontai l'histoire telle qu'elle m'était arrivée.

Tout ce que je puis vous dire, mes amis, c'est que ce n'est pas si drôle qu'on le pense d'aller voir sa blonde en canot d'écorce, en plein cœur d'hiver, en courant la chasse-galerie ; surtout si vous avez un maudit ivrogne qui se mêle de gouverner. Si vous m'en croyez, vous attendrez à l'été prochain pour aller embrasser vos petits cœurs, sans courir le risque de voyager au profit du diable.

Et Joe, le *cook*, plongea sa micaouane dans la mélasse bouillonnante aux reflets dorés, et déclara que la *tire* était cuite à point, et qu'il n'y avait plus qu'à l'étirer.

H. BEAUGRAND.

LA MODÉRATION

La modération n'est qu'une varieté de cette calme justice à qui l'empire du monde est promis par la parole du Christ : *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre.*

Dans la société une influence illimitée serait assurée à celui qui saurait s'élever toujours au-dessus des passions et des intérêts humains pour la direction de sa conduite et le jugement de celle des autres.

Les ambitieux habiles parodient cette stoïque vertu en se tenant systématiquement à l'écart des luttes de partis ; ils n'ont qu'une indifférence égoïste pour ce qui ne les concerne pas, et une

sorte d'opportunisme intéressé, vulgairement défini par cette formule : *Ménager la chèvre et le chou.*

C'est le secret de tant de fortunes étonnantes et en apparence inexplicables.

La modération serait donc la maîtresse du monde et le dernier mot de la sagesse.

MME DANDURAND.

***

J'ai lu quelque part cette pensée que je croyais être d'un sceptique, mais qui n'était peut-être que celle d'un observateur :

" La reconnaissance n'existe que dans l'imagination des âmes bien nées qui ont la naïveté d'y croire."

Si cette sentence devait être l'expression d'une règle générale dans le code de notre civilisation actuelle, qu'il nous soit au moins permis d'espérer que la génération future fournira les exceptions.

LUCIEN HUOT.

***

Conserver et activer la vie intellectuelle et nationale d'un peuple, élever son cœur et son esprit, lui rappeler les grands souvenirs du passé et lui inspirer le sentiment du devoir, du dévouement et du sacrifice est une des plus grandes œuvres de l'humanité.

Ceux qui contribuent à cette œuvre méritent la reconnaissance publique.

L.-O. David.

MONTREAL, 4 AVRIL 1892.

A M. LOUIS FRECHETTE,

Mon bon ami de cœur,

J'ai sous les yeux votre lettre du 29 du mois dernier, mais je ne puis vous donner que des larmes pour notre cher Lusignan, n'étant plus bon qu'à le pleurer. Ce serait bien présomptueux de ma part que de viser plus haut, quand tant d'autres mains et tant d'autres cœurs battant à l'unisson du sien seront là pour lui faire sa place dans le sentiment universel. D'autres pourraient faire apprécier sa noble nature, son dévouement de cœur, ses qualités d'âme, et moi sa franche et loyale nature ; mais je ne puis, hélas ! que le regretter dans le secret du silence, en songeant à ce que nous avons perdu en lui... et je me tais...

Tout à vous de cœur et d'âme,

J.-G. BARTHE.

NOVEMBRE

A cause du sujet qui y est traité, l'article suivant, publié en 1884, dans les *Nouvelles Soirées Canadiennes*, trouve naturellement sa place dans ce livre consacré à la mémoire de l'auteur.

Novembre s'ouvre par un glas. Aucun mois n'est plus désolé. Sa consécration au culte des morts et l'inérarrable tristesse de la nature en font l'époque la plus lugubre de l'année. C'est l'heure où l'homme songe forcément à ses fins dernières, et, faisant un retour sur lui-même, devient meilleur.

Les premières gelées de septembre ont mordu les feuilles vertes ; octobre a rougi les plaines et jauni les érables, c'est vrai, mais le soleil a des

rayons encore ardents, la brise qui passe dans les bras décharnés des grands arbres est encore tiède ; " l'été des sauvages ", comme un regain de jeunesse, réchauffe le cœur et les membres ; ce sont les adieux de la belle saison.

Mais, novembre venu, tout ce qui faisait le charme de l'été, la forêt vivante, le parterre odorant, la chanson des nids, la moisson dorée, l'eau limpide, tout, jusqu'au léger nuage blanc, a changé ou disparu.

Le ciel est blafard, l'onde trouble ; le bois se déserte, les nuées sont grisâtres ; le pied des bestiaux foule le chaume, les nids sont vides, la plaine nue, la vie absente. Ce n'est plus l'automne salubre qui rit dans les arbres chargés de fruits, et ce n'est pas encore l'hiver aux blancs frimas.

L'homme soucieux et prudent se précautionne contre les mois rudes. Les doubles croisées apparaissent aux fenêtres, on clôt toutes les ouvertures ; l'ouate molle bouche les interstices ; le père de famille jette un œil inquiet sur le bûcher.

Le jour est court et la lampe s'allume de

bonne heure. La veillée sera longue. Adieu les promenades dans l'air balsamique ! La pluie fouette les vitres, ou la grêle crépite sur le toit, ou la neige tombe en flocons drus. Les chaudes fourrures, qui sentent le camphre, sortent des armoires et des coffres. La boue forte des campagnes, la boue sale des villes s'attachent à vos semelles. Vienne donc l'hiver plutôt, et au plus tôt !

Mais vous avez des vôtres qui dorment au cimetière, et tous les soirs la cloche de la paroisse tintera pour les rappeler à votre mémoire, et du fond du cœur une ardente prière s'échappera pour les chers absents. *De profundis !*

Aujourd'hui, c'est le premier novembre, et l'on célèbre la fête de tous les saints, saints nobles et saints mendiants, saints canonisés ou saints obscurs, ceux qui ont leurs parchemins dans le calendrier, comme l'immense armée inconnue qui remplit l'empyrée.

C'est dans ces innombrables multitudes, parmi ces milliards de bienheureux, que se trouvent nos enfants envolés avant l'heure, nos sœurs parties

avec leur pureté, nos mères sanctifiées par l'amour de la famille et le dévouement de tous les jours, nos pères qui ont lutté pour nous et nous ont faits ce que nous sommes.

C'est ce matin leur fête, mais dès maintenant on donne un souvenir aux saints futurs, aux morts non épurés qui attendent dans l'expiation le moment d'entrer aux phalanges célestes.

Ce soir, les âmes se répandront sur la terre. Elles viendront supplier leurs proches de songer à elles : *Saltem vos amici mei.* Ce soir, les enfants vont se réfugier dans le giron de leur mère, frappés de frayeur ; s'ils allaient voir des revenants ! Pas un ne gagnera seul son petit lit où l'attendent l'oreiller moelleux et les chaudes couvertures.

Les grands, les hommes faits eux-mêmes, n'entreront dans une pièce obscure, où ils pénètrent tous les soirs, que la bougie à la main ou un compagnon à leurs côtés. C'est ce soir que personne ne troublera le silence des greniers et des caves.

Le garçon de ferme, qui fait son train à la lueur de sa lanterne, en proie aux souleurs, croit voir un fantôme dans toutes les ombres qui se

jouent aux pans de l'étable, ou entendre le soupir d'une âme en peine quand ses bêtes respirent.

Le fossoyeur, pourtant d'habitude si familier avec les morts, ne pénètrera pas d'un pied ferme dans leur enclos, de même que le bedeau ne sonnera ses cloches, n'exécutera les funèbres volées de la vigile des morts, que la crainte dans l'âme et le frisson dans les chairs. Ce soir, tout le monde, jeunes et vieux, redoutera les ténèbres.

Et pourtant qu'y a-t-il à craindre de ces âmes amies ?

Pourquoi trembler à l'idée de voir apparaître sous vos yeux le fantôme de votre mère ? Est-ce qu'elle pourrait vous vouloir du mal ?

Je conçois que l'assassin soit toujours hanté par l'ombre de sa victime, et qu'il expie son crime dès ici-bas, dans des frayeurs nocturnes et des visions terrifiantes. Mais nous autres, qui avons aimé les conscrits de la mort, qui nous en sommes séparés dans la paix et l'amour, pourquoi nous laisser dominer par des terreurs puériles ? Qu'est-ce que peut nous faire redouter de ces chères formes, la communion des âmes ?

Je le sais, c'est la sotte et coupable habitude que l'on a de frapper l'impressionnable imagination des jeunes enfants par des récits affreux, fantastiques. On fait l'enfant peureux, comment l'homme ne serait-il pas pusillanime ?

J'avais seize ans quand je perdis par la mort mon premier ami.

Combien de fois ne l'ai-je pas évoqué ! Combien j'aurais voulu m'entretenir avec lui des choses d'outre-tombe ? Je le suppliais de m'apparaître. Cette croyance et cet espoir étaient de mon âge. Aujourd'hui comme alors, je n'ai nulle peur des morts ; aujourd'hui, et depuis longtemps, je ne redoute que les coquins vivants.

Novembre et le culte des trépassés, voilà deux choses qui dans nos mœurs sont parfaitement identifiées. On ne songe pas au mois froid et humide sans que la pensée se reporte involontairement vers les inertes habitants des tombeaux.

Mais entre cette mémoire — un peu platonique — et le culte réel des devanciers, la distance est large à franchir, et c'est bien le temps de se demander si nous témoignons extérieurement à ces

derniers le respect et l'affection obligés, attendus.

"Le culte des morts, a dit Ozanam dans son *Pèlerinage au pays du Cid*, est le signe des races qui vivent longtemps, qui ne laissent perdre ni l'esprit de famille, ni l'héritage des traditions." J'ai bien peur que les Canadiens-français ne comprennent pas bien cela.

En effet, dans nos paroisses du Bas Canada — je parle généralement et j'admets les exceptions — est-il un lieu moins bien entretenu que le cimetière ?

Qu'on ne se fâche pas, qu'on regarde froidement, et qu'on nie mon assertion ! Les clôtures en planches brutes ou en piquets primitifs, les fossés mal égouttés, les croix tombales chancelantes, souvent couchées par terre, les mauvaises herbes qui envahissent les terrains non enclos, peu ou point de monuments, en règle générale pas de fleurs, pas de sentiers battus, rien qui sente la main chérissante et la visite fréquente, un air d'abandon et de vétusté répandu sur le tout, voyons, n'est-ce pas là le cimetière de la campagne canadienne ?

Je ne parle pas du cimetière des villes, où l'orgueil peut s'étaler plus à l'aise.

Comparez donc nos cimetières canadiens, qui semblent autant de décharges où l'on entasse des restes embarrassants, avec ceux des Etats-Unis et même des provinces anglaises ! Là le moindre village tient à honneur de donner à ses morts une sépulture décente. Le cimetière est une véritable nécropole, ayant ses rues, ses avenues, ses squares, ses monuments, et une police complète. La propreté la plus exquise y règne. Pas une feuille morte que l'on ne ramasse, pas un caillou qui heurte le pied dans les allées ombreuses. Des sièges disposés autour des mausolées attestent qu'on vient faire la conversation muette de l'amour ou de l'amitié avec les défunts. Le chien de terre cuite sommeille au pied des maîtres, l'ange de marbre couvre de ses ailes la tombe aimée. Des vases où boivent des colcmbes sont distribués autour du memento. Les saules pleureurs penchent leurs branches traînantes au-dessus des tertres ; le cyprès et le mélèze encadrent l'enclos funèbre.

Il y a des couronnes d'immortelles partout. On sent à chaque pas que le vivant n'oublie point le mort, et professe " la religion des tombeaux, culte éminemment moral et poétique, religion qui a sa racine dans le cœur de l'homme ", selon l'expression de Ballanche.

J'invite donc la comparaison, sachant bien que, si elle est faite telle qu'elle doit l'être, nous rougirons de notre indifférence extérieure pour des êtres que nous aimons encore et toujours, et que la tenue de nos cimetières s'améliorera.

Si ces quelques pages ont l'effet d'éveiller l'attention publique sur ce point, j'aurai fait œuvre pie.

A. LUSIGNAN.

Ottawa, 1er novembre 1884.

TABLE DES MATIERES

A la mémoire de Alphonse
Lusignan

